Gardiner Boyd
Hazelbury
Sept 1889

Presented to the

LIBRARY *of the*

UNIVERSITY OF TORONTO

by

MARY MCTAVISH

BRICK BOLDING.

TOME PREMIER.

Q
427
8B75
800
.1-3
.1
OBA

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

„Il semblait que la foudre venait de
„les anéantir. Chap. III.

BRICK BOLDING,

OU

QU'EST-CE QUE LA VIE?

Roman Anglo-Franc-Italien.

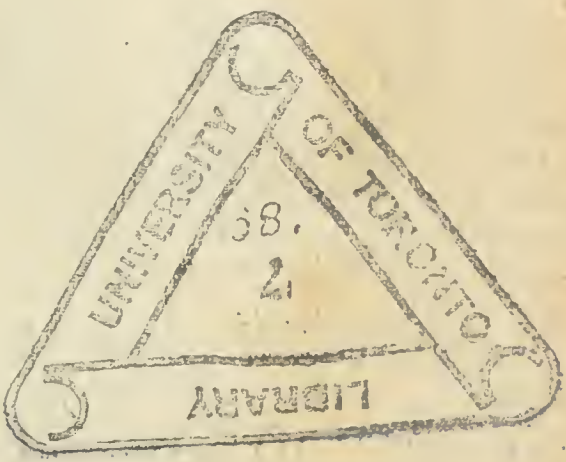
Il y a un Être invisible qui nous guide ; et je ne suis pas, plus que vous, le confident de ses secrets....
Chap. VI. Pag. 83. *T. II.*

TOME PREMIER.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, n.° 461, en face de celle des Cordeliers.

AN VIII.


UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
38.
2.

BRICK BOLDING.

CHAPITRE PREMIER.

Jubes renovare dolorem,
Incipiam.....

MINUIT sonnait..... lorsque ma mère accoucha heureusement d'un fort joli garçon... Mon père, c'est-à-dire monsieur Bolding, mari de madame Bolding, ma mère, n'eut pas le bonheur de m'embrasser lorsque je vins au monde, parce que le cher homme était parti depuis un an pour Philadelphie, et ne devait revenir à Londres qu'après avoir doublé, triplé les fonds qu'il avait emportés..... Ces détails, cher lecteur, m'ont été transmis par une vieille

gouvernante qui aimait un peu la médisance ; or, je vous les donne pour ce qu'ils valent : néanmoins, je croirais assez que la tendresse maternelle n'occupait pas beaucoup le cœur de madame Bolding, car, aussitôt lié, garotté, je fus emporté par une nourrice dans un village à trois milles de la capitale ; et maintenant que j'ai près de cinquante ans, il n'y en a à-peu-près que dix que j'ai revu ma très-honorée mère. Elle était jolie, dit-on, aimable, spirituelle, lorsqu'il lui plût de me donner le jour, voilà tout ce que j'ai appris.

Revenons au petit Brick : c'est le nom brillant dont on me fit cadeau.... Brick !.... avec un nom comme celui-là on doit faire for-

tune !.... Aussi je n'ai pas manqué d'aller loin.

Ma nourrice ne jugea pas à propos de me garder bien long-tems. A peine avais-je six mois que j'étais déjà un diable ? mes innocentes mains l'égratignaient, arrachaient ses cheveux ; et avec deux dents qui m'étaient poussées de très-bonne heure, je la mordais souvent jusqu'au sang..... A un an j'étais bon à jeter par les fenêtres... et c'est ce qui m'arriva.

Le feu prit à la grange de mon père nourricier ; on ne sut jamais comment. On croit que le rustre avait des dettes et qu'il brûlait..... de s'acquitter..... Bref, la flamme se communiqua bientôt à la chambre où était mon berceau ; j'allais en être dévoré, lorsque ma pauvre

nourrice, me prenant dans ses bras, ne trouva pas d'autre moyen de se sauver qu'en sautant par la fenêtre.... La malheureuse resta sur le carreau, et moi je n'eus qu'une légère contusion. On m'enleva, on enleva ma nourrice; elle était sans vie, elle fut enterrée le lendemain; son mari la pleura trois jours, et moi je la pleurerai toute ma vie.

Je fus porté chez un bon ministre, qui prit soin deux ans de ma chétive existence.... J'avais causé la mort de celle dont j'avais sucé le lait; je causai la mort de celui qui avait bien voulu me servir de père.... le tout fort innocemment. Monsieur Weremann était malade, sa maladie était de nature à le priver entièrement du sommeil...

Les médecins avaient jugé convenable de lui faire prendre tous les soirs une certaine dose d'opium.... Un beau jour, ou plutôt un mauvais jour.... comme j'avais, ainsi que la plupart des enfans, la manie de toucher à tout ce qui se trouvait sous mes doigts, je rencontrai le paquet de Somnifère préparé en poudre; je le tournai et retournai vingt fois, enfin, sans que l'on prit garde à ce que je faisais; je l'ouvris et le jetai tout entier dans le vase destiné au malade. L'heure d'avaler la potion arrive, monsieur Weremann n'en laisse pas une goutte, il pose sa tête sur son traversin, il dort..... Hélas !.... il ne se réveilla jamais...

Madame Weremann fut dans la désolation ; on m'éloigna de ses

yeux.... Un valet reçut de l'argent pour me conduire à six milles de la maison et me mettre en pension chez un fermier ; le valet garda l'argent, fit semblant de m'emmener à ma destination, et m'abandonna très-charitablement au milieu d'une forêt qu'il fallait traverser pour y aller. Me voilà seul, confié à la Providence.... J'avais trois ans... les os tendres, la chair délicate, un loup aurait fait de moi un bon repas.... Mais pas du tout, il faut que je vive, pour le malheur de bien des gens.... Un chasseur m'aperçoit de loin, accourt, me tend ses bienfaisantes mains, se prépare à m'emporter avec lui.... O sort funeste !... la vue de son fusil me fait sourire, je badine avec l'arme dangereuse, je

touche le chien, le fusil part, et voilà mon bienfaiteur couché par terre.... Son sang me fait tressaillir; j'éprouve certaines convulsions, je pleure, je crie, la meute mêle ses gémissemens aux miens; César et Diane caressent leur maître; c'est envain.... La mort a glacé ses sens; ma voix enfantine perce à travers les arbres; deux hommes mal vêtus et à longues barbes, deux brigands paraissent, me saisissent, fouillent le chasseur, prennent tout ce qu'il a sur lui, abandonnent le maître, les chiens, et me transportent dans une caverne, où vingt moustaches viennent bientôt se frotter après ma peau douce, et où j'éprouvai des coliques affreuses, causées par l'eau-de-vie que mes-

sieurs les dévaliseurs eurent la bonté de me faire boire en trop-grande quantité. On sera étonné que des brigands soient assez humains pour adopter un enfant de trois ans, qui, loin de leur être de quelqu'utilité, ne doit, au contraire, que les embarrasser et les assujettir à des soins minutieux.... Eh bien!... cessez d'être surpris... je fus bon à quelque chose. On sait que les crocodiles imitent la voix d'un enfant, et, par des cris plaintifs, trompent le voyageur, qu'ils attirent sur le bord des rivières pour le dévorer. On fit de moi à-peu-près un crocodile : mainte fois je fus placé dans différens sentiers de la forêt, on avait la précaution de me pincer ou de me faire quelques bosses, pour

m'exciter à pleurer.... Les passans attendris, il y en avait de riches, s'arrêtaient, voulaient me consoler et me prodiguaient mille caresses, pendant que les voleurs en embuscade se jetaient sur leurs valises, et me rendaient ainsi l'instrument de leurs crimes. Deux ans se passèrent, je grandissais, je marchais bien, je sautais, je faisais des gambades étonnantes, j'avais déjà des réparties ingénieuses; j'eus un nouvel emploi, par les ordres et les instructions de mes précepteurs; je demandai l'aumône, des gens de bonne foi tiraient leur bourse, me donnaient d'une main, tandis que de l'autre ils n'avaient pas assez de force pour la défendre contre les attaques imprévues des brigands, qui la leur escamottaient

le plus joliment du monde. Si j'avais continué, avec de pareilles leçons, je serais sans doute devenu, par la suite, aussi habile qu'eux; mais heureusement ou malheureusement, le destin m'appelait ailleurs. Quelques personnes à qui l'on avait laissé le choix d'abandonner la vie ou la bourse, ayant préféré ce dernier parti, eurent au moins la faculté de porter leurs plaintes; des soldats furent postés dans la forêt, des espions la traversèrent en différentes fois, je leur demandai enfin l'aumône; on m'arrêta, on m'interrogea; les voleurs cachés s'enfuirent; mais on m'ordonna d'aller où j'avais habitude de coucher. Je pris droit le chemin de la caverne; on me suivit, on leva les broussailles qui

cachaient l'entrée de notre gîte ; des coups de sifflets se firent entendre ; après cela des coups de pistolets : au résultat, tous les voleurs furent enchaînés, pendus à Tyburn ; et moi je fus renfermé dans une maison de force. J'étais hors de jugement, je n'avais pas assez de raison pour être pendu..... J'en eus autant qu'il en fallait pour m'échapper de prison, au bout de deux jours. On ne se doutait pas de mon savoir-faire, de mon agilité, de mon adresse. Les barreaux de la cheminée de la chambre où j'étais détenu avec une trentaine de petits filoux, tous plus grands et plus âgés que moi, étaient trop serrés pour que le corps d'un homme pût y passer, mais point assez pour opposer de la résistance

au mien. J'étais mince, fluet.... j'avais appris à grimper sur les arbres, je grimpai jusqu'au grillage. Je sortis de ma vollière, j'arrivai sur le toît; observez que j'avais choisi la nuit pour l'exécution de mon projet. Mes compagnons étaient endormis. J'attendis avec impatience la pointe du jour; aussitôt qu'elle parut, je courus comme un chat, de toît en toît, j'arrivai à la dernière maison de la rue; c'était un hôtel : il y avait un grenier à foin; j'y descendis par une lucarne, je me cachai sous des bottes de paille; la faim me tourmentait.... Je pleurai, de manière pourtant à ne pas me trahir; j'apperçus plusieurs sacs d'avoine, j'en ouvris un, et je broyai sous mes dents de lait le grain destiné

aux chevaux. Personne ne venait dans le grenier, je n'en pouvais sortir, la porte étant bien fermée. Je me décidai, après trois jours de chagrin, de tourment et d'inquiétudes, à me laisser glisser le long d'une corde attachée à une poulie pour monter et descendre le fourage; je me froissai le genou, je fis un instant la grimace; mais mon petit courage se ranimant, je sentis tout le prix de ma liberté, et, fier d'avoir réussi dans mes entreprises, je gagnai à toutes jambes le côté de la Tamise. Une barque s'offrit à mes yeux, je voulus sauter dedans, mais le pied venant à me manquer, je culbutai dans l'eau; un pêcheur accourut, me sauva; mon accident avait rassemblé beaucoup de monde autour de

moi. Une belle dame passe, s'informe de ce qui vient d'arriver, donne cinq guinées au pêcheur, me fait monter dans sa voiture, et dit au cocher : à l'hôtel.... Les chevaux partent, nous descendons.... J'entre.... où.... dans ce même hôtel que je venais de quitter..... où j'avais passé trois jours si désagréables. On me soigne, on me donne à manger, on me couche, je dors vingt-quatre heures de suite; je me réveille, bien remis de mes fatigues, j'appelle ma bienfaitrice; un tailleur paraît avec plusieurs habits, il m'en essaie deux, je garde le dernier; mais je ne suis pas content, je veux voir celle qui m'accable de tant de bontés. Je réitère mes cris; la belle dame entre, m'embrasse....

m'examine dans ma nouvelle parure, me trouve charmant, et s'en va.... Elle était déjà loin que mes petites mains étaient encore tendues vers elle, et que je l'appelais maman, ma bonne maman!....

Je suis curieux, je l'ai toujours été, et je le serai toujours; je descends de ma chambre pour visiter tous les coins de l'hôtel, je rencontre sur l'escalier un jeune homme assez bien mis; il me retient par le bras, me prie d'une voix amoureuse de lui rendre un service; — de tout mon cœur, monsieur..... et aussitôt il me donne une lettre pour Betty. Betty! je ne connaissais pas plus Betty que Jenny; je prends le papier, je remonte, j'apperçois la belle dame qui me témoignait tant de caresses; je lui

demande : bonne maman ! est-ce toi qui t'appelle Betty ? .... tiens, voilà une lettre qu'un monsieur m'a donné pour toi ; la belle dame ouvre le billet, découvre une intrigue amoureuse entre Betty, sa femme de chambre, et le monsieur en question. On appelle Betty ; — voilà votre compte, ma chère, vos services ne me conviennent plus. Betty part en pleurant, et va se consoler avec l'objet de sa tendresse.

Je jouais au volan ; mon volan va se placer sur le haut d'une armoire. Je prends une gaule, je cherche à le faire tomber ; ce n'est point le volan qui tombe, mais un énorme bocal rempli de tabac, qui se brise en mille morceaux, et éparpille, sur le plan-

cher, le Virginie ou le Macoubak ; je ne sais plus lequel ?... Ma bienfaitrice paraît en ce moment, jette les yeux par terre, voit plusieurs objets qui lui avaient été dérobés, et pour lesquels elle avait fait d'inutiles recherches. Le possesseur du bocal est mandé à la barre de madame ; il arrive, on l'interroge, il ment, il se coupe, il se trahit, les preuves sont bientôt contre lui.... C'était un grand domestique, d'assez mauvaise mine ; je crois le voir encore lorsqu'il me fit de gros yeux et me menaça de me tuer... On lui évita cette peine... Le voilà à Tyburn, avec mes anciens professeurs en tours d'adresse.

Milady Law, car je sais enfin le nom de ma bonne maman,

milady me donne vingt maîtres; écriture, danse, musique, escrime, dessin, équitation; on veut faire de moi un cavalier accompli : au bout d'un an, je lisais fort bien; au bout de deux, j'écrivais encore mieux; de trois, je parlais français, comme si j'eusse été élevé dans ce pays; de quatre, j'étais excellent musicien; de cinq, je faisais un rigaudon, je dansais l'anglaise mieux qu'aucun danseur de Londres; enfin, au bout de six ans, l'on me confia une course, je gagnai le pari, et j'avais tant fait de progrès dans l'escrime, que personne n'osait lutter contre moi. La honte d'être vaincu par un enfant retenait les uns, et la peur des autres me donnait un

grand avantage. J'avais trop d'esprit et de vivacité pour mon âge ; je devais indubitablement commettre souvent des imprudences ; et Dieu sait si j'en fis. Je tournai mon maître de langues en ridicule ; il osa répliquer, je me vengeai par une espièglerie trop forte : j'eus soin de planter des épingles dans la chaise sur laquelle il s'asseyait d'ordinaire ; mon pédagogue, qui ne se doutait de rien, livra son postérieur aux pointes perfides ; il poussa un cri qui fit retentir l'hôtel ; il partit comme un éclair, je ne l'ai jamais revu depuis..... Mon batteur d'entrechats m'ennuyait ; un jour, pendant qu'il gambadait, pour me montrer une figure, je laissai tomber, par mé-

garde, une grosse canne qui alla s'embarrasser dans ses jambes; monsieur Walse ne put garder l'équilibre, il fit une chûte et en fut quitte pour un genou démis, et l'autre bien écorché. Enfin, je tuai mon maître en fait d'armes, je ne pouvais pas finir par un plus grand coup d'éclat, et remporter une victoire plus brillante. J'étais parvenu à une telle force, que je dédaignais de me servir du fleuret; nous nous escrimâmes à l'épée, je portai à mon maître adversaire une botte qui le renversa. Je jetai l'épée; la frayeur me saisit.... Je renversai tout ce qui s'offrit à mon passage, une table couverte de porcelaines; mon habit, en fuyant, s'y accrocha, je l'entraînai; la porce-

laine était brisée, et je descendis les escaliers quatre à quatre, en faisant un bruit épouvantable, le meuble descendait avec moi, je ne pus m'en débarrasser qu'en défaisant mon habit, et en abandonnant le tout.... Où fuir ? Où me cacher ?... Ingrat ! petit monstre ! Eh que dira milady Law, quand elle apprendra la manière dont je la paye de ses bienfaits !.. Cette idée me fit répandre des larmes; cependant je fuyais toujours, il me semblait que tout l'hôtel me poursuivait. Un cheval était attaché à la porte d'une taverne ; je lui remets la bride sur le cou, je monte, je galoppe, et me voilà, sans y penser, hors des murs de Londres. Que faire ?.... J'avais de l'argent, mais pas as-

sez pour aller bien loin, dans un pays où l'on écorche passablement les voyageurs. Je traverse Rochester, j'écrase un enfant dans la grande rue, j'entends des cris : arrête, arrête ; je frappe mon cheval à coups de talons, il m'emporte et j'arrive, tout hors d'haleine, à Maiastore ; mon coursier tombe ; je lui souffle du vin dans les oreilles, il reprend courage, il se relève, nous entrons tous deux, harrassés, dans une auberge ; nous mangeons amplement, je paye grassement, je reprends ma bête ; elle me conduit encore à Douvres ; un juif se trouve sous ma patte, je lui vends, pour sept guinées, le cheval et l'équipage ; j'empoche mon cher argent, je gagne le port ; un paquebot est

prêt à mettre à la voile, je donne une guinée pour ma place ; j'achète, à un matelot, une jolie veste qui lui venait d'une prise ; j'endosse la casaque, qui n'était pas absolument faite à ma taille, et j'apperçois enfin les clochers de Calais. Je débarque ; le patron m'indique une auberge, j'y entre ; on m'examine depuis les pieds jusqu'à la tête ; je fais sonner mes pièces d'or ; toutes les servantes m'accablent de politesses. On me conduit à une chambre fort mal meublée ; un jeune homme était assis devant un bon feu, je prends place à côté de lui ; nous nous saluons, nous faisons connaissance ; le dîner est servi, je répare les torts que la mer avait faits à mon estomach ; cinq heures sonnent,

mon jeune homme m'entraîne au spectacle; on donnait l'*Enfant prodigue*; je me reconnais dans cet ouvrage, mon cœur se serre, je me reproche amèrement d'avoir outragé milady Law, qui me servait de mère; mais je veux me roidir contre le remords; l'amour-propre étouffe un germe de sensibilité; je suis piqué de l'effronterie des acteurs qui me semblaient dévoiler, aux yeux du public, ma coupable conduite; je crie : à bas la pièce, à bas la pièce; je siffle; elle était de Voltaire! Chacun venge l'honneur de ce grand homme; à la porte, s'écrie-t-on de tous les points de la salle, à la porte. Je me lève, je menace tout le monde, la garde m'arrête, m'entraîne au corps-de-garde.... Je me défends,

défends, je n'avais point d'armes, je m'empare du sabre d'un des soldats, j'en blesse deux autres; le caporal ordonne de faire feu sur moi, je me sauve, on m'ajuste, le coup part, et la balle frappe un huissier qui venait de faire exécuter une sentence. Ce nouveau malheur attire la populace, on m'oublie, pour ne plus penser qu'à l'huissier. Le moribond tenait entre ses mains un sac d'argent; quelqu'un, par complaisance, le décharge de son fardeau, et s'enfuit, à toutes jambes, d'un côté, pendant que moi, d'un autre, je prends le chemin du port. Un capitaine de vaisseau m'arrête et me demande, d'un ton familier:—où vas-tu comme cela, petit mousse? Petit mousse! m'écriai-je?.. je ne

le suis pas encore, mais il ne tient qu'à vous de faire, de ma personne, un excellent marin ; j'ai beaucoup de dispositions.—Morbleu, tu me plais, j'y consens, monte sur ce vaisseau ; j'y grimpe, le capitaine ne tarde pas à me suivre, j'entends un coup de canon, les voiles s'enflent et nous partons.

Nous restâmes six mois en mer. Faut-il vous faire les descriptions de toutes les tempêtes que nous essuyâmes ? Non.... Je me bornerai à celle-ci. Le ciel était tout en feu, la mer agitée élevait ses vagues au - dessus de notre navire ; tantôt nous paraissions sur une montagne d'eau, tantôt nous étions ensevelis dans des précipices affreux, dans des abymes épouvantables ; les requins et les marsouins

nous assiégeaient aussi ; les secousses violentes qu'ils donnaient au vaisseau, nous faisaient craindre, à chaque instant, pour notre vie ; nous fûmes obligés de jeter l'ancre de miséricorde, tous les matelots étaient en prières ; pour comble d'infortune et de désespoir, les vivres nous manquaient, nous fûmes trois jours balottés par les flots, et trois jours tourmentés par la faim. Nous n'avions plus qu'un moyen de parer à ce malheur, c'était de nous faire rôtir les uns après les autres ; l'on tira au sort à qui servirait, le premier, de festin.... Le gros lot m'échut en partage. Déjà mes compagnons se disposaient à me déchirer ; je leur demandai de m'accorder un instant pour me recueillir un peu et

mourir en état de grace..... J'eus bien de la peine à l'obtenir, mais enfin, mes prières, mes larmes les appaisèrent une minute..... O minute précieuse!.... Combien tu me fus chère!.. Le tems se calme, l'air devient serein, Neptune et Borée ne sont plus en courroux.... Nous appercevons une voile qui cingle vers nous; grands cris de joie dans l'équipage; je cours sur le pont, je me mets à genoux, je rends grace à la divinité bienfaisante qui vient me sauver la vie; nous tirons trois coups de canon, nous demandons du secours, une chaloupe se détache, aborde. Des vivres!..... des vivres!..... On nous en apporte; nous ne mangeons pas, nous dévorons..... Mon capitaine m'embrasse, me félicite. — Pauvre

Brick, dit-il, tu allais y passer. — O mon Dieu! oui, capitaine; j'aurais mieux aimé, je vous l'avoue, entrer dans le ventre de quelque baleine, quand j'aurais dû y demeurer trois jours, comme Jonas; peut-être, au moins, j'eusse été vomi, sur un lointain rivage, et...

Le vent est bon, nous raccommodons notre mât, nous réparons nos voiles, nous payons généreusement les secours qu'on nous a donnés, nous prenons congé de nos sauveurs, et, après six mois de fatigues et de peines, nous arrivons au Cap de Bonne-Espérance.

Je ne vous donnerai aucun détail sur ce pays, il est assez connu; je n'y demeurai que dix-huit mois, je m'y plaisais beaucoup et j'y serais resté davantage, sans

un événement qui me contraignit de le quitter.

Etant en mer, j'avais pris l'habitude de fumer; je fumais au Cap et je fume encore aujourd'hui, malgré l'accident fâcheux dont ma pipe fut un jour la cause. J'étais allé voir mon ancien capitaine, qui se disposait à mettre à la voile pour retourner en France; j'entrai, imprudemment, dans l'endroit des poudres; une étincelle tomba, sans doute, de ma pipe; à peine étais-je sorti du navire, que je l'entendis sauter. Plusieurs matelots m'avaient aperçu; je n'eus pas le tems de réfléchir; retourner au Cap, j'y aurais été pris; à quoi se résoudre? Une chaloupe était sous mes yeux; je coupai le cable,

je sautai dedans, et je m'éloignai, en moins d'un quart d'heure, de deux lieues de la ville. Je vis un spectacle qui me fit horreur; c'était la flamme qui achevait de dévorer le malheureux vaisseau; je pleurai amèrement; je me reprochai d'avoir fait périr un brave homme, qui ne m'avait jamais comblé que de son amitié; qui m'avait sauvé des dangers que je courais à Calais. — Je dois la vie au capitaine Balthazar; (c'était le nom de cet infortuné, mais sensible marin.) Je lui dois la vie, dis-je; et, c'est moi, c'est mon imprudence qui lui donne la mort. L'explosion avait causé beaucoup de dégâts dans la rade; je fus atteint, au bras gauche, d'un éclat de bois, sauté apparemment

du gouvernail ; j'éprouvais une douleur cruelle ; mais, je ne me trouvais pas assez puni. Cependant ma chaloupe gagnait toujours au large ; j'étais à plus de trente lieues du Cap, que je n'avais pas encore songé à visiter mon frêle bâtiment ; je satisfis, enfin, ma curiosité ; j'eus beau chercher, fouiller, ouvrir les coffres vingt fois, je ne trouvai rien ; pour le coup, m'écriai-je, je n'en réchapperai pas..... Je m'étends tout de mon long dans la chaloupe, je m'abandonne à la divine providence, je ferme les yeux, j'invoque Morphée, il répand ses pavots sur mes paupières. Le sommeil calme l'irritation du sang, ma blessure n'est plus enflammée ; je me réveille..... Où

suis-je ?..... Je n'en sais rien, moi-même!..... Je nie doute pourtant que c'est une isle sauvage, dans laquelle j'ai abordé..... Plus de mille noirs m'entourent, gesticulent, gambadent, je leur fais des signes de respect ; je me jette à genoux, leurs folies redoublent tout-à-coup ; ils ne forment qu'un seul peloton, quatre d'entr'eux se détachent, vont chercher des branches d'arbres, en forment une espèce de litière, sur laquelle ils m'élèvent, et, à la tête du peloton, au son de différens instrumens, plus discords les uns que les autres, me transportent dans une petite grotte, au milieu d'un bois. Je compris que messieurs les sauvages attendaient un nouveau *Messie*, qu'ils m'avaient choisi

pour leur divinité ; j'en fus bientôt convaincu, lorsqu'ils me rendirent une infinité d'hommages ridicules, en dansant autour de la grotte, en s'arrachant les cheveux, en se faisant des blessures affreuses. Je vis une femme s'ouvrir la veine du bras, et arroser mes pieds de son sang ; une autre se mutilait le corps, et jetait ensuite des éclats de rire, qui auraient effrayé tous les dogues de l'Angleterre. Je n'étais pourtant pas à mon aise ; depuis trente six heures, au moins, je n'avais pris de nourriture : quoiqu'un Dieu ne dût pas manger, j'avais un appétit d'enfer ; quels furent mon étonnement et ma joie, quand on déposa dans la grotte une grande quantité de fruits, cinq ou six chevreaux tués à la

chasse ; et, pour le moins, deux cents oiseaux de différentes grosseurs. — Bon! dis-je en moi-même, voilà des provisions ; si mes hôtes ont toujours autant de soin, je ne mourrai pas encore de sitôt. Je me réjouissais intérieurement, et j'attendais, pour satisfaire ma voracité, que le peuple noir se retirât à l'arrivée de la nuit ; hélas! mon contentement ne fut pas de longue durée ; je vis les sauvages allumer un grand feu ; je croyais que leur cérémonie devait se terminer par-là ; mais quelle pâleur couvrit mon visage, quel froid mortel s'empara de tous mes sens, lorsque douze sauvages, je remarquai les plus vieux, entrèrent dans ma grotte, me mirent la main sur le collet, et voulurent

m'entraîner vers le bûcher. Je jettai des cris qui suspendirent un instant l'exécution de leur dessein ; ils se prosternèrent, s'arrachèrent de nouveau les cheveux, firent couler leur sang, mais me montrèrent toujours le bûcher ; ils avaient l'air de me dire qu'il fallait absolument me résoudre à être la proie des flammes. J'allais donc servir d'holocauste, lorsqu'un vent impétueux souffla ; la foudre retentit dans les airs, traça de tous côtés des sillons de lumière ; une odeur de souffre se fit sentir ; la pluie tomba par torrens, éteignit le bûcher, dispersa les sauvages, et je demeurai seul dans le bois.... Je retournai promptement à la grotte ; j'y mangeai quelques fruits, mes forces revinrent ; je remerciai

le ciel, la providence, l'être suprême, dont la puissance venait d'éclater d'une manière si visible. Je rassemblai quelques charbons du bûcher; j'y fis cuire des oiseaux; j'en dépeçai cinq ou six; je bus de l'eau de pluie; je remplis mes poches de dattes, et je songeai, l'orage fini, à m'éloigner promptement de l'île que j'appelai *l'île des Ouragans*, en reconnaissance de celui qui m'avait préservé du feu.

Je filai le long de la côte; je trouvai un canot au rivage, je m'en emparai et je partis, espérant rencontrer bientôt quelques vaisseaux anglais, ou déterminé à me livrer, s'il le fallait, aux corsaires. Ma pirogue allait au gr des flots; je passai une nuit af-

freuse ; vingt fois je fus tenté de me jeter à la mer, et de terminer ainsi une vie semée déjà de tant d'infortunes. Je n'avais que dix-huit ans, et j'avais déjà éprouvé tout ce qu'il est possible de souffrir ; que devait-il donc m'arriver, par la suite, de plus extraordinaire ?..... J'étais plongé dans les plus tristes réflexions, lorsque mon canot, se heurtant tout-à-coup contre un vaisseau, fit la culbute et me mit à même de choisir promptement entre la vie et la mort... La mort alors ne me parut point du tout préférable ; je tendis les bras, l'on me jeta une corde, et l'on me retira de l'eau. Des matelots me suspendirent, dix minutes au moins les pieds en l'air, après le gros mât ; je rendis toute l'eau que

j'avais bue ; je faillis étouffer, cela leur était égal ; enfin, je me vis sain et sauf ;.... mais où ? Parmi quels gens ?... Parmi des turcs, qui me chargèrent de chaînes, me descendirent à fond de cale ; me traîtèrent, en un mot, comme un chrétien : j'avais beau leur parler anglais ; tant mieux, me disaient-ils, nous te vendrons plus cher. Il y avait, parmi les prisonniers, une jeune fille de seize ans, tout au plus ; elle était française et jolie ; une vieille dévote, un gascon et un député des Etats-Unis. La jeune fille, Adèle, était destinée au Grand Seigneur ; la vieille dévote, qui était espagnole, devait être vendue à un arabe ; le gascon se proposait pour être le bouffon de sa Hautesse ; quant au député,

c'était, avec la jeune française, le meilleur de la prise. Les turcs espéraient en tirer une forte rançon.

L'on nous conduisit à Alger ; je fus vendu pour servir le Dey, en qualité de musicien. On fit partir Adèle pour Constantinople ; j'eus bien de la peine à me séparer de cette malheureuse et intéressante créature. Nous pleurâmes tous les deux, en nous serrant la main. — Pauvre jeune homme, me dit-elle, vous allez être bien à plaindre !... Ces douces paroles me firent éprouver tout-à-coup une sensation que je ne saurais dépeindre. Je n'avais pas encore eu le tems d'aimer ; aucune occasion ne s'était présentée, et moi-même je n'en avais pas cherché... mais le langage d'Adèle..... J'allais lui répondre

lorsqu'on m'entraîna brusquement d'un côté, ma jolie française de l'autre ; mes yeux seuls purent lui exprimer ce que j'avais à lui dire...

Je fus bientôt confondu parmi les esclaves du Dey ; je m'appliquai à gagner la bienveillance de ce dernier, et j'y réussis : Orphée avec sa lyre avait attendri les rochers ; j'étais musicien très-savant, le Dey ne put résister aux accens de la mienne ; je ne fus plus un esclave ordinaire, mais un protégé ; l'on m'accorda des libertés dont les autres étaient bien éloignés de jouir ; je fis des jaloux, mais ensuite des heureux. Ma condition, malgré cela, ne me plaisait pas beaucoup. L'image d'Adèle me tourmentait vivement ; l'idée des épreuves qu'elle allait subir,

des chagrins qui allaient altérer ses beaux traits ; tout me fit regretter ma liberté, et je me hâtai de chercher les moyens de me la procurer bien vîte. Un se présenta à mon imagination ; il était hardi, je courais risque de la vie si je ne réussissais pas. Il ne s'agissait rien moins que d'emprunter les traits du capitaine des gardes de son altesse : Aly - Bakad était de ma taille ; je m'achetai les habits nécessaires avec l'argent que m'avait donné le Dey, en récompense d'une jolie sérénade que j'avais fait exécuter sous les fenêtres du sérail; dans huit jours, tout fut prêt pour ma délivrance ; le turban, la barbe postiche, le poignard et tout l'attirail d'un capitaine des gardes. Je m'habillai sous un berceau touffu,

à l'extrêmité d'un des jardins du sérail. Mon costume fit l'effet de la tête de Méduse ; il semblait pétrifier tous ceux devant qui je passais ; les soldats me présentaient les armes, toutes les portes m'étaient ouvertes.

CHAPITRE II.

Audaces fortuna juvat.....

Je montai un cheval arabe, et, couvert d'un manteau, je sortis d'Alger; je traversai des sables brûlans; j'arrivai à Ogli-Ogla, où je trouvai un parti révolté contre les vexations du Dey.

Je me mets à la tête du parti; je me donne pour Aly-Bakad; on ne connaissait point, dans cette ville, le capitaine; je dis que moi-même j'ai fui le Dey, que je n'ai pu supporter davantage le poids de sa cruelle tyrannie, et que je veux, avec eux, faire triompher la justice: on m'écoute, on me

croit, quelques grands mots lâchés adroitement, m'acquièrent bientôt une confiance sans borne; je rassemble, je mets en ordre ma petite armée; nous partons, nous attaquons Alger, on dit par toute la ville que le capitaine Aly-Bakad est révolté contre son prince. Le pauvre capitaine ne songeait rien moins qu'à cela; on le rencontre à la promenade, on lui tranche la tête; on crie victoire d'un côté, pendant que de l'autre tout était dans la douleur et la consternation. Le Dey, qui ne s'attendait pas à un coup aussi imprévu, n'avait point préparé des moyens de défense; le Dey, le sérail, tout est en notre pouvoir, tout devient notre proie; mes soldats font un carnage horrible; les

habitans s'enfuyent, d'autres se précipitent dans la mer pour éviter la fureur des assiégeans : je fais ouvrir les portes des prisons ; je donne la liberté aux prisonniers, aux esclaves ; les uns font des imprécations contre moi, les autres lèvent les mains vers le ciel pour le succès de mon entreprise. Je n'écoute personne, la confusion règne par-tout ; je fais décapiter le Dey ; j'emporte ses trésors ; je m'embarque sur ses vaisseaux dorés, et, accompagné d'hommes intrépides, je fais voile vers Candie ; nous rencontrons un vaisseau, pavillon français ; mes turcs acharnés s'écrient : tuons, tuons, ce sont des chrétiens. Je ne veux point me battre, je défends qu'on attaque, mes ordres ne servent à rien ;

en trois minutes le vaisseau est à nous ; je monte le premier sur la prise ; que vois-je ?.. Est-ce une illusion ?.. Le capitaine Balthazar !.. Je veux tout d'un coup l'embrasser ; je m'arrête ; il était imprudent de me découvrir. Balthazar ne me reconnaît point ; je protège sa vie. Je dis à mes turcs que le premier, qui portera la main sur un prisonnier, sera pendu sur-le-champ, et que si l'équipage s'avise de murmurer, je le ferai sauter. Cette menace effrayante les contient.

—Homme humain ! s'écrie Balthazar ; est-il bien possible ? — Je demande au capitaine son histoire ; il me raconte l'événement des poudres ; j'allais me couper et lui dire bonnement que je le croyais mort ; il continue ainsi :

—Dans l'explosion, je sautai à la mer; je nageai quelque tems, malgré mes blessures, car vous voyez qu'il ne me reste plus qu'un bras. Un créole vint me recueillir dans sa barque, et me déposa sur le rivage, où je vis les débris de mon vaisseau, qu'on avait peine à échapper des flammes. Je fus longtems malade; tout le monde était sensible à mon malheur; on fit une collecte, et lorsque je me trouvai en parfaite santé, M. Van-Mer, un des plus riches négocians du Cap, me remit, au nom de ses confrères, une somme suffisante pour réparer mes pertes : j'établis un autre vaisseau, que j'appelai *la Reconnaissance*. Je chargeai des voyageurs, des marchandises. Nous côtoyâmes l'Afrique; nous entrâmes

entrâmes, par le détroit de Gibraltar, dans la Méditerranée, et nous prîmes la route de Marseille. Nous rencontrâmes, non loin de Malthe, un corsaire qui nous attaqua ; nous résistâmes, et nous parvînmes à nous en rendre maîtres ; je fis passer sur mon bord les esclaves qu'il avait dessein de mener à Constantinople ; ensuite j'ordonnai qu'on le fit couler à fond. Mais, que je me félicitai de ma victoire, lorsque je vis la jeune compatriote que je venais de délivrer !... La malheureuse Adèle... —Adèle, m'écriai-je !.. Que dites-vous ?....

Elle est ici parmi vos prisonniers.... —Parmi !... O mon cher Balthazar !... Il n'est plus tems... J'ôte ma barbe, je jette mon tur-

ban à la mer, je l'embrasse, il reste ébahi; je distribue des armes aux matelots et aux passagers du vaisseau *la Reconnaissance*; je leur donne le mot de l'ordre : au signal convenu, nous nous débarrassons, en moins d'un quart d'heure, de tous nos turcs; nous les tuons, nous les précipitons à la mer. Je me dépouille de mes habits, je prends ceux qui me conviennent, et me voilà de nouveau européen. Balthazar me pardonna; c'était un si brave homme. J'allai trouver Adèle; je lui fis donner tous les secours nécessaires : ces derniers événemens l'avaient tellement troublée, qu'elle demeura long-tems sans me reconnaître; enfin, ses beaux yeux s'attachèrent sur les miens... Elle voulut se jeter à mes pieds...

C'est contre mon cœur aussi-tôt que je la pressai, que je lui fis sentir tout le plaisir que j'avais de la revoir. O mon Adèle ! vous n'appartiendrez pas au grand sultan, mais vous serez mon amante, mon épouse !....

Adèle était si jolie, moi j'étais si riche, que je n'avais pas le soin de m'informer d'autre chose. Je bâtissais déjà mille châteaux en Espagne, je créais des chimères qui étaient encore loin de se réaliser.— Nous achèterons un bon château, me disais-je, quatre ou cinq fermes ; nous serons heureux, et nous ferons le bonheur de tous ceux qui nous entoureront.... Hélas !.... mes espérances s'évanouirent bientôt ; il ne fallait qu'un coup de vent pour submerger notre vais-

seau, et adieu tous mes plans de bonheur.

Adèle cherchait une expression pour me témoigner sa vive reconnaissance, lorsqu'une tempête affreuse qui survint, la força de me quitter. Nous n'étions pas assez de monde pour faire la manœuvre nécessaire dans tous les vaisseaux: je fis transporter à la hâte dans celui de Balthazar les trésors dont les bâtimens d'Alger étaient chargés, les matelots employés à les conduire revinrent sur notre bord, et nous nous réunîmes pour réparer le dégat que nous avions déjà éprouvé; quant aux superbes navires du Dey, nous les abandonnâmes. Mais ce que je croyais le plus propre à notre salut, fût précisément ce qui nous perdit. Mal-

gré l'expérience que m'avait donné le malheur, je n'avais pas encore celle dont a besoin un bon marin. Balthazar, pour ne pas me déplaire, n'avait point osé me contredire; son aveugle soumission nous fut funeste. Notre vaisseau avait trop de poids; nous fûmes obligés de jeter dans la mer les sacs d'or et d'argent, des meubles précieux, des ballots de marchandises, tout ce qu'il y avait de plus beau dans les Indes; je vis dans un instant mon château et mes fermes engloutis dans les flots. Mais je possédais encore Adèle; toutes mes craintes se tournaient vers elle; tantôt je donnais des ordres sur le pont, tantôt je courais à la chambre de mon amie, pour la rassurer; mes soins étaient

inutiles ; Adèle avait perdu connaissance, je ne pouvais rappeler ses sens. Enfin, une bourasque épouvantable emporta le grand mât; le vaisseau fut poussé à la côte et se brisa : il est impossible de rendre, en ce moment, ma situation, et la douleur que je ressentis, en entendant les cris de mes compagnons infortunés. Je me jetai à la mer sur un gros madrier que j'apperçus ; une lame d'eau me poussa sur un rocher ; j'y grimpai avec peine, mais pour être pénétré mieux de toute l'horreur de ma destinée, je vis notre vaisseau submergé, quelques matelots luttant envain contre la mort; mon ami Balthazar, cramponé après une barrique, et cherchant à gagner le rocher sur le-

quel j'étais assis ; mais Adèle, Adèle..... Je ne l'appercevais point... Adèle n'était plus... Je versai des larmes, et j'en verse encore dans ce moment, en pensant à l'aimable, mais trop malheureuse Adèle.

Je me trouvai sur les côtes de Sicile ; après avoir manqué vingt fois, au moins, de retomber dans la mer, je parvins sur la pointe d'un roc, d'où j'apperçus une grande plaine et deux ou trois villages. Je m'arrêtai au premier ; ne sachant pas la langue du pays, je fus fort embarrassé pour demander des secours ; je ne pouvais qu'avec peine me faire entendre par signes ; mais, loin d'exciter la compassion d'un peuple à qui l'on prêche la charité, je

fus hué, maltraité. Le roi de Naples était alors en guerre avec l'Angleterre ; des gens serviables, il s'en trouve par-tout de cette espèce, répandirent que j'étais un espion ; on m'arrêta, on m'enchaîna, on me conduisit au général d'armée, qui campait à cinq lieues de là..... On me demande mes papiers.— Je n'en ai point.— Votre nom ?...— Brick Bolding.— Vous êtes..... — Anglais.— D'où venez-vous ? Cette question m'embarrasse.... et chacun de s'écrier : c'est un espion ; il faut le pendre, il faut le pendre !...

L'ordre est donné, déjà la corde fatale est passée dans mon col ; un courier arrive, parle au général, lui remet des lettres. Le comte Alfreda, c'était lui qui commandait les

troupes de sa majesté Sicilienne, ouvre un paquet : armistice ! Les hostilités sont suspendues, les deux gouvernemens sont en pour-parler, et le lendemain la paix est proclamée. J'eus ma grâce, quoique je ne fusse pas coupable, et j'obtins un passe-port pour aller à Naples. Je demandai l'aumône pour vivre, jusqu'à mon arrivée dans cette grande ville. J'étais dans un état à faire peur ; les chiens aboyaient après moi, et achevaient de mettre en lambeaux ma souguenille, au point que j'avais beaucoup de peine à ne pas laisser voir ce qu'il est de la pudeur de cacher. J'entrai chez plusieurs cabaretiers ; un seul voulut me recevoir ; sa fille eut pitié de mon sort : s'il y a par-tout des cœurs

durs, intéressés, et fermés à la commisération, on rencontre aussi des ames généreuses et sensibles ; la bonne Marie me donna ses épargnes ; je voulus les refuser, la remercier..... Elle mit sa main sur ma bouche, pour m'empêcher de parler, puis disparut comme un éclair. J'eus de quoi acheter un pantalon propre, une veste de coutil et un chapeau. Vêtu plus décemment, je me présentai le lendemain chez un agent-de-change, qui avait besoin d'un palfrenier : à Naples, comme par-tout ailleurs, les palfreniers anglais ont de la réputation ; il est du bon ton d'en avoir un. Je convins à monsieur Pecuni ; c'est ainsi que je l'entendis appeler par ses valets. Je payai mon hôte, et je vins prendre pos-

session de mon écurie. Le vainqueur d'Alger, réduit à panser des chevaux !.... O vicissitudes humaines !.... Fortune, que tu es inconstante !....

Je m'appliquai à apprendre l'italien, et j'y parvins sans peine ; au bout de six mois, j'aurais tenu tête à un maître de langue. Cependant ma condition m'humiliait; je n'étais pas né pour servir un agent-de-change ; j'étais vif ; je ne pouvais demeurer en place ; mon imagination brûlante formait projets sur projets ; je cherchai les moyens de sortir de l'état vil où la misère m'avait plongé. Un jour que je lisais, dans un café, les papiers publics, un article frappa ma vue. — Du courage, Brick, de la patience... Voici ce qu'il te faut !...

« On demande une personne qui » sache parler anglais, qui puisse » enseigner cette langue, et les » principes de la musique ; on lui » fera un traitement avantageux. » S'adresser au docteur *Papirio*, » près le palais. »

Je me mets en route pour aller chez le docteur Papirio ; mais au moment d'entrer chez lui, je m'arrête. Doucement, dis-je ?... « Monsieur Brick, vous n'êtes pas dans » un costume convenable ; vous » ne sauriez, de la sorte, inspirer » la confiance. » Comment, en effet, me présenter pour maître de musique, en habit de palfrenier ? on se serait moqué de moi. Je reviens sur mes pas ; je rentre dans ma chambre, c'est-à-dire, dans mon écurie, car c'était-là que

je couchais, sur une espèce de hamac, et je réfléchis à ce que j'avais à faire. Louer des habits pour m'offrir au docteur, je n'avais pas assez d'argent pour cela ; incertain encore sur le parti que j'avais à prendre, mais craignant qu'un autre me devançât, j'écrivis au docteur Papirio.

« MONSIEUR,

« J'ai lu dans les papiers publics la demande que vous avez » faite; comme je crois pouvoir » vous convenir, mais que retenu » encore pour deux jours à la » campagne, je ne pourrais avoir » l'honneur de vous voir aujourd'hui, je vous prie instamment » de différer votre choix jusqu'à » mon retour ; je suis anglais de

» nation, musicien, danseur, » poëte, compositeur, maître en » fait d'armes ; je parle français, « italien, espagnol, je connais un » peu l'arabe ; et je promets d'ins- » truire comme il faut l'élève qu'on « daignera me confier. Je ne tiens » point au traitement avantageux ; » mais à l'estime du docteur Pa- » pirio dont j'ai l'honneur d'être » le très-humble et très-obéissant » serviteur.

» BOLDING. »

Je signai Bolding, attendu qu'on ne me connaissait chez monsieur Pecuni, que sous le nom de Brick, et je demandai deux jours au docteur, parce que j'espérais pendant ce tems, me pourvoir des objets nécessaires pour me pré-

senter chez lui. Le deuxième jour allait se passer sans que j'aye pu tirer aucun fruit de mes réflexions, lorsque je montai à l'appartement de monsieur Pecuni pour demander ses ordres. Monsieur Pecuni était absent ; point de domestiques à l'anti-chambre.. Mais que vois-je? Il ne me reste que ce parti..... Il y avait sur une chaise un habit complet de soie rayé bleu et puce ; mon maître était de ma taille ; j'endosse l'habit, je prends son épée, son chapeau et, à la bourse près, me voilà agent-de-change. Je descends à la hâte, je veux sortir, le portier m'arrête pour me remettre différens papiers, je les reçois, en détournant la tête, et je pars. Je cours, je vole chez le docteur Papirio. Je trouvai à sa

porte une foule de prétendans à la place proposée; mais les valets du docteur les recevaient comme des chiens dans un jeu de quille, parceque leur accoûtrement annonçait leur détresse. J'entre, chapeau sous le bras, l'épée au côté..... — Le docteur Papirio ?.... On se range, on me fait place, on m'indique l'appartement du médecin, qui, à ce que j'avais appris auparavant, jouissait d'une très-grande réputation. Je traverse une pièce garnie de squelettes, une seconde remplie d'alambics et de fourneaux; je croyais trouver le docteur dans la troisième, je n'y vois que des oiseaux empaillés..... Enfin, je frappe à la porte de la quatrième.... Un grand homme maigre, d'une pâleur ef-

frayante, vient ouvrir et me demande d'une voix sépulchrale ce qu'il y a pour mon service. Je tire une très-grande révérence au fantôme, et, persuadé que c'est le docteur Papirio lui-même, je lui parle de la manière la plus polie, je choisis mes expressions.... Peine inutile! L'homme maigre était celui que le docteur employait à ses fourneaux ; du moins, il me le fit entendre par une réponse amphigourique, et je compris bien que sa pâleur était l'effet du charbon qu'il soufflait, quand monsieur le docteur devait alambiquer. — Mais enfin, ne pouvez-vous, lui dis-je, me faire parler au docteur Papirio?..... Quelques phrases oiseuses qu'il débita encore me donnèrent le véritable mot de l'é-

nigme ; je vis, sur-le-champ, ce que j'avais à faire, et lui glissant dans la main le peu de monnaie que j'avais sur moi, je lui demandai, pour la troisième fois, mais d'un ton plus ferme, si le docteur Papirio était visible..... Il vous attend, me répondit-il, et avec impatience encore ; d'après votre lettre, il s'est fait une excellente idée de vous, et je vois qu'il ne sera pas trompé : mademoiselle Silvia sera en très-bonnes mains. - Silvia ! - Oui, c'est sa fille, et une bien jolie demoiselle, qui se connait déjà en médecine, et dérouterait, j'en suis sûr, tous les esculapes de cette ville. — Je brûle de la voir, de lui présenter mon respect. — Entrez, elle est dans ce sallon avec son père, qui lui

explique un passage d'Hippocrate. Je me mis un peu à rire, heureusement que mon triste souffleur ne s'en apperçut pas ; enfin, il me présenta au docteur Papirio, qui, me voyant venir, quitta son livre, se leva, me demanda gracieusement le sujet de ma visite. — Monsieur le docteur, je viens..... — Pour une consultation, j'entends ; donnez-vous la peine de vous asseoir. Je vis aussitôt que mon costume, assez, et peut-être trop élégant, dans cette occasion, prêtait à quelque méprise, et que l'on me prenait pour un riche seigneur. C'est moi, continuai-je, qui...— C'est vous qui êtes le malade, peut-être, monsieur, interrompit le docteur ; eh bien, ne craignez pas de vous expliquer ; ma fille,

que vous voyez, m'aide souvent dans mes opérations ; elle ne sera pas de trop, je vous en réponds.— Mais, monsieur, vous avez dû recevoir une lettre....— Ah, oui vraiment, j'ai reçu une lettre, mais pardonnez-moi si je ne me suis pas transporté chez vous aussitôt que vous le desiriez ; des affaires multipliées... J'ai beaucoup de malades dans ce moment ; les fièvres ont été fréquentes cette année, et, en vérité, c'est par un oubli involontaire, si....— Hélas !... monsieur, c'est une lettre par laquelle.....— Ah oui, vraiment, je me rappelle à présent, je n'avais pas l'honneur de vous remettre... oh ! c'est que vous êtes un peu changé, il faut en convenir... la diète vous a... mais vous

reprendrez bientôt votre embonpoint ; quelques jours encore, et...— Je trépignais, je craignais les suites fâcheuses de ce mal-entendu. — Monsieur, je.... — Oh! il ne fallait pas vous donner la peine de passer pour si peu de chose..... Je comptais vous aller rendre encore une visite ; je suis fâché que.... cette bagatelle....— Monsieur, combien je..... — Je crois que cela se monte à... tenez, j'ai là votre mémoire... — Il est difficile d'exprimer l'embarras où j'étais ; cependant il fallait m'en tirer ; je profitai du moment où il cherchait le mémoire des visites qu'il ne m'avait point faites, et des médecines qu'il ne m'avait pas fournies, pour lui dire que j'étais mortifié de ce qu'il avait

pu se méprendre ainsi ; que je me nommais Bolding, et que je venais, en un mot, dans l'espoir de satisfaire à la demande qu'il avait formée.

Le docteur, contre mon attente, éclata de rire, et me dit qu'il n'avait feint cette méprise que pour s'égayer un instant : je ne cherchai point à approfondir le fait, me croyant fort heureux d'en être quitte à si bon marché. Je me disposai à lui donner un échantillon de mes talens. Je me mis à un piano qui était ouvert, et je jouai une sonate des plus difficiles ; Silvia me donna son approbation, c'était beaucoup d'abord ; mais quel fut l'excès de ma joie, lorsque le docteur Papirio, m'embrassant, s'écria, à plusieurs

reprises : bravo, bravo !.... illustrissimo !... Vous serez des nôtres, je vous retiens. Je chantai, en m'accompagnant, une romance de ma composition, elle mit le comble à mon triomphe ; la charmante Silvia voulait l'apprendre sur-le-champ, et le docteur enchanté s'opposait à ce que je m'en allasse dès le jour même ; cependant il fallait me rendre à mon devoir chez monsieur Pecuni, et éviter, autant que possible, une scène désagréable, en lui restituant promptement ses habits. Je demandais au docteur la permission de me retirer, lorsqu'on frappa à la porte..... Cher lecteur !.... mettez-vous à ma place, et dites-moi quelle contenance vous feriez en ce moment ? On ouvre....

Qui se présente ?... Monsieur Pecuni !... O ciel !.... Je me trouvai presque mal ; je crus, dans l'instant, que monsieur Pecuni venait me faire arrêter comme voleur... Cependant mon trouble pouvait me trahir dans le cas où cela ne fût pas ; je tâchai donc de me remettre ; mais si, d'un côté, j'étais immobile de surprise, l'agent-de-change ne l'était pas moins ; il me regardait des pieds jusqu'à la tête, il examinait ses habits, son épée, enfin, toute ma personne lui appartenait. Heureusement, le docteur me mit un peu de baume dans le cœur, en donnant la main à mon maître, et en l'appelant son cher Pecuni... Pecuni balbutiait quelques mots, et ne revenait pas de son étonnement. — Je voulus prendre

prendre congé du docteur et de sa fille qui semblait s'appercevoir de mon embarras. —Oh parbleu! non ; vous ne nous quitterez pas si vîte, dit le docteur, en m'arrêtant; voilà monsieur Pecuni qui sera charmé de vous entendre...

—Monsieur.... Souffrez.....

—Non, non... Vous ne sauriez vous en défendre.

— Epargnez, de grâce, ma modestie.

—Modestie et talent, raison de plus.

Monsieur Pecuni, s'adressant à Silvia: — Monsieur est....

— Musicien, répond Silvia, avec une voix douce, et qui exprimait en même-temps sa satisfaction : c'est monsieur qui va

être mon maître d'anglais et de pianò.

—Et vous l'appelez ?..... reprend mon maître....

—Monsieur Bolding ! répond Papirio ; n'est-il pas vrai , en m'adressant la parole , que c'est-là votre nom ?... Oh ! je l'ai bien retenu , quoique j'aie beaucoup de choses dans la tête.....

—Ah diable !... monsieur se nomme Bolding.... En vérité , dit Pecuni , à part , je m'y perds... Si Brick n'était pas.... Le hazard est singulier... Allons,allons,monsieur Bolding , achevez de me surprendre..... Voyons votre savoir faire.....

— Oui , oui , ne vous faites plus prier,

— Moi, je vous prie encore, dit Silvia, en souriant.....

Vous ne devez qu'ordonner, lui répondis-je, et je ne dois que vous obéir : je me remis au pianò, et je chantai, mais un air plus gai que le premier ; c'était *la Récréation des Muses* ; ce morceau convenait à la circonstance, puisque chaque muse, faisant valoir son talent, celle de la musique, comme on va le voir, avait la préférence :

Premier couplet.

Les muses, un jour, voulaient rire;
Se récréer quelques instans ;
Chacune, à montrer ses talens,
Dans le cercle, aussitôt aspire.
La première, avec gravité,
Clio propose un cours d'histoire :
—Bon ! nous plonger dans l'onde noire!
Ma sœur, il faut de la gaîté.

Deuxième couplet.

Pour les divertir, Melpomène
S'avance, un poignard à la main;
Après elle, paraît soudain
Thalie, un peu plus à la scène.
Mais bientôt le masque est jeté,
On leur parle d'astronomie.
— Y pensez-vous, chère Uranie?
Ma sœur, il faut de la gaîté.

Troisième couplet.

Therpsicore marche en cadence,
Dessine, avec grâce, ses bras;
« Regardez, admirez mes pas,
» Accordez la palme à la danse. »
Non, c'est trop de frivolité,
Chère sœur, nous voulons bien rire,
Mais il faut, quoiqu'on puisse dire,
Joindre l'utile à la gaîté.

Quatrième couplet.

De l'éloquente Calliope,
La bouche profère ces mots:
« Je vais vous chanter les héros;
» Je vais vous peindre Pénélope. »

Le champ est encor disputé
Par la savante Polymnie;
Mais toutes deux ont du génie;
Aucune n'a de la gaîté.

Cinquième couplet.

Euterpe entre enfin dans la lice;
Avec sa compagne Erato;
» Ecoutez un *allegretto*,
» Ça, mes sœurs, qu'on se réjouisse!
On blâme un peu leur vanité,
Sans leur causer d'inquiétude.
— A peine entend-il leur prélude,
Que tout le cercle est en gaîté.

Je fus applaudi de monsieur Pecuni lui-même, qui avait pourtant toujours beaucoup de difficulté à croire que je ne fusse pas Brick. On entama une conversation, dans laquelle peu-à-peu je me laissai entraîner; elle roula d'abord sur les sciences, sur les

arts; on en vint aux modes; c'est ce que je craignais.

— Vous avez, me dit monsieur Pecuni, un fort joli habit.... Il est fait dans le dernier goût....

Le feu me monta au visage; mais, voyez, ajouta le docteur Papirio, en montrant la fatale épée.... Jusqu'à quel point on a perfectionné le poli de l'acier.....

— Monsieur Bolding a sûrement apporté cette épée d'Angleterre... O mon Dieu, non.... répondis-je... sans savoir ce que je disais...

— Ou vous l'avez acheté chez un bijoutier de Naples?

— Quel est votre tailleur, disait mon maître?

— Enseignez-moi le marchand, disait Papirio?

Je me croyais le jouet de ces

deux impitoyables bavards ; ma position était tout-à-fait accablante. Je pris mon parti ; je me levai de mon siège, et, saluant l'aimable Silvia, son père et l'agent-de-change, qui me faisait baisser les yeux, par la manière dont il me regardait, je quittai la compagnie, promettant de revenir le lendemain donner ma première leçon.....

Je ne la donnai pas ; le hazard et mon habit en décidèrent autrement. Arrivé à la maison de mon maître ; je la trouvai entourée de gardes ; il y avait un ordre supérieur d'arrêter monsieur Pecuni. Je n'eus pas seulement le tems de dire deux mots ; on me mit la main sur le collet, on me fit monter dans une voiture, et

fouette cocher, me voilà en prison. C'était pour la première fois, peut-être, que, contre le proverbe, l'habit faisait l'homme. J'eus beau répéter, crier, jurer que je n'étais pas monsieur Pecuni; on me crut fou, et je faillis en effet le devenir, tant la fureur m'avait échauffé le sang; je voulais battre tout le monde; on me lia les mains deux jours; je vis que le parti le plus sage était d'attendre l'issue de cette aventure, et je me tus. Quand on s'apperçut que j'étais plus tranquille, on me rendit les mains libres et l'on eut plus d'égard pour moi. Cependant la fièvre me prit; je tombai malade, et si dangéreusement, qu'on envoya chercher un médecin. Qui vint pour

me soulager?..... Le docteur Papirio ! Je ne pus m'empêcher de rire, en le voyant entrer....

— Bonjour, monsieur Pecuni, dit-il, en voulant me tâter le poulx, Je le regarde ; il me fixe.... Se frotte les yeux.... et tombe de son haut..... Que vois-je?.... C'est vous !.... monsieur Bolding!.... moi-même !.... — Par quel hazard.... — Par le plus singulier !... — Expliquez-moi.... — J'aurais bien de la peine à vous l'expliquer.

— Mais pourquoi êtes vous en prison?

— Je l'ignore.

— Je suis venu pour rendre visite à monsieur Pecuni.

— Je tiens sa place ici.

— Vous le connaissez donc beaucoup.

— Que trop.

— Au fait !

— Le voici ! et je lui racontai tout ce qui m'était arrivé depuis mon entrée dans Naples. Mon récit l'amusa beaucoup ; et, ce poids de moins sur le cœur, je me trouvai de mon côté infiniment soulagé ; Papirio n'eut pas besoin de me donner des ordonnances pour me rendre la santé, la fièvre me quitta, et, au bout de vingt-quatre heures, j'étais parfaitement rétabli. Le docteur fit les démarches nécessaires pour ma sortie ; on appela des témoins ; on me confronta ; aucun ne me reconnut pour monsieur Pecuni, et j'eus ma liberté. Je renvoyai

les habits de l'agent-de-change, et, avec l'argent que m'avança le bon Papirio, j'en achetai un convenable à mon état.

Mon maître, monsieur Pecuni, qui s'était caché, en apprenant mon histoire, reparut aussi en public au bout de trois ou quatre jours, moyennant pourtant une somme assez considérable, qu'il fût obligé de donner. Un mandat d'arrêt avait été décerné contre lui, à cause d'une petite brochure qu'il venait de publier, et dans laquelle il se mêlait des affaires du gouvernement, qui véritablement ne le regardaient pas.

Il s'agissoit de finances; monsieur Pecuni démontrait le mauvais emploi des fonds; il mettait au jour les abus des administra-

tions, les vols des administrateurs; il prouvait l'injustice de la répartition des impôts, qui pesaient toujours sur le pauvre, sur l'artiste et l'ouvrier. Enfin, il en disait plus qu'il ne fallait pour éveiller l'attention de ceux qui entouraient le trône, et se faire beaucoup d'ennemis : que ceux qui ont la manie d'écrire réfléchissent long-tems avant de faire gémir leurs productions sous la presse; qu'ils imitent ce sage, qui se gardait bien de parler, avant d'avoir tourné sept fois sa langue dans sa bouche!

Monsieur Pecuni me pardonna la liberté que j'avais prise, en faveur de la détention que je lui avais épargnée. Dès ce moment même il ne me traita plus comme

son palefrenier ; je le dis à sa louange, je devins son ami ; il me paya, non pas mes gages, mais il me fit présent d'une somme qui équivalait à peu-près vingt-cinq guinées, et je fus bien sensible à cette délicatesse. J'envoyai aussi-tôt la moitié de ma bourse à la charmante et bonne Marie, la fille du cabaretier qui m'avait reçu en arrivant à Naples : on se souvient que Marie m'avait donné généreusement ses épargnes ; je la priai d'accepter les miennes, en l'instruisant de l'état de mes affaires, car elle méritait bien cette marque de confiance. Je lui dis que j'aurais le plaisir de la revoir un jour, et de la remercier de vive voix. Je me proposais en effet d'aller lui témoigner ma re-

connaissance, lorsqu'un beau matin, deux ou trois jours après l'envoi de ma lettre, je la vis entrer dans ma chambre. Je fus un peu surpris, je l'avoue, mais l'innocente Marie ne voyait pas quel mal il y avait d'aller seule chez un garçon ; elle parut en pleurant et en me jetant le petit sac d'argent que je lui avais fait parvenir. — Tenez, dit-elle avec une voix touchante qui m'arrachait aussi des larmes.... Je vous rapporte votre présent..... je n'en ai pas besoin, j'ai tout ce qu'il me faut ; à présent que vous êtes riche, ajouta-t-elle avec naïveté, vous êtes fier..... — Moi, bonne Marie..... Pouvez-vous soupçonner ?....— Oui, je ne vous aurais pas cru capable de cela ; vous

avez voulu me payer d'une action bien simple vraiment, et que tout autre eût fait comme moi... fi!.. votre amitié.... voilà ce que j'enviais, mais vous ne m'en avez pas crue digne. — Ma chère Marie!.... vous m'accusez à tort; soyez bien persuadée que je vous aime plus aujourd'hui que je ne vous aurais aimée lorsque vous m'avez secouru; mais n'était-il pas juste que je vous rendisse aumoins ce que... — Voyez, n'allez-vous pas encore m'en parler?

— Eh bien!.... je me tais.... ne pleurez plus, Marie...

— A la bonne heure...

— Je n'avais pas l'intention...

— Reprenez cet argent... il y a tant de malheureux!... Monsieur Brick!... moi, j'ai mon père, il

travaille, il me nourrit, je suis toujours à mon aise.

— Oh ! généreuse Marie !.. vous me charmez !...

— Oh non, ce n'est pas moi qui... je ne suis pas assez jolie pour cela.

— Comment osez-vous vous faire l'injure de croire.... ah, Marie !... je le répète, vous faites sur mon cœur une impression....

— Depuis que je vous ai vu, dit-elle, en soupirant, le mien n'est pas des plus tranquilles..... et c'est à cause de cela, que je serai bien à plaindre.

— Que dites-vous ?..... Vous m'aimez, vous aimez le pauvre Brick !...

— Oui, le pauvre Brick !... Mais vous voilà lancé dans le grand

monde, vous ne devez plus penser à moi....

— J'aurais l'ingratitude..... Ne m'en croyez pas capable.

— Si vous aviez pu demeurer toujours dans une condition à-peu-près égale à la mienne, j'aurais conservé de l'espérance... Un jour, peut-être, j'aurais été votre.....

— Marie, je ne suis point orgueilleux; tel que vous me voyez, j'ai déjà éprouvé bien des fois les caprices de la fortune; j'ai été riche, puissant..... plongé ensuite dans la plus affreuse misère..... Aussi, à présent je ne m'aveugle point sur le bonheur qui semblerait vouloir me dédommager de mes peines; je sais que demain, je puis encore avoir recours aux bontés de l'aimable Marie.

— Que vous êtes séduisant !..... Je ne vous le cacherai plus, monsieur Brick, il n'y a que vous, vous seul au monde qui puissiez me rendre heureuse..... Écoutez: mon père a quelque bien; je suis son unique enfant; depuis long-tems il a envie de vendre son fonds.. Eh bien! ce serait le cas de l'y décider tout-à-fait; il nous marierait; nous achèterions une petite ferme aux environs de Naples, et nous irions tous trois vivre à la campagne; tranquilles, heureux, nous serions à l'abri des caprices du sort.

— Ma chère Marie, je ne réfléchirais pas sur ce que vous me proposez, si je ne consultais que mes intérêts..... Mais les vôtres me sont encore plus à cœur..... Vous

êtes jeune..... Un sentiment trop tendre peut vous égarer, laissez-moi voir auparavant votre père; laissez-moi mériter aussi l'affection que vous me témoignez.....

— Méchant!..... Mériter mon affection.... Ah! c'est bien de l'amour; j'aurais tort de vous le dissimuler..... Je n'ai pas le don de vous plaire; je le vois.... Adieu, mon..... monsieur Brick.....

— Sensible Marie!...ne vous affligez pas, je vous aime..... Plus que vous ne pensez.

— Serait-il vrai?....

— Un baiser que je pris sur ses lèvres vermeilles, la rassura..... Un valet vint m'avertir que le docteur Papirio me priait de descendre, qu'il m'attendait dans son cabinet. Marie me serra tendre-

ment la main, je lui témoignai du regret de la quitter; elle s'en alla en me faisant promettre de venir la revoir au plutôt chez son père; je lui en fis le serment, en l'embrassant une seconde fois, et nous nous séparâmes.

CHAPITRE III.

Heu ! Miseri !.....

J'AURAIS pu abuser de la confiance de la jeune Marie, mais j'en étais véritablement incapable ; il y avait dans ce que j'éprouvais pour elle, un sentiment honnête qui m'aurait empêché de la tromper ; j'étais touché de ses procédés, et je dois l'avouer franchement, j'avais moins d'amour que de reconnaissance.

J'entrai dans le cabinet du docteur, que je trouvai assis dans un fauteuil très-large et garni de coussins. Il me fit asseoir à côté de lui, me questionna sur ma naissance, sur ma famille, et, satisfait

de mes réponses, qui, si elles n'étaient toutes vraies, avaient au moins l'apparence de la vérité, il me dit avec un ton amical, ou pour mieux parler, avec une bonté paternelle, que je lui plaisais, qu'il avait des vues sur moi, et finit par demander si je serais fâché de devenir son fils. Je me jetai à ses genoux que j'embrassai pour lui exprimer combien j'étais pénétré de tout ce qu'il avait déjà fait pour moi; je ne lui avais pas encore dit que je désirerais d'être l'époux de la belle Silvia, de mon adorable élève, il me releva et m'empêcha de parler. — C'est bon, c'est bon, continua-t-il, voilà qui est arrangé; soyez sage, entendez-vous, monsieur Bolding; je vais trouver ma fille et lui raconter le résultat de notre entre-

vue. — Mais, monsieur, pourquoi.... Si mademoiselle votre fille avait formé une inclination et que... — Ne crains rien ; ma fille t'aime : je sais cela moi, elle ne me l'a pas dit précisément, mais elle me l'a fait entendre, c'est à peu-près la même chose ; or, comme je ne veux que son bonheur, je t'ai consulté ; tu l'acceptes : c'est une affaire finie ; adieu, adieu, et il me laissa, la bouche béante, immobile de surprise, prenant pour un songe ce qui venait de se passer. J'étais à peindre dans ce moment, je ne changeai de positions que pour toucher les différentes parties de mon corps et m'assurer enfin si je ne dormais point. Je voulus ensuite courir après monsieur Papirio, la chambre où il travail-

lait à la Chymie touchait à son cabinet; en la traversant, je heurtai un fourneau, je renversai deux ou trois alambics; l'homme maigre, le souffleur dont j'ai parlé, accourt, jette des cris épouvantables. Je veux réparer ma faute, en me baissant pour ramasser ce qui était par terre, je fais tomber une table qui était derrière moi : les bouteilles, les verres, les bocaux dont elle était couverte, tout se brise; je perds la tête, je veux fuir, le souffleur se trouve sous mes pas, je lui flanque un bon soufflet pour m'ouvrir le passage, il heurle, il appelle du secours; je le vois qui saigne, je prends mes jambes à mon cou; le docteur, Silvia sont accourus au bruit; je me jette en fuyant sur Papirio, je le renverse;

Silvia

Silvia s'évanouit ; l'allarme est dans toute la maison ; un valet veut m'arrêter sur l'escalier, je reprends mon élan et lui laisse dans les mains un pan de mon habit. Un autre essaye de me barrer la porte, je le prends aux cheveux : c'est une perruque qui me reste entre les doigts.... Dans ce moment, une dame paraît..... C'est !.... Milady Law !..... Qui diable l'aurait cru à Naples ?... Je revois Milady Law, dans une circonstance à peu-près semblable à celle où je l'avais quittée, à l'exception pourtant que j'avais tué mon maître en fait d'armes, et qu'ici il ne s'agissait que de pots cassés.

Milady recule trois pas d'étonnement.... Elle n'ose en croire ses yeux !.... Non, dit-elle assez haut

pour que je l'entende, ce n'est pas là le petit Brick.....

— Vous me pardonnerez, madame, je suis le plus malheureux des hommes....

— Qu'avez-vous donc encore fait?

— Rien.

— Et vous fuyez!....

— Ce n'est pas de ma faute.

— Par quel hazard êtes-vous à Naples?

— Ce n'est pas le moment de vous le dire....

— Demeurez; si vous avez fait quelque sottise, j'intercéderai pour vous.

— Ah madame!.... (Je me jetai à ses pieds. (Se peut-il?..Moi qui dois déjà vous avoir causé beau-

coup de peines; moi qui ai si mal reconnu vos bienfaits !....

— Ne parlons pas de cela à présent; je vais voir le docteur Papirio....

— Le docteur Papirio !.... Vous le connaissez !....

— C'est mon parent ! Venez; si vous êtes coupable, j'obtiendrai votre pardon....

Je me laissai conduire comme un enfant; nous remontâmes ensemble chez le docteur, qui, en me voyant paraître avec un pan de moins à mon habit, se mit à rire avec tant de force, que milady Law s'imagina être jouée; je la menai sur-le-champ au laboratoire, et lui montrai les suites de mon étourderie.

— Je vous reconnais bien là, jeune homme !....

— Madame....

— Oh ! n'ayez pas peur, je ne vous rappellerai point des souvenirs fâcheux ; vous êtes vif, je le sais, mais vous avez un bon cœur.

Silvia, qui s'était trouvée mal, sans trop savoir pourquoi, rit à son tour de sa faiblesse ; enfin, je vis que tant de tués que de blessés, il n'y avait personne de mort ; je raccomodai le nez du souffleur, en lui graissant la patte ; je donnai l'autre partie de mon habit au valet qui m'en avait arraché une moitié, et tout fut oublié.

Un autre objet occupa Silvia et son père : c'était l'intimité que je paraissais avoir avec milady Law, leur parente. Dans le récit de mes

aventures, je n'avais point parlé de cette dame, parce que je ne l'aurais pu sans toucher à une corde un peu délicate. Mon histoire avec le maître en fait d'armes n'était pas bonne à raconter à tout le monde.

Milady me tira d'embarras ; et monsieur Papirio, charmé des circonstances qui nous avaient liés, sa belle-sœur et moi, ne pensa plus qu'à mettre le sceau à ma félicité. Il demanda le consentement de milady, je demandai celui de Silvia, et tout s'arrangea pour le mieux. Enfin je fus marié, heureux !..... Je devais l'être : Silvia avait tout ce qu'il fallait pour faire le bonheur d'un époux ; esprit, grâces, beauté, talent, un caractère doux et aimable. Qu'avais-je

besoin de plus pour me fixer ? Cependant je ne jouis pas long-tems des plaisirs et de la tranquillité que me procurait le mariage. J'avais encore une carrière bien plus difficile à parcourir.

La petite Marie apprit mon infidélité : qu'on se souvienne pourtant que je ne lui avais pas même promis de l'amour ; le désespoir s'empara de son cœur : elle se tua. Cette pauvre Marie !... Je la pleurai souvent. Sa mort fit beaucoup de bruit dans Naples. On avait trouvé sur elle une lettre, dans laquelle elle détaillait toutes les circonstances qui l'avaient amenée à cette fatale extrêmité : mon nom y était répété trois ou quatre fois ; elle ne pouvait plus, disait-elle, supporter la vie, en perdant tout ce

qui pouvait la lui rendre agréable ; elle priait son père de lui pardonner, et elle formait, en mourant, des vœux pour mon bonheur.

Le père de Marie publia ce billet ; on me connaissait : j'avais fait de la musique dans plusieurs concerts de société ; on connaissait le docteur Papirio ; le bon monsieur Papirio, qui n'avait jamais en vue que le bien, fut affecté, moins peut-être de la publicité qu'on donnait à cette aventure, que de la rivalité qui était alors censée exister entre Silvia et la fille d'un cabaretier. J'eus beau jurer que je n'avais jamais rien promis à Marie : je lui rendis compte de la générosité de cette malheureuse fille, il ne voulut pas me croire, et dès ce moment ne conçut plus que de

l'indifférence pour moi ; Silvia tomba malade de chagrin, j'appréhendais encore sa mort, parce que je me la serais reprochée ; enfin, une circonstance à laquelle j'étais loin de m'attendre, me força de quitter la maison du docteur.

Il y avait un nommé Ricoli, qui, depuis long-tems, recherchait la main de Marie : c'était un jeune homme assez riche, premier commis dans les bureaux de la marine. Ses camarades le raillèrent sur les propos qu'on répandait à foison, relativement à mes liaisons avec celle dont il desirait de devenir l'époux. Ricoli prit feu, s'arma de deux pistolets et vint, un beau matin, me trouver dans ma chambre ; Silvia heureusement était dans une pièce voisine : « Monsieur

» Bolding, me dit-il, les yeux étin-
» celans de fureur, vous avez
» causé la mort de ma maîtresse,
» je ne peux plus vivre sans elle ;
» trouvez bon que je la venge, ou
» que je la rejoigne au tombeau. »
» Monsieur, lui répondis-je, voilà
» un héroïsme dont on parlera
» long-tems. Je suis votre homme:
» attendez que j'aille embrasser
» ma femme, et puis nous parti-
» rons ».

J'allai aussitôt vers Silvia ; je tremblai en l'approchant : elle remarqua la pâleur de mon front, je l'attribuai à une légère indisposition qui m'était survenue ; je lui dis que j'allais prendre l'air et que mon mal de tête se dissiperait ; là-dessus je l'embrassai : quelques larmes mouillaient ma paupière,

malgré le soin que je prenais de les cacher. Je dis adieu à Silvia, et je revins trouver mon jeune homme, qui véritablement mourait d'impatience de se mesurer avec moi ; nous sortîmes, nous gagnâmes un quartier retiré, et derrière les murs du jardin d'un couvent de religieuses, nous mîmes le pistolet à la main ; mon adversaire tira le premier : il me manqua ; je fis le généreux, je lâchai mon coup en l'air ; mais quelle fut ma surprise, lorsque Ricoli, peu touché de mon procédé, me remit à l'instant même, entre les mains, une des deux épées qu'il avait apportées sous son manteau. Je fus, pour ainsi dire, irrité ; je saisis avidement le fer, je me mis en garde, et de la première botte je renversai

mon homme. « Malheureux, m'écriais-je, en le voyant baigné dans son sang..... Tu m'y as forcé..... » Cependant, je jetai mon épée de côté, et le bruit de quelques cavaliers, que j'entendis, me fit songer qu'il était prudent de m'enfuir; mais pendant que les cavaliers arrivaient d'un côté, j'apperçus de l'autre une patrouille de fantassins; je me trouvais entre les deux : il n'y avait pas moyen de leur échapper; j'entrai dans l'église du couvent, bien certain d'abord qu'on ne pourrait me prendre dans ce saint lieu; mais on pouvait me guetter et attendre le moment où je sortirais, pour me saisir. Que faire?..... Rester là sans boire ni manger, c'était bon pour un jour; mais le lendemain, le sur-lende-

main..... Pauvre Brick !..... J'étais vraiment bien dans la peine.... Les duels alors étaient punis sévèrement : il ne s'agissait rien moins que de perdre la tête, et je voulais encore conserver la mienne; risque pour risque, cependant je choisis celui qui me paraissait le moins redoutable. Un pauvre serrurier étant entré dans l'église pour y faire sa prière, se mit à genoux, et ne pouvant joindre ses mains sans déposer devant lui le petit paquet qu'il portait, il me donna le tems d'examiner ce que contenait le sac de cuir : j'y apperçus quelques limes, et aussitôt j'avisai au moyen de m'en approprier au moins une. Lui offrir de l'argent, eut paru suspect : d'ailleurs, un dévôt n'eut pas commercé dans

le temple du Christ ; j'imaginai une ruse qui réussit. Je m'avançai précipitamment vers mon homme, et feignant de ne pas prendre garde à ce qui se trouvait sous mes pieds, je renversai brusquement le petit sac. Tous les outils furent éparpillés ; je demandai aussitôt mille excuses au serrurier, et, montrant tout le zèle possible à réparer ma sottise, je remis dans la trousse les clous, les marteaux, les limes, à l'exception d'une que j'eus l'adresse de faire glisser dans ma manche. Le pieux ouvrier ne s'apperçut de rien, et après avoir débité quelques *pater* et quelques *ave*, il sortit, me laissant absolument seul dans l'église. Je ne perdis pas de tems ; l'instrument mordant rompit en trois minutes

le cadenat de la porte de la grille qui séparait la chapelle du chœur où les religieuses psalmodiaient ordinairement. Je refermai la porte sur moi, et j'en cherchai une autre pour sortir du chœur..... Mais pénétrer dans le cloître!... Un grand jeune homme, assez bien fait (c'est le cas de le dire) violer l'asyle des filles de Dieu!.... J'allais allarmer tout le couvent!..... Le hazard..... Quel hazard que celui-ci!... m'offrit encore un expédient qui me répugnait, à la vérité, mais que dans un moment aussi difficile il ne m'était pas possible de rejeter. Je vis une religieuse prosternée la face contre terre, sur une marche à côté du pupître... — Comment, direz-vous, lecteur, ne m'avait-elle pas entendu limer le cadenat?

—Vous allez le savoir. Je ne l'avais pas apperçue d'abord : quelques gros livres d'office divin me l'avaient dérobée ; mais lorsque mes yeux la rencontrèrent dans cette position, je crus que c'était sa manière de prier. Enfin, ne la voyant pas bouger, je pris la résolution de m'approcher d'elle.... Mon étonnement redoubla..... Je frémis..... lorsqu'en appellant : ma sœur !... je ne la vis pas plus remuer qu'auparavant : je lui touchai le bras !... Dieu !.... Il était roide !.... froide comme marbre ; je relevai la pauvre sœur.... Elle n'existait plus... Je lui frappai dans les mains : inutiles remèdes !... La mort avait glacé ses sens. J'entendis du bruit ; je tremblai pour moi-même : comment échapper au danger ?.... Je

n'ai qu'une ressource : celle de déshabiller la religieuse, et de me vêtir de ses dépouilles. Eh vîte, me voilà à l'ouvrage ; dans un instant je me fais carmélite. Pour éviter les soupçons, je couvre la sœur d'une espèce de draperie qui garnissait la stale de l'abbesse, et je me livre entièrement à la providence. Je n'offensais point l'Être-Suprême, je le priai de venir à mon secours.... Mais que vois-je?... La porte du chœur qui communique au cloître, s'ouvre; je pâlis... C'est ce qui me sauva peut-être. Deux vieilles mères m'abordent et me prennent par la main : « Eh » bien, me disent-elles, sœur Per- » pétue, avez-vous demandé à » Dieu la grâce de vous donner la » force nécessaire pour renoncer

» au monde ; êtes-vous résignée, » ma chère amie?... Concevez-vous » enfin tout le bonheur dont vous » allez jouir?... »

— Vous ne me répondez-pas, ma chère sœur?.....

— Ah ! s'écria l'une..... Sœur Perpétue a connu l'amour.... Il y a encore un fonds de répugnance à vaincre.

— Miséricorde, s'écrie l'autre, que je suis heureuse d'avoir échappée à la tentation !.... Les hommes sont si trompeurs !..... Vous l'avez éprouvé, sœur Perpétue.... Mais, pourquoi vous rappeler ici des souvenirs douloureux, pardonnez-moi, c'est sans intention si..... Me pardonnez-vous, ma sœur ?.....

— Oui, ma sœur..... lui ré-

pondis-je, en adoucissant ma voix... ne parlons plus de cela.

— Non, nous n'en parlerons plus; venez, madame l'abbesse nous a envoyées pour vous chercher; on vous attend. Tout est prêt.....

— Tout est prêt !..... ma sœur !....

— Oui, vous allez prendre le voile; vous allez être, enfin, sous la protection de sainte-Thérèse !....

— Sainte-Thérèse !..... ma sœur !.....

— Oui.

— Je ne m'attendais pas à cela, je vous l'avoue. (Ici j'oubliai de me contrefaire.)

— Ma sœur, vous êtes enrhumée ?

— Oui ma sœur (en toussant.)

— Ce chœur est si humide !..... dit la mère Bernardine !.....

L'on y gagne des fraîcheurs, dit la mère Bobino ; c'est ainsi que j'entendis nommer la dernière. — Mais il faut tout souffrir pour l'amour de Dieu.

— Ma sœur, désirez-vous un peu de pâte de guimauve ?.....

— Un peu de jujube, ma sœur ?.....

— Je vous remercie, ma chère mère.

— Du sucre de pomme vaut mieux ; tenez, ma sœur, prenez cela..... Mais on sonne..... Entendez-vous, sœur Perpétue..... Il n'y a plus à balancer ; la cloche avertit les pensionnaires de se rendre au lieu de la cérémonie.....

— Vous dites donc que je vais prendre le voile ?.....

— Oui, votre noviciat est fini....

— Ah ! ma mère !.... Que je suis pénétrée.....

— De la doctrine chrétienne !.... C'est bien, ma sœur..... Aussi Dieu vous rendra compte un jour des sacrifices que vous allez faire?...

J'arrive enfin au milieu de l'assemblée des mères, des sœurs, des jolies petites nonnes et des charmantes pensionnaires..... Je feins de me trouver mal, pour éviter les questions et les réponses, les mille et un complimens, les oraisons, les exhortations, qu'on doit me faire ; on me transporte, sur-le-champ, dans une chambre ; c'est-à-dire, dans la nouvelle cellule destinée à la sœur Perpétue dont je tiens la place ; on me fait avaler de l'eau de fleur d'orange, de mélisse ; je respire des sels, du

vinaigre des quatre voleurs ; enfin, sur l'avis d'une sœur, qu'il me fallait un peu de repos, et qu'on doit différer la cérémonie, au moins d'un jour, toutes les saintes filles quittent ma cellule, après m'avoir reposé sur mon lit, et me laissant seul. C'est alors que je réfléchis sur mon aventure. Je ne dors pas, comme on se l'imagine bien ; je furte toutes les parties, tous les coins de mon réduit ; j'ouvre une armoire dans laquelle j'apperçois beaucoup d'effets, du linge, quelques livres de dévotion, deux ou trois pots de confitures. Je n'avais encore rien pris de la journée, j'appaise ma faim avec la gelée de pommes ; je pensais que tout ce qui était enfermé dans cette armoire, appartenait à la

sœur Perpétue ; mais je m'en convains facilement, par un portefeuille que j'ai l'indiscrétion d'ouvrir. Il renferme des lettres, j'en parcours quelques-unes, la première suffisait pour me faire connaître la malheureuse victime que l'on voulait forcer à prendre le voile. La sœur Perpétue s'appelait, de son nom de famille, mademoiselle Serbellona, fille d'un noble vénitien ; on l'avait envoyée à Naples, au couvent des Carmelites, pour la soustraire aux poursuites amoureuses d'un jeune homme sans fortune.

Je remets le porte-feuille à sa place : mais un autre papier, c'était une lettre cachetée, frappe ma vue : l'adresse paraissait récemment écrite ; la poudre qu'on avait

répandue dessus, pour sécher l'encre, y était encore attachée..... Je lus :

« A madame l'abbesse du cou-
» vent des Carmelites, à Naples. »

Les caractères semblaient avoir été tracés d'une main tremblante. Tout me décidait à prendre connaissance de ce billet. Il était conçu en ces termes :

« MADAME L'ABBESSE,

» Je viens d'offenser le créateur;
» je viens d'attenter à mes jours:
» dans une heure, j'aurai vécu. Je
» ne sais, madame l'abbesse, si
» l'on vous a instruite des motifs
» qui m'ont amenée à votre cou-
» vent. Je dois tout vous révéler,
» maintenant que je suis prête à
» paraître devant le juge suprême,

» J'aimai le jeune Loganéz ; je
» l'aimai d'un amour qui ne de-
» vait s'éteindre qu'avec moi. Mon
» amant était pauvre, on a tenté
» mille fois de l'éloigner de l'objet
» pour lequel uniquement il avait
» aussi juré de vivre ; prières,
» menaces, séduction, autorité,
» tout a été vain ; Loganéz m'a
» toujours été fidèle, et mon cœur
» de son côté n'a jamais trahi
» ses sermens. C'est par ruse que
» j'ai été enlevée de mon pays
» natal, et conduite au couvent
» des Carmelites, dont vous êtes
» la digne supérieure, la respec-
» table abbesse ; j'ai rempli le
» tems de mon noviciat, et sans
» murmurer, parce que l'espoir
» ne m'avait pas abandonné ; mais
» il fallait prendre le voile, il

» fallait

» fallait renoncer au monde, re-
» noncer à Loganéz, à mon amant,
» à celui que je desirais sans cesse
» pour époux ; il fallait rétracter
» les sermens que je lui avais faits,
» en former d'autres en présence
» de l'Être éternel ; prononcer des
» vœux qui n'eussent point été
» sincères..... Madame l'abbesse,
» j'ai toujours détesté le parjure ;
» malheur à quiconque oublie ce
» qu'il se doit, ce qu'il doit à
» l'honneur. Comment aurais-je
» pu, madame l'abbesse, éviter
» à-la-fois d'embrasser tout-à-fait
» le parti de la retraite, et d'at-
» tirer sur moi la malédiction, la
» vengeance paternelle ? Il n'y
» avait qu'un moyen..... Et c'est
» celui-là que j'ai osé employer....
» Un poison préparé.... Vous fré-

» missez, je le vois, madame l'ab-
» besse ; vous appelez sur moi le
» courroux du ciel..... Ah !..... si
» vous saviez combien j'étais à
» plaindre !.... Non, vous ne m'en
» voudrez point, j'en suis bien
» persuadée; votre cœur est tendre,
» sensible, compâtissant : ne dus-
» siez-vous verser qu'une larme
» sur ma tombe, vous ne me re-
« fuserez point votre pitié. Je me
» recommande à vous, madame
» l'abbesse, aux prières de mes
» innocentes compagnes que j'ai
» toujours chéries, mais à qui je
» n'ai pu servir d'exemple. Adieu,
» ma bonne et honorée supérieure,
» je sens ma fin s'approcher ; c'est
» dans le chœur, devant l'autel
» où j'adorai l'image d'un Dieu
» vivant ; c'est en le priant encore

» de me pardonner ; que je ren-
» drai le dernier soupir. Adieu.

» *Perpétue* SERBELLONA.

» Ce 23 janvier, après matines. »

A peine avais-je fini la lecture de cette lettre, qui m'arracha des larmes, que j'entendis des cris épouvantables. Un instant après, toutes les mères sortirent de leurs cellules, traversèrent le corridor, se demandant, les unes aux autres, ce qui était arrivé.

— La sœur Perpétue est morte ! disait celle-ci.

— On la croit empoisonnée, disait celle-là..... et puis des *Ah mon dieu !..... Seigneur ! etc.....* Je vis qu'on ne tarderait pas à venir dans ma chambre. Je me

cachai sous le lit..... Il était tems; à peine étais-je tapi contre le mur que l'on ouvrit ma porte. Deux mères entrèrent, c'était la mère Bernardine et la mère Bobino, les mêmes qui m'avaient ramené du chœur : telle fut, à-peu-près, leur conversation :

— Hélas !..... Mon Dieu !..... Il n'est que trop vrai, c'est elle-même.....

— Mais, comment a-t-elle pu sortir d'ici..... Personne ne l'a vue ?.....

— Ce qui m'effraie, sur-tout, ma sœur, c'est qu'on prétend qu'on l'a trouvée sans l'habit de l'ordre, et presque nue. Savez-vous bien, ma sœur, que c'est un mauvais présage pour le couvent. Je tremble....

— Taisez-vous donc, ma sœur, vous me faites trembler aussi..... En vérité, si je n'avais confiance en sainte Thérèse.....

— Ah ! ma sœur !..... qu'est-ce que je vois-là..... Une lettre !.....

(C'était celle de mademoiselle Serbellona, que j'avais oubliée, dans ma frayeur, sur la cheminée.)

— Elle est de la sœur Perpétue...

— Lisons-la vîte, ma sœur, lisons-la.

— Quel style touchant !..... pathétique !

— Oui, ma sœur, pathétique !...

— «*J'aimai le jeune Loganéz..*» Ah ma sœur !..... Elle aimait !.....

— Et moi aussi, ma sœur, j'ai aimé..... Il m'en souvient !....

— Dieu !..... voyez-vous ces

mots : « *Un poison préparé.....* »

— Ah *Jésus Maria !.....* La sœur Perpétue s'est empoisonnée... Allons, allons porter cette lettre à madame l'abbesse, et tout le mystère sera expliqué.....

J'avais, jusqu'alors, bien retenu mon haleine, de peur de me trahir ; mais, enfin, je suffoquais, j'avais besoin de respirer..... j'ouvris la bouche, et je fis un bâillement qui jeta l'épouvante parmi les deux religieuses.

— Seigneur!..... Nous sommes perdues !.....

— N'avez-vous pas entendu quelque chose, ma sœur ?.....

— Oui, ma sœur..... Et vous-même ?.....

— Vous me voyez toute saisie....

— C'est l'ame de la sœur Perpétue.....

— Je n'en puis plus, ma sœur; allons nous-en.....

— Mes jambes se refusent..... Ma sœur, donnez-moi le bras.

— Non, ma sœur, croyez-moi, nous avons peut-être commis un péché, en lisant cette lettre; ce n'est pas à nous qu'elle est adressée..... Soyez en sûre, la sœur Perpétue a voulu nous punir de notre indiscrétion. Ma sœur, il faut nous mettre à genoux, et prier pour le repos de son ame.

Et, aussitôt, voilà mes deux béguines prosternées, se frappant la poitrine, et débitant des *Agnus Dei*, des *meâ culpâ*, *meâ maximâ culpâ*, qui me faisaient donner à tous les diables.

Leurs prières heureusement furent interrompues par l'arrivée de madame l'abbesse, et d'une foule de sœurs qui vinrent pour visiter la chambre de la sœur Perpétue ; enfin, l'on apporta le corps de cette malheureuse fille, et on le déposa sur le lit pour l'ensevelir. On jeta de l'eau bénite par-tout ; on alluma cinq à six cierges, et, après quelques nouvelles patenotes, on s'en alla. J'avais respiré plus librement, parce qu'au milieu du train qui se faisait dans la chambre, je ne craignais point d'être entendu ; mais, lorsque la cohorte femelle se fut retirée, je quittai ma niche, où j'étais si mal à l'aise, et je contemplai mademoiselle Serbellona. Il n'était pas étonnant que ma ruse n'ait point

été découverte ; par un de ces hazards qui ont toujours été faits pour moi, la sœur Perpétue avait à-peu-près ma taille, elle était grande, bien faite, elle me ressemblait à se méprendre ; ses traits n'avaient point été défigurés par les convulsions : il paraissait qu'elle avait peu souffert, et que le poison dont elle s'était servi était plutôt un somnifere qui, pris en grande quantité, avait dû nécessairement lui donner la mort. Cependant, la faim et la soif me causaient d'autres inquiétudes. Je ne pouvais pas encore me hazarder à sortir du couvent, sous l'habit de la sœur Perpétue, dans un moment où l'on n'était occupé que d'elle. En attendant de quoi contenter mon appétit, je bus le grand

vase d'eau bénite, et j'éprouvai du soulagement. L'approche de quelques personnes me fit retourner à mon poste; me voilà de nouveau sous le lit, mais dans une attitude moins gênante que la première; on entra, on voulut jeter de l'eau bénite sur le corps de la sœur, on fut surpris de ne plus rien trouver dans le vase. Enfin, quatre sœurs parurent, et vinrent chercher la morte pour l'exposer, suivant l'usage, dans le chœur, avant de la porter dans le caveau; le corps enlevé, la dernière religieuse, qui sortit de la cellule, ferma la porte à la clé, et à double tour; je compris qu'on ne reviendrait plus de sitôt, et que je goûterais au moins un instant de tranquillité. Bientôt, j'entendis

un grand carillon de cloches ; c'était le moment, sans doute, où mademoiselle Serbellona paraissait dans le chœur, et où on la plaçait dans le cercueil d'exposition. Je me recueillis alors, et je songeai aux moyens que j'emploierais pour m'enfuir. Il fallait choisir entre la porte, la fenêtre, ou la cheminée. La porte était fermée à la clé ; la fenêtre et la cheminée étaient garnies de barreaux. Par bonheur, j'avais conservé ma lime ; avec de la patience, je serais venu à bout d'enlever la serrure, les cadenats et même les barreaux, mais après... sauter par la fenêtre..... Je tombais de trente pieds de haut, pour le moins, et je pouvais me tuer ou m'accrocher, et rester sus-

pendu à quelqu'arbre ; grimper par la cheminée et courir sur les toits, c'était m'exposer davantage; il était très-aisé de m'apercevoir, et alors, nouvelle allarme dans le couvent. Je ne vis que la porte pour me sauver, et, sur-le-champ, la lime en main, je travaillai à ma délivrance. Mon ouvrage ne fut point achevé avant la nuit. Il était neuf heures du soir lorsque la serrure fut prête à sauter. Le bruit que j'avais fait en la limant, avait été entendu de quelques sœurs voisines de ma cellule. Elles sortirent de leurs chambres, allèrent avertir madame l'abbesse de ce qui se passait ; bientôt tout le couvent fut sur pied, et l'on traversa, en procession, le corridor. J'entendis

les mères Bernardine et Bobino raconter la frayeur qu'elles avaient déjà éprouvée le matin ; je vis clairement que l'on croyait aux revenans, et que l'ame de la sœur Perpétue était redoutée de tout le monde. C'était le cas alors de profiter de la terreur qu'on venait de répandre, et qu'on semblait prendre plaisir à accroître. Je saisis, d'une main, un des cierges qui brûlaient dans ma chambre, et de l'autre j'ouvre ma porte.

L'abbesse, les mères, les sœurs, les nones, les pensionnaires crient, et tous leurs cris n'en font qu'un seul. Il est impossible de rendre le tableau que j'avais sous les yeux. Je marche sur le corps de la vieille mère Bernardine ; j'é-

crase un petit doigt à la sœur Sainte - Anne ; j'emporte , en fuyant , un morceau de la guimpe de la supérieure ; toutes les carmelites étaient par terre , les unes sur les autres ; il semblait que la foudre venait de les anéantir. Je cours , je ne sais où je porte mes pas ; je descends trois ou quatre escaliers ; j'arrive , sans y songer, à la cuisine ; j'apperçois un poulet sur la table , je m'en empare ; le cuisinier tombe de son haut , laisse échapper de ses mains une poële remplie d'huile à frire ; la flamme s'élève dans la cheminée , et voilà le feu au couvent. Pour moi, je sors de la cuisine, je m'enfuis dans le jardin , j'éteins mon cierge et je dévore mon poulet ; il sortait de la broche , je le trou-

vai excellent ; j'aurais voulu seulement qu'il fût dix fois plus gros... Mais à présent, où trouver une issue ? Le feu d'un côté ; la consternation, l'épouvante de l'autre ; je suis perdu sans ressource, si l'on découvre ma supercherie. En parcourant le jardin pour chercher une sortie, je me heurte contre le jardinier qui tombe à la renverse dans un grand bassin, rempli d'eau, en criant à son secours.... Je gagne la grande porte du couvent, le côté du parloir, tout était ouvert. La flamme, qui dévorait l'édifice des Carmelites, avait attiré une foule de monde ; les nones s'enfuyaient, les pensionnaires s'évadaient, les mères se trouvaient mal, les sœurs demandaient du secours ; au milieu

du vacarme, si horrible qu'on ne pouvait s'entendre, ajoutez à cela que les cloches avaient recommencé leur branle. Je m'échappe; un jeune homme, qui paraissait occupé à chercher quelqu'un, m'apperçoit, me présente son bras, m'offre ses services que j'accepte, et me conduit à sa voiture. Je monte, je me place dans le fonds, mon conducteur sur le devant; je m'endors, et, au bout de je ne sais combien d'heures, je me retrouve sur une espèce d'ottomane, dans une chambre magnifiquement meublée. Deux femmes à mes côtés, empressées à me servir, à me demander ce qui peut me faire plaisir. Je leur dis de m'apporter à boire et à manger, et aussi-tôt une table cou-

verte de vins délicieux, de mets délicats, me met à même de réparer les forces que j'avais perdues. Ensuite des ouvriers de toute espèce se présentent ; l'un veut me prendre mesure pour une robe ; l'autre se dit cordonnier et me demande mon pied ; des marchandes de modes, des bijoutiers me montrent tout ce qu'ils ont de plus beau, de mieux fait ; je refuse tout, bien persuadé que ceci n'est que l'effet de quelque méprise, et je dis à ceux qui m'entourent, que je n'étais pas encore disposée à leur faire part de mon goût ; je les prie de se retirer et de revenir un autre jour : on me salue, on me fait mille protestations de bonne-foi ; les marchands n'en sont point avares, quand ils

espèrent trouver des dupes ; enfin on me laisse seul. J'examine mon appartement ; je vois une lettre sur un pianò, mes yeux se tournent involontairement sur l'adresse, je lis :

« A l'amie de mon cœur. »

C'est pour moi, m'écriai-je, en riant. — Voyons un peu quels sentimens j'ai su inspirer ?

« Ma chère, ma tendre amie!...
» Vous voilà enfin délivrée de
» votre prison..... Le malheur,
» comme vous le voyez, est sou-
» vent bon à quelque chose. Je
» remercie bien celui qui m'a
» rendu l'objet que j'ai aimé,
» que j'aime et que j'aimerai
» toute ma vie. Consolez-vous à
» présent de tous les maux que

» vous avez soufferts ; nous voilà
» réunis, et j'ose espérer que rien
» maintenant ne pourra nous sé-
» parer. Il n'est plus cet obstacle
» puissant qu'on opposait à notre
» union ; je suis riche ; j'ai tra-
» vaillé pour mon bonheur, pour
» assurer le vôtre..... Oui, ma
» tendre amie, vous allez être
» heureuse. Comme les momens
» sont précieux, j'ai cru n'en de-
» voir perdre aucun ; je suis parti,
» je vais trouver votre père, lui
» déclarer l'état de ma fortune ;
» lui dire que votre main est le
» prix que je desire pour ma cons-
» tance et les chagrins que j'ai
» endurés loin de vous.

» J'ai des amis, de bons amis,
» qui m'appuyeront auprès de
» lui, et il ne me refusera pas.

» En attendant mon retour, » j'ai donné tous les ordres né- » cessaires pour qu'on allât au- » devant de tout ce qui pourrait » vous être agréable. Quittez l'ha- » bit de l'ordre ; il est possible » qu'on fasse des recherches pour » retrouver les religieuses qui se » seraient enfuies.

» Pour vous, ma bonne amie, » ne craignez rien ; vous êtes dans » une maison sûre, assez éloignée » de la ville, chez des personnes » estimables, qui sauront vous » mettre à l'abri de tout danger ; » fiez-vous à elles comme à moi- » même.

» Adieu, mon aimable amie, » adieu. J'ai eu la précaution de » faire placer un pianò dans votre » appartement ; occupez-vous,

» pendant ma courte absence, à
» chanter nos romances chéries,
» je croirai vous entendre ; de
» loin comme de près, je vous
» vois, je vous adore, je ne pense
» qu'à vous.

» Votre ami, et bientôt
» votre époux. »

CHAPITRE IV.

Sic Fata volunt.....

Il ne me resta plus aucun doute; je fus bien convaincu, par cette lettre, que j'avais été pris pour une religieuse qui n'était pas tout-à-fait insensible, et à qui on voulait faire prononcer d'autres vœux que celui de s'enterrer dans un cloître. Je ne pus m'empêcher de rire de ma bonne fortune, mais je plaignis ensuite le pauvre amoureux qui m'écrivait d'un style si tendre et si passionné, et qui prenait, pour moi, tant de peines inutiles. Cependant il fallait décamper, dans la crainte de voir

arriver mon *futur époux*; une seule chose me tranquillisait un peu; c'est qu'il me disait, dans sa lettre, qu'il allait à Venise, pour solliciter le consentement d'un père, que je n'avais pas le bonheur de connaître; et, jusqu'à ce qu'il revînt, volât-il sur les ailes de l'amour, j'avais le tems de disposer mes batteries pour éviter une entrevue qui ne pouvait avoir que des suites ou comiques, ou fâcheuses. En conséquence, je profitai des ordres que mon adorateur prévenant avait eu soin de donner; je fis venir un tailleur; il m'apporta plusieurs habits, tous plus riches les uns que les autres; je lui en demandai un fort simple; il me le fit payer fort cher; mes hôtes ac-

quittèrent la somme ; ils devaient me fournir tout l'argent que je demanderais, et, le lendemain, je parus en homme dans ma nouvelle demeure. Tout le monde m'admirait, tout le monde m'accablait de complimens.

— Voyez, disait ma femme-de-chambre, comme madame est bien faite !..... En vérité, vous tromperez bien des gens !.....

— Quel air cavalier !..... disait le maître de la maison : prenez garde, madame ; avec cette tournure... nos belles napolitaines vous donneront du fil à retordre...

Malgré les éloges dont on me comblait, je ne laissais pas pourtant que d'affecter des manières gauches ; je mettais quelquefois mes genoux en dedans ; je feignais de

de ne pas être à mon aise sous un costume qui, véritablement, était le seul qui me convenait. Mes hôtes, tout en me disant que je tromperais bien des gens, étaient loin de se douter qu'ils fussent eux-mêmes dupes de mon stratagême. Je ne croyais pas prudent de sortir le jour ; j'attendis que la nuit fût venue, pour aller m'informer de ma femme et du docteur Papirio. Je dis à mes gens que j'avais quelques visites à faire, que mon habit me mettait à l'abri de tout danger ; qu'ils fussent tranquilles sur mon compte ; que je ne tarderais pas à revenir.

Je louai une voiture, et je me rendis, sur-le-champ, à Naples.

J'espérais y demeurer quelque tems incognitó, vendre tout ce

que je possédais, et emmener ma femme loin d'une ville où j'avais encouru les peines portées par des lois, peut-être trop sévères. Mon projet était d'aller à Rome, et là de mettre à profit les talens que j'avais acquis... Hélas!... je n'étais pas au bout de mes chagrins et de mes inquiétudes. En arrivant, je trouvai la maison fermée; je frappai à coups redoublés, on ne me répondit pas. Je vis un homme qui fumait sur la porte de la maison voisine; je l'abordai et lui demandai si l'hôtel du docteur Papirio était inhabité. Le manant me rit au nez, en me lâchant une bouffée de fumée. Je lui aurais volontiers appliqué un coup de poing sur la face; mais, usant de modération et de prudence, je le

priai honnêtement de me donner des nouvelles de madame Bolding, de la fille du médecin..... Mon homme, riant de plus belle, et haussant les épaules, remit sa pipe dans sa poche, et rentra.

Je grinçai les dents de colère, et je jurai comme un fiacre, de ne pouvoir me venger, lorsqu'un vieil abbé, passant, s'avisa de me faire des remontrances, et me dit que j'étais bien dépravé pour mon âge; je voulus me justifier aux yeux de l'ecclésiastique, en lui expliquant les motifs de mon emportement. Jugez, lecteur, quelle dût être ma surprise, lorsque monsieur Caracci (c'est ainsi que s'appelait le vieil abbé) me répondit que le fumeur n'avait pas plus de torts que moi.—Vous lui demau-

dez, me dit-il, des nouvelles de madame Bolding; qui ne sait pas que la fille du docteur Papirio est morte et enterrée? Cet homme vous a ri au nez, parce qu'il a pensé que vous vous mocquiez de lui.

Un froid mortel me saisit dans le moment; je tombai aux pieds de l'abbé : il tira un flacon de sa poche, et me le fit respirer; je repris l'usage de mes sens, mais pour m'assurer davantage du malheur qu'on venait de m'annoncer.

— Répétez, lui dis-je, répétez, monsieur.... Madame Bolding.....

— Est morte..... Vous l'ignoriez donc, vraiment? Elle a rendu le dernier soupir, avant-hier, à quatre heures du matin, et c'est moi qui ai fait son service...

— Dieu ! se peut-il ?... Ah monsieur, pardon !.... pardon !.... si je vous retiens, si je vous importune par des demandes multipliées..... Dites.... dites-moi, je vous en conjure....

— Jeune homme, vous paraissez ému....

— Ému !... Oui, oui, monsieur, je suis ému.... désespéré.... Ce que vous venez de m'apprendre, est un coup de poignard pour moi.....

— Quel intérêt si grand.... Ignoriez-vous aussi que madame Bolding avait perdu son mari ?....

— O ciel !.... Que dites-vous..... Son mari !....

— Oui... Et c'est, dit-on, à peu-près là la cause de sa mort... Il s'est battu en duel, il a tué son adver-

saire, et il a péri..... lui-même..... Les lois l'ont frappé.

— Malheureuse Silvia! m'écriai-je!.... C'est donc moi qui.....

A ce mot : c'est donc moi!... Voilà mon prêtre qui fait plusieurs signes de la croix, et me prenant pour un revenant, sans doute, s'enfuit à toutes jambes, sans me dire un seul mot.... Je l'appelle : c'est en vain ; je reste seul au milieu de la rue et au commencement de la nuit. Il fallait songer à me pourvoir d'un gîte, et c'est ce que je fis, j'entrai dans une petite auberge peu éloignée de la maison du docteur, je me fis servir à souper ; et promettant de bien payer, on eut pour moi tous les égards possibles ; je questionnai l'aubergiste, sa femme, les cui-

siniers, les marmitons, les servantes, jusqu'aux valets d'écurie, chacun me répondait :

« Elle est morte et enterrée. »

— Mais le docteur Papirio?

Monsieur le docteur a converti, en argent, son laboratoire; on le dit déjà bien loin.... Par là.... Du côté de Venise. Il va s'établir dans ce pays-là, pour oublier la perte qu'il a faite dans celui-ci. C'était un bien brave homme (me disait-on) que ce docteur?... Qu'en pensez-vous? Monsieur... généreux, obligeant...C'est de sa faute, s'il est malheureux aujourd'hui.... De quoi diable va-t-il s'aviser de donner sa fille à un aventurier..... à un?....

— Oui... répondis-je vivement,

vous avez raison..... Le docteur a eu tort.

— Et puis cette histoire d'une jeune fille qui s'est tuée.... Et puis le duel ; et puis..... Tout cela a tourné la tête au pauvre monsieur Papirio ; il est parti : nous perdons un bon médecin... Toute la ville le regrette.

— Et moi tout le premier..... Mais sa fille.... l'infortunée Silvia... Ah ! je me reprocherai éternellement....

J'allai me trahir ; heureusement qu'on appella mon interlocuteur, et je demeurai seul dans ma chambre, livré à mes tristes réflexions. Je répétais souvent le nom de Silvia, celui de Papirio ; ensuite je me donnais des coups de poings sur la tête, sur l'estomach ; j'étais

furieux, et je finissais par pleurer. Je voulus me coucher, essayer de dormir : pendant huit heures, au moins, il me fut impossible de fermer l'œil ; je voyais Silvia devant moi : ses beaux yeux se tournaient encore vers les miens ; elle me tendait la main avec un doux sourire ; une teinte de mélancolie régnait sur son visage ; elle semblait avoir à se plaindre de mes étourderies, de mes inconséquences, mais elle oubliait tout, elle me pardonnait tout.... Ma tête s'égara, j'eus le transport, une fièvre brûlante, et sur les quatre heures du matin, mes paupières appesanties se fermèrent. Mille rêves affreux m'accablèrent ; j'en fis un des plus terribles : je voyais ma nourrice, la

figure ensanglantée ; le chasseur avec une plaie au côté gauche ; monsieur Weremann, tenant un vase à la main ; mon maître en fait d'armes, l'œil farouche et me montrant la blessure que je lui avais faite ; il semblait me dire : « Je t'attends, tu ne m'é-» chapperas pas. » Après lui, la jeune Adèle voulait m'entrelacer dans ses bras ; Balthazar me tendait les siens ; la petite Marie, furieuse, me faisait voir une espèce de poignard ; Ricoli était celui qui m'effrayait le plus ; mais Silvia, pâle et languissante, venait la dernière ; elle m'appelait, elle voulait me prodiguer ses caresses. Trompé par cette heureuse illusion, je veux l'embrasser, la presser contre mon sein..... Tout

disparaît, j'étais réveillé; mais au lieu de Silvia, c'est un gros chien que ma main rencontre; il me mord en aboyant; je prends mon épée et je le perce d'outre en outre; l'animal va expirer sur le corps de son maître; le maître crie, jure, me menace; je lui demande d'abord par quel hazard il se trouve dans ma chambre, tandis que j'en avais fermé la porte à la clef; le voiturier (car c'en était un à qui on avait dressé un lit à côté du mien, pendant que je dormais, faute de place dans l'auberge) le voiturier me répond par un coup de fouet dans le visage; la colère me transporte, je fonds sur lui avec l'impétuosité de l'aigle, et d'un seul coup d'épée je le fais tomber à côté de son

chien. Au même instant, une servante frappe à notre porte, et dit :

— Allons, allons, monsieur le voiturier, il est tems de vous réveiller, six heures sonnent.

Un homme et un chien tués, et sans qu'on pût répondre qui avait été l'aggresseur ; l'affaire n'était pas bonne pour moi ; qu'aurais-je pu dire pour prouver mon innocence? Cette réflexion me frappe, et pour me préparer d'abord à la retraite, je prends la voix enrhumée du voiturier :

— C'est bon, c'est bon, m'écriai-je, comme quelqu'un qui se réveille, voilà que je me lève ; grand merci, la belle enfant, vous aurez pour boire.

La servante s'en retourne, et moi, je songe à me garantir de la justice.

— Dépêchez-vous, me disais-je en m'habillant, dépêchez-vous, monsieur Brick, si l'on venait à vous surprendre, ce serait fait de vous; allez réparer vos sottises; allez vous enrôler sous les drapeaux de votre pays; combattez et mourez au champ de l'honneur; mais sur un échafaud, accusé, peut-être, d'avoir assassiné cet homme pour lui voler sa bourse!...

Cette idée me détermina à fuir; je liai mes draps, et les attachant à la fenêtre qui donnait sur une petite cour, je me sauvai par le derrière de la maison; je gagnai la rade, où j'apperçus un pavillon anglais. C'était l'*Harlowe*, vaisseau de 32, qui se disposait à partir pour les Indes. Je me fis soldat, et, sous trois

jours, me voilà de nouveau confié à l'élément perfide. Tous les papiers publics à Naples n'étaient remplis (la politique exceptée) que de choses qui me concernaient. J'y lus tout à-la-fois l'incendie du couvent des Carmelites; la fuite de plusieurs religieuses, la mort de Sylvia, celle de Ricoli; la disparution du docteur; l'assassinat du voiturier et de son chien; sur ce dernier, on fit une complainte que l'on chantait au coin de tous les carrefours, et je l'entendis moi-même avant mon départ, mais on avait arrangé l'histoire, à-peu-près comme je l'avais prévue, à en juger par ce couplet :

Le pauvre chien! le pauvre chien!
Las! il est mort! La main d'un traître

L'a percé, lorsque, de son maître,
Il voulait défendre le bien.
Le pauvre chien ! le pauvre chien !

Il y en avait une vingtaine de la même force ; celui-ci est le seul qui ne m'ait pas échappé.

Je m'embarquai donc pour Batavia ; mais des vents contraires nous forcèrent de relâcher au port de Messine. Notre navire avait besoin d'être réparé ; nous séjournâmes quelque tems dans cette ville où les tremblemens de terre sont fréquens. Le jour de notre départ était fixé ; le moment de mettre à la voile arrivé, je monte dans un vaisseau qui n'était pas le mien, mais qui lui ressemblait ; on lève l'ancre, je m'oriente, et je vois que la route qu'on prend est toute opposée à celle des Indes ; je fais

part de mon erreur au capitaine, il n'est plus tems ; nous sommes déjà poussés assez avant dans le golfe de Venise, et, au bout de six jours, les vents ayant été favorables, nous arrivons dans cette grande cité si admirable par ses canaux, et si brillante par son commerce. Je débarque, je paye mon passage au capitaine de l'*Essex*, c'était le nom du vaisseau que j'avais pris pour l'*Harlowe ;* mais sir *Morneck*, après avoir empoché mon argent, ne me laisse point aller ; il m'observe que je suis au service de sa majesté britannique, et je me vois obligé de soulager encore ma bourse de la valeur à-peu-près de seize guinées, pour racheter mon congé. Je m'étais fait soldat pour aller

aux Indes; mais, rendu à Venise, je voulais être libre, dans l'espoir de retrouver le docteur Papirio, et de m'associer à ses travaux. Sir *Morneck* me signa donc ma liberté. Mais, je doute fort que les deniers qu'il reçût de moi aient été versés dans la caisse royale. Enfin, je me trouvai encore heureux d'en être quitte à ce prix, et je remerciai la Providence qui m'avait conduit dans un pays que je desirais depuis long-tems de voir. Je me logeai dans un des plus beaux quartiers, non loin de la place Saint-Marc, remarquable par ses quatre chevaux de bronze dorés, qui avait été amenés de Corinthe. (1) J'allai visiter tous

(1) Ces chevaux, qui avaient déjà fait bien du chemin, ont encore voyagé depuis; ils sont actuellement en France.

les édifices publics, les églises, les spectacles; c'était le tems du carnaval, j'allai à plusieurs bals masqués; je raconterai bientôt ce qui m'y est arrivé, j'ai quelque chose qui doit tenir ici sa place.

Un jour, sur le point d'entrer à la comédie, je lus au-dessus d'une grande porte, à quelque distance du théâtre : *Hôtel Serbellona.* Je pensai, sur-le-champ, à l'infortunée sœur Perpétue, et voulant m'assurer si c'était-là que demeurait le père de celle qui m'avait tiré, sans le savoir, d'un mauvais pas, j'entrai, et questionnai le portier. D'après ses réponses, je vis bien que je ne m'étais pas trompé; monsieur Serbellona n'était pas en ce moment chez lui, j'écrivis sur le livre de visite :

« Une personne, qui arrive de » Naples, a quelque chose d'es- » sentiel à communiquer au noble » Serbellonna; elle le prie de vou- » loir bien lui accorder un mo- » ment d'audience demain dans » la matinée. »

Et je m'en allai. En sortant, je rencontrai un jeune homme fort bien mis, et de belle phisionomie; il y avait, dans ses traits, quelque chose qui ne m'était pas inconnu. Je le regardai, il me regarda, nous nous regardâmes; il semblait, à chaque instant, que nous allions nous approcher, nous parler, mais une mascarade passa, je perdis le jeune homme de vue, et je m'en retournai à mon auberge.

— Un homme âgé est venu vous

demander, me dit-on, en rentrant.

—Son nom ?

— Je l'ignore.

—Son adresse ?

—Il n'a point voulu nous la laisser.

—Son signalement?

—Taille ordinaire, cinq pieds quatre pouces, à-peu-près, front large et découvert, cheveux et sourcils gris, yeux bleus, nez bien fait, bouche moyenne, menton long, visage ovale, mise décente, figure de bonté.

—C'est lui, m'écriai-je.

—Oui, monsieur, il a dit que vous le connaissiez.

—Reviendra-t-il ?

—C'est selon; peut-être oui, peut-être non.

— Comment ?

— Ce sont ses propres expressions.

— Il suffit ; qu'on me serve à dîner.

— Dans la minute.

En attendant le dîner, j'ouvris un livre qui se trouvait sous ma main, et je lus ce passage : je le rapporte ici parce qu'on ne saurait trop peser les sages maximes qu'il renferme. Pourquoi n'est-il pas écrit en lettres d'or, sous les yeux de ceux qui gouvernent. Il tient au contraire une très-petite place dans les œuvres d'un grand homme ; ce n'est que le hazard souvent qui nous l'expose.

Idées d'un philosophe.

La richesse d'un état consiste

dans le nombre de ses habitans, et dans leur travail.

. . . . . .

. . . . . .

La vraie richesse d'un royaume n'est pas dans l'or et l'argent; elle est dans l'abondance de toutes les denrées; elle est dans l'industrie et dans le travail. Il n'y a pas long-tems qu'on a vu sur la rivière de la Plata, un régiment espagnol, dont tous les officiers avaient des épées d'or, mais ils manquaient de chemises et de pain.

Je suppose que depuis six cents ans, la quantité d'argent n'ait point augmenté dans l'état, mais que l'industrie se soit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts; je dis que l'état est réel-

lement cent fois plus riche qu'il y a six cents ans. Car, être riche, c'est jouir; or, je jouis d'une maison plus airée, mieux bâtie, mieux distribuée que n'étaient celles des rois eux-mêmes, il y a six cents ans. On a mieux cultivé les vignes et je bois du meilleur vin; on a perfectionné les manufactures, et je suis vêtu d'un plus beau drap; l'art de flatter le goût, par des apprêts plus fins, me fait faire tous les jours une chère plus délicate que ne l'étaient, jadis, les festins royaux.

Si un roi se faisait transporter, quand il était malade, d'une maison dans une autre, c'était dans une charrette; et moi je me fais porter dans un carrosse, commode et agréable, où je reçois le

jour sans être incommodé du vent; il n'a pas fallu plus d'argent dans l'état pour suspendre, sur des cuirs, une caisse de bois peinte, il n'a fallu que de l'industrie, ainsi du reste.

On prenait, dans les mêmes carrières, les pierres dont on bâtissait les palais, il y a six cents ans, et celles dont on bâtit aujourd'hui nos maisons. — Il ne faut pas plus d'argent pour construire une vilaine prison, que pour faire une maison agréable; il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu, que pour tailler ridiculement des ifs, et en faire des représentations grossières d'animaux. Les chênes pourrissaient autrefois dans les forêts, ils sont façonnés aujourd'hui

d'hui en parquets ; le sable restait inutile sur la terre, on en fait des glaces.

Or, celui-là est certainement riche, qui jouit de tous ces avantages : l'industrie seule les a procurés ; ce n'est donc point l'argent qui enrichit un état, c'est l'esprit, j'entends l'esprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains. Il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai besoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne se trouve qu'à Ceilan ou à Kernate, je suis pauvre par ces besoins, je deviens riche quand le commerce les satisfait ; ce n'était pas de l'or et de l'argent

qui me manquaient, c'était du café et de la canelle.

Mais ceux qui font six mille lieues, au risque de leur vie, pour que je prenne du café les matins, ne sont que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement sage, est donc évidemment la peuplade et le travail.

. . . . . .

. . . . . .

Il est bien étrange que, dans un état, qui a des terres incultes et des colonies, on souffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent.

Le meilleur gouvernement est celui où il y a le moins d'hommes inutiles.

D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or et d'argent que nous, ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous osons imiter? Il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre, puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever, est celle qui facilite davantage le travail et le commerce.

Un impôt arbitraire est vicieux; il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire; mais, dans un état bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône.

Le grand *Scha-Abas*, en faisant en Perse tant d'établissemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux ; on lui en demanda la raison.

— Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

Qu'est-ce qu'un impôt ? C'est une certaine quantité de blé, de bestiaux, de denrées que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées.

L'impôt n'est donc réellement que sur les riches ; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne, et du lait que les mamelles de sa femme donnent à ses enfans.

Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manœuvre qu'il faut imposer une taxe ; il faut, en le faisant travailler, lui faire espérer d'être assez heureux pour payer des taxes.

. . . . . .

. . . . . .

Le papier public est, à l'argent, ce que l'argent est aux denrées ; une représentation, un gage d'échange.

L'argent n'est utile, que parce qu'il est plus aisé de payer un mouton avec une pièce d'or, que de donner, pour un mouton, quatre paires de bas.

Il est de même plus aisé, à un receveur de province, d'envoyer au trésor, quatre cents mille francs, dans une lettre, que de

les faire voiturer à grands frais. Donc, une banque, un papier de crédit est utile!

Un papier de crédit est, dans le gouvernement d'un état, dans le commerce et dans la circulation, ce que les cabestans sont dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pu remuer à bras.

Un écossais, homme utile et dangereux, établit en France le papier de crédit; c'était un médecin qui donnait une dose d'émétique trop forte à ses malades. Ils en eurent des convulsions; mais parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais?

Changer le prix des espèces, c'est faire de la fausse monnaie. Répandre dans le public plus de

papier de crédit que la masse et la circulation des espèces et des denrées ne le comportent, c'est encore faire de la fausse monnoie. Défendre la sortie des matières d'or et d'argent, c'est un reste de barbarie et d'indigence. C'est à-la-fois vouloir ne pas payer ses dettes, et perdre le commerce. C'est, en effet, ne pas vouloir payer, puisque si la nation est débitrice, il faut qu'elle solde son compte avec l'étranger.

C'est perdre le commerce, puisque l'or et l'argent sont, non-seulement, le prix des marchandises; mais sont marchandises eux-mêmes.

L'Espagne a conservé, comme d'autres nations, cette loi, qui n'est qu'une ancienne misère; la

seule ressource du gouvernement est qu'on viole toujours cette loi.

Charger de taxes, dans ses propres états, les denrées de son pays, d'une province à une autre, c'est encore un abus honteux et ridicule ; c'est comme si je postais quelques-uns de mes domestiques dans une anti-chambre, pour arrêter et pour manger une partie de mon dîner, lorsqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus, et, à la honte de l'esprit humain, on n'a pu y réussir.

Tout en parlant du dîner, on apporta le mien ; je laissai là le livre, mais je me promis bien d'orner un jour ma bibliothèque de tous les ouvrages de son célèbre auteur.

Je vous ai promis, mon très-cher lecteur, le récit de ce qui m'est arrivé au bal masqué. Voici le moment de vous tenir parole. Attention :

Je m'étais déguisé en nymphe de Diane. Si, à Naples, les hôtes que je venais de quitter et ma femme de chambre, sur-tout, m'avaient trouvé fort bien en homme ; à Venise, le croiriez-vous ?..... je fis des conquêtes, mille adorateurs suivaient mes pas ; aucune personne du bal, (j'entendais tenir ces propos galans derrière moi, devant moi, et à mes côtés,) n'a autant de graces, autant de dignité !..... La connaissez-vous, disait un *domino* à un petit lutin? — C'est, je parie, madame Lambarelli... — Quoi !....

la femme de ce financier, qui vient de faire une si grande fortune! — Et ce satyre qui l'accompagne ?..... — C'est le financier lui-même..... Son mari. — Un autre, qui croyait mieux me connaître, disait : c'est la nouvelle actrice qui a si bien chanté hier. Enfin, on me regardait, on m'admirait de toutes parts; c'était à qui voulait me faire danser; mais je refusais toujours avec modestie, je n'accordais cet honneur qu'au satyre qui me donnait la main. Ce *satyre* était un jeune homme qui demeurait dans la même auberge que moi, et avec qui j'avais lié connaissance; c'était lui qui, pour me distraire et m'arracher de mes rêveries, m'avait, pour ainsi dire, entraîné au bal. Il s'était

lui même chargé de me procurer des habits et, moitié par curiosité, moitié pour ne pas le désobliger, je m'étais rendu à ses pressantes sollicitations.

Fatigué de l'éclat des lustres, du bruit de la danse, des poursuites de vingt masques, je cherchai un endroit pour me reposer, et, abandonnant un instant mon satyre, j'allai déposer mes flèches et mon carquois dans une petite salle voisine, qui ne paraissait pas beaucoup fréquentée; je la jugeai ainsi du moins par la manière dont elle était éclairée: une seule lampe brûlait dans un coin de la cheminée, à peine distinguait-on une partie des meubles dont elle était ornée. J'y vis assez, pourtant, pour prendre un fau-

teuil et m'asseoir. Je rentrai dans mes idées sombres, et, me reprochant cette partie de plaisir dans les circonstances où je me trouvais, je désirai d'être bien loin ; j'allais maudire le jeune homme qui m'avait amené, lorsque deux masques entrèrent ; l'un paraissait ne pouvoir pas se soutenir ; c'était une femme, je le devinai aisément par l'air empressé et les petits soins de l'autre, qui était un cavalier.

— Venez, disait ce dernier. — Venez, ma chère Adèle, vous reposer ici.....

Adèle !..... Quel nom !..... Est-ce un songe ?..... L'ai-je bien entendu ?.....

— Je voudrais bien avoir un verre d'eau, répondait la jeune

femme, en s'asseyant sur un canapé que je n'avais pas encore apperçu.....

— Attendez-moi une minute, je vais chercher ce que vous desirez. — Et le cavalier sortit.

Je remarquai qu'en s'en allant, il eut la précaution de fermer la porte de la salle, qu'il avait cependant trouvée ouverte, lorsqu'il était arrivé; je ne soupçonnai point le véritable motif de cette attention; je pensai seulement, que, la jeune femme étant indisposée, il avait jugé cette mesure nécessaire, pour lui éviter la rencontre de quelques importuns; je m'avançai donc auprès d'elle, et, avec beaucoup de timidité; je lui demandai, s'il n'y avait pas de l'indiscrétion à rester? Puis, faisant un mou-

vement, comme prêt à me retirer...
— Pardon, ajoutai-je, madame, si.....

— Qui est-là? — s'écrie tout d'un coup la dame, sortant de l'accablement où elle était plongée.....

— Un malheureux qui est venu aussi chercher en ce lieu la solitude, et qui craint maintenant.....

— Encore une fois, monsieur, qui êtes vous?..... Je vous en prie..... Votre son de voix..... vous ne m'êtes pas inconnu..... Non..... j'en suis sûre.....

— Madame!..... repris-je avec plus de force, se pourrait-il que Brick Bolding.....

— Bolding! monsieur Bolding ici!..... Eh non! non, c'est une illusion; le ciel n'accorderait pas

tant de bonheur à l'infortunée Adèle.....

— Adèle !..... C'est Adèle..... que je revois !..... Madame, par pitié, vous-même, ne me laissez pas dans cette affreuse incertitude.....

Je suis à ses pieds, je prends ses mains, je fixe mes yeux sur les siens..... Ce n'est point une chimère, je reconnais Adèle; Adèle me reconnaît, et nous voilà tous deux à nous embrasser et à pleurer comme des enfans.....

— Mais vous n'êtes donc pas morte ?.....

— Vous n'êtes donc pas mort?....

— Quel hazard !.....

— Quel destin !.....

— Oh ! il m'est arrivé bien des aventures, bien des malheurs,

depuis le moment fatal où j'ai crû vous voir pour la dernière fois.....

— Et moi..... Je..... Chut!..... On vient.....

— Vous me promettez de me raconter tout.....

— Tout!..... Et vous aussi?.....

— Quand vous reverrai-je, Adèle?

— Demain.....

— Votre demeure?.....

— A.....

Il n'est plus tems; Adèle se tait, je m'éloigne et regagne ma première place, désespéré de n'en savoir pas d'avantage; la porte s'ouvre, en un mot, et le cavalier d'Adèle revient avec un verre d'eau.

Adèle, buvant. — Ah!..... vous

faites bien d'arriver..... J'en avais grand besoin. — Et un profond soupir, que je comprenais fort bien, lui échappa ; mais je ne l'approuvai point lorsqu'elle dit : Vous faites bien d'arriver. — Je ne trouvai rien, au contraire, de plus fâcheux. — Que faire ?.... Comment apprendre la demeure d'Adèle.....

— Partons, dit le cavalier à sa jeune compagne, la gondole nous attend..... Vous sentez-vous, ma chère amie, assez de force pour la rejoindre. A ce nom de *ma chère amie*, j'éprouvais, je ne sais quel sentiment qui me peinait..... Adèle était-elle mariée, ou bien celui qui lui paraissait si fort attaché, n'était-il que son amant ?..... Avant de m'engager

dans quelques démarches, j'aurais bien voulu être assuré, du moins, si Adèle était vertueuse; son silence, au retour du cavalier, me fit juger que celui-ci était jaloux, et qu'elle craignait de lui porter de l'ombrage; je fus aussi prudent de mon côté, quoique résolu à voir la fin de cette aventure : aussitôt que les deux masques furent sortis, je les suivis de loin jusqu'au canal où une gondole les reçut.

— Eh vîte! eh vîte! m'écriai-je à un patron voisin de celui qui conduisait Adèle. — Tout ce que tu voudras..... je te l'accorderai si tu suis adroitement cette gondole qui part.....

— Mais, signor.....

—Point d'observations: marche.

— Courage; faut-il ramer..... Ne la perds pas de vue, au moins..... Ceci est le plus essentiel..... — J'eus beau dire, j'eus beau recommander, j'eus beau regarder, lorgner moi-même; peines et argent perdus!.... A Venise, c'est une singularité assez remarquable; les gondoles du plus riche seigneur, comme celles du plus petit négociant, sont toutes peintes en noir au dehors, et de la même forme; point de distinction, point d'armoiries, point de luxe, si ce n'est dans l'intérieur; de sorte que celle qu'on suit des yeux, échappe pour peu qu'on baisse la vue, ou qu'un autre objet vienne attirer un instant les regards. Et alors on en prend souvent une

pour une autre. C'est ce qui nous arriva.

Nous ne reconnûmes notre erreur, que lorsque le patron, qui nous précédait, s'arrêta et fit débarquer son monde.

Ce ne fut point Adèle que je vis sortir de la gondole, mais sept ou huit moines bien réjouis et bien envermillonnés, qui rentraient dans leur couvent. Qui maudit encore une fois son étoile? Ce fut le pauvre Brick! Je ne pus m'en prendre à mon gondolier, puisque, malgré toute mon attention, j'avais été moi-même trompé, et tout bien réfléchi après, je vis que j'avais eu tort d'entreprendre le voyage; car, quoique la lune fut alors dans son plein, et qu'elle éclairât parfaitement

le canal, rien n'était plus aisé que de se méprendre; les édifices les plus élevés sur les bords du canal, ombrageant quelquefois une partie des eaux, dans cet intervalle, il était possible que l'objet de nos poursuites disparût, et qu'un autre se dirigeât en même-tems sur la même route.

Je me fis ramener à mon auberge, et c'est le lendemain de cette rencontre que j'allai, comme j'ai déjà dit, me faire inscrire à l'hôtel Serbellona, pour obtenir un moment d'audience du père de l'infortunée sœur Perpétue.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS

DANS LE PREMIER VOLUME.

CHAPITRE PREMIER, *pag.* 1

CHAP. II. 44

CHAP. III. 93

CHAP. IV. 142

Fin de la Table.

BRICK BOLDING.

TOME SECOND.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

„Plusieurs balles sifflent à l'instant dans „les airs ..... *Chap. VII.*

BRICK BOLDING,

OU

QU'EST-CE QUE LA VIE?

Roman Anglo-Franc-Italien.

Il y a un Être invisible qui nous guide ; et je ne suis pas, plus que vous, le confident de ses secrets....
Chap. VI. Pag. 83. *T. II.*

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, n.° 461, en face de celle des Cordeliers.

AN VIII.

BRICK BOLDING.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Improbe amor !.....
Quid nonmortalia cogis
Pectora ? .....

Je me rendis en effet chez le noble Serbellona : le portier de l'hôtel me dit que je pouvais entrer, que j'étais attendu ; je montai à l'appartement du premier, et ne trouvant dans l'anti-chambre aucun domestique pour me faire annoncer, je pénétrai plus avant. j'allais ouvrir la porte du fond lorsque j'entendis tout-à-coup prononcer fortement le nom de Perpétue. Je m'arrêtai, en pensant que le noble vénitien n'était pas seul ; mais, comme je n'étais pas observé, je pris la résolution d'é-

écouter quelques instans à la porte, afin de me mettre au fait de la conversation animée qui se tenait dans la pièce où j'avais eu dessein d'abord de m'introduire.

Voici ce que j'en ai retenu.

Premier interlocuteur.

(C'est monsieur Serbellona, je l'imagine du moins au son grave de sa voix ; la suite de ses discours m'a fait voir que je ne m'étais pas trompé.)

— Non, monsieur..... je n'y consentirai jamais.....

Second interlocuteur.

— Père cruel..... y songez-vous bien ?.....

(Cette phrase est dite avec l'accent de la douleur et du désespoir.)

— Je suis inexorable..... Toutes vos démarches seraient désormais inutiles..... Je n'éloignerai point ma fille d'une vocation à laquelle ses mœurs, sa piété et ses goûts, l'ont appelée..... Je le voudrais, d'ailleurs, que cela ne serait plus en mon pouvoir.....

— Vous êtes dans l'erreur, monsieur, vous pouvez tout encore.

— Madame l'abbesse du couvent des Carmelites m'a mandé dans sa dernière lettre.....

— Sa dernière lettre !.....

— Oui..... Il y a huit ou dix jours à-peu-près que je l'ai reçue.....

— Eh bien? Elle vous a mandé....

— Que la sœur Perpétue devait incessamment prononcer ses vœux..... Ainsi, au moment où

je vous parle peut-être, son destin est irrévocablement fixé.....

Il paraît, par le commencement de cet entretien, que monsieur Serbellona ignorait encore le malheur où l'amour avait entraîné sa fille, et le moyen cruel que cette victime infortunée avait employé, pour éviter d'être à-la-fois parjure envers Dieu, et désobéissante aux yeux de son père.

La conversation n'est pas achevée.

—Eh quoi, monsieur, vous n'avez qu'une fille, et vous ne craignez pas de la sacrifier..... L'appui, la consolation de votre vieillesse, voilà ce que vous perdez..... N'eussiez-vous donc pas regardé, comme un plus grand bonheur, d'être entouré de deux enfans

qui vous auraient aimé, qui vous auraient prodigué toute leur tendresse, qui auraient prévenu vos moindres desirs, et rempli vos plus petites volontés. L'âge n'a point encore flétri vos traits, obscurci votre front, mais quand cette tête, déjà si respectable, sera couverte de cheveux blancs, quand les années, enfin, vous feront sentir le joug de leur impérieuse loi, vous vivrez isolé, vous chercherez une compagne, une amie..... Et cette amie?.... Où la trouverez-vous?.... Sera-ce dans une étrangère, dont les perfides complaisances vous séduiront, et qui ne soupirera qu'après le terme de votre vie, afin de contempler avidement les biens que vous lui aurez laissés en mourant, pour prix de ses soins désin-

téressés, en apparence, mais au fond vils et mercenaires..... Appellerez-vous votre fille?..... Il ne sera plus tems.... Ses sermens, ses devoirs la retiendront loin de vous : le cloître aura refroidi son cœur.... Ou bien la mort, dès long-tems, aura fini les peines et les chagrins que vous lui aurez causés.... Du fond de son tombeau, ses cris répondront à vos cris ; son ombre paraîtra devant vous : vous la verrez pâle et languissante..... Vous la verrez..... non vous tendre les bras, et vous offrir des caresses que vous aurez repoussées ; mais vous reprocher votre injustice et votre rigueur ;..... mais vous signaler son tyran, son bourreau ; mais vous accabler..... Vous frémissez à ce ta-

bleau....Vous détournez les yeux.... Vous pleurez!... Ah pardon!... pardon!.... si j'ai pu oublier ce que je dois au rang et à la dignité du vénérable Serbellonna..... Je tombe à vos genoux, monsieur, et je ne cesserai de les mouiller de mes larmes, que lorsque vous m'aurez donné le nom de votre fils.....

— Seigneur Loganèz!....

(Loganèz!..... m'écriai-je?..... C'est lui!..... c'est l'amant que mademoiselle Serbellonna a nommé dans sa lettre.)

— Seigneur Loganèz!... ne profitez pas d'un instant de faiblesse.... Un jour, peut-être, aurez-vous lieu de vous en repentir.

— Pouvez-vous nommer faiblesse, le sentiment que vous

éprouvez.... N'est-ce pas la nature, l'amour paternel qui commande à votre cœur. — Ne vous abusez pas, mon père.... Oui, mon père... Je ne crains plus à présent de vous nommer ainsi..... Je serai votre fils.... votre tendre, votre vertueux fils..... Eh ! qui pourrait me faire repentir d'une union pour laquelle j'ai tant travaillé, et que je desire depuis si long-tems.....

(— Pauvre jeune homme ! — me disais-je, en l'entendant parler de la sorte. — Tu ne connais pas toute l'horreur de ta destinée.)

— Il poursuit.....

— Il en est tems encore..... Monsieur, dites un mot, et bientôt votre fille volera dans vos

bras.... Je sais qu'elle n'a point prononcé ses vœux ; je sais que le couvent lui déplait, et que toute sa félicité serait de vivre auprès d'un père qu'elle chérit, qu'elle respecte, et dont elle n'enfreindra jamais les lois..... Pour moi, monsieur.... je suis jeune, à la vérité, mais l'expérience et une longue suite de malheurs m'ont appris à connaître l'homme, à me connaître moi-même..... J'ai des défauts..... Je les corrigerai.... La douceur de mon épouse tempérera la vivacité de mon caractère ; le ciel accordera, peut-être à nos vœux, ce qui rend l'existence chère, des enfans qui, par leurs innocentes caresses, charmeront vos vieux ans.... Les voyez-vous, monsieur.... Ils vous

tendent leurs petites mains ; ils veulent vous embrasser..... Ils vous appellent..... mon grand papa !..... Ce mot-là, avouez-le, a quelque chose de tendre ; de touchant..... Il va droit à l'ame..... On aime à s'entendre appeler mon grand papa !..... C'est un plaisir qui n'est pas donné à tout le monde..... Vous le goûterez, ce plaisir-là, et vous serez heureux....

— Mon cœur ne peut résister... Allez, allez.... Vous m'avez attendri.... Je....

— Vous consentez....

— Eh puis-je faire autrement?... Il est impossible de ne pas céder.... Ce tableau d'un bon ménage.... Ces enfans qui me tendront leurs petites mains.... qui me caresse-

ront.... Tout cela.... Ah ! mon cher Loganèz, répondez toujours à la bonne opnion que vous me donnez de vous.... Je vais donc écrire à madame l'abbesse....

— Oui, oui, mon père, écrivez, écrivez sur-le-champ... Surtout, ne choisissez pas d'autre courier que moi pour porter vos dépêches.... Je vais.... je cours commander des chevaux..... Tantôt.... dans deux heures... dans deux minutes, je partirai... Amour !... amour !... prête-moi tes ailes.... . .

On ouvrit la porte : je me cachai bien vite, et sans bruit, derrière un corps de bibliothèque. Loganèz sortit....Mais jugez, cher lecteur, de ma surprise, lorsque je reconnus, dans l'amant de mademoiselle Serbellonna, le jeune

homme qui m'avait enlevé dans sa voiture, au moment, où, profitant du désordre que causait l'incendie, je m'échappai du couvent des Carmélites. Ce fut pour moi le mot de l'énigme. Je tombai de mon haut; et je serais resté long-tems dans mon petit coin, si l'arrivée de quelques domestiques ne m'eût distrait de ma profonde rêverie, et ne m'eût fait craindre, caché comme je l'étais, de passer pour un voleur. Je quittai ma retraite, et comme ce nouvel incident avait dérangé toutes mes idées, que je n'étais plus en état de paraître devant monsieur Serbellonna, ne sachant plus quoi lui dire, je feignis de sortir chez le noble vénitien, et je traversai rapide-

ment l'anti-chambre, où quatre laquais se rangèrent en haie pour me laisser passer. J'aurais bien voulu pouvoir rejoindre monsieur Loganèz, mais l'amour avait, je crois, exaucé ses vœux, et lui avait prêté ses aîles.... Notre amoureux était déjà bien loin, que je n'étais encore qu'au bas de l'escalier

Quel autre objet attire, en ce moment, mon attention?

Un messager paraît. — Il descend de cheval, demande au portier si monsieur Serbellonna est visible?

— Avez-vous à lui parler?.... dit le portier, ou si vous n'avez que des lettres à lui remettre....

— Des lettres!... Je n'ai qu'un paquet... (Il le tire de son porte-

manteau.) le voilà !... J'arrive de Naples tout exprès pour le lui apporter....

De Naples !... Et le paquet est cacheté de cire noire !....

Quelle nouvelle pour monsieur Serbellonna ; il n'y a pas à en douter : ceci lui annonce la mort de sa fille....

Que va-t-il devenir ?...

Cependant, je ne puis demeurer.... Il ne m'eût pas été permis de faire la moindre question.... Je quitte l'hôtel et je prends le chemin de mon auberge, tantôt marchant à grands pas, tantôt avec lenteur, quelquefois m'arrêtant comme un homme qui ne paraissait pas jouir parfaitement de sa raison.

Je retrouvai, en rentrant, mon

satyre ; c'est-à-dire, le jeune homme avec qui j'avais fait la partie du bal masqué.

— Ah ! vous voilà donc, me dit-il, monsieur Bolding !.....

— Bonjour, monsieur Corsini..... (c'était le nom sous lequel il s'était fait connaître dans l'auberge.) Vous devez bien m'en vouloir ?.....

— Mais un peu..... Vous m'avez quitté l'autre jour bien brusquement..... Qu'étiez-vous donc devenu ? J'ai été un moment fort en peine.....

— Vous me pardonneriez, si vous saviez.....

— Oh ! je vous pardonne, mon cher ami ; je me doute à-peu-près de ce que vous pensez que j'ignore..... Une bonne fortune ?.....

Hein?..... Avouez-le..... Eh bien? Il n'y a pas de mal..... Moi aussi..... J'ai découvert.....

— Non, ne croyez pas que.....

— De la discrétion!..... Au mieux!..... Vous réussirez..... Les femmes aiment cela; un amant discret..... C'est rare, mon cher, en vérité, c'est rare..... Mais il faut que je vous raconte..... C'est l'événement le plus singulier..... Imaginez-vous que je suis ici *incognitò;* Oui, *Corsini* n'est pas mon nom, c'en est un que j'ai pris pour venir à Venise, à l'insçu de mon oncle.....

— Vous avez un oncle à Venise?

— Sans doute, mais n'allez pas me trahir..... Je me confie à vous.....

— Oh! soyez certain.....

— Je n'ai pas d'inquiétude.... non, votre air de franchise..... tenez, je ne vous le cache pas.... Je m'ennuyais un peu dans cette auberge..... Pas un être à qui parler..... Mais aussitôt que je vous ai vu arriver..... Je ne sais quoi m'a fait désirer sur-le-champ d'être votre ami..... Et je le serai, si vous le voulez bien.....

— Je suis moi-même flatté.....

— Tant mieux ! tant mieux !....

— Vous étiez en train, ce me semble, de me raconter.....

— A propos..... vous m'y faites songer..... Je vous disais donc que mon oncle Mainfrédino.....

— Mainfredino !.....

— Oui, c'est ainsi qu'on l'appelle, et moi je me nomme Lorédo.....

— Eh bien?..... monsieur Mainfredino.....

— C'est un homme bizarre, extrêmement bizarre; on le dit même méchant..... Je le croirais aussi..... Mais il est déjà vieux et riche, fort riche, je lui passe tous ses défauts, en faveur de cette dernière qualité, je serai un jour son héritier..... C'est ce qui fait que je lui suis soumis comme un enfant; le cher homme ne s'est-il pas mis dans la tête que le séjour de Venise ne me convenait point. A mon age, dit-il, rien de plus pernicieux que l'exemple de la corruption..... Il m'a acheté une lieutenance, et m'a fait envoyer en garnison dans une petite ville des états de Parme..... Il a fallu tout quitter pour aller s'enterrer

dans une misérable citadelle..... J'ai obtenu un congé de quelques mois, et, sauf les belles sentences de mon oncle, je suis venu pour me distraire et m'amuser, s'il est possible.....

— Vous avez dû, répondis-je à Loredo, retrouver ici vos anciens camarades..... Des jeunes gens dont la société.....

— Oh! ces amis de collège..... ne m'en parlez pas..... Une fois qu'on s'en est séparé..... Mais ce n'est pas là tout ce que j'avais à vous dire..... Je ne m'étonne plus vraiment que mon oncle ait cherché à m'éloigner de lui..... Vous ne vous douteriez pas de la manière dont il se console de l'absence de son cher neveu.....

— Non.....

— Eh bien !..... Ce cher oncle, qui craint pour moi la corruption des grandes villes, ne craint pas lui de s'enmouracher d'une jeune et jolie personne..... Je l'ai surpris avec elle, devinez où ?..... Au bal masqué..... Pendant que vous suiviez d'un côté les pas de quelques beautés, moi, d'un autre, je faisais des découvertes sublimes..... J'ai vu l'objet adoré..... C'est une française, m'a-t-on dit..... Figure intéressante, des yeux charmans... L'air mélancolique..... Elle n'est peut-être pas contente de son sort; du moins, j'ai cru entrevoir, pendant le peu de tems qu'elle a ôté son masque, que des chagrins secrets...Ecoutez donc; mon oncle n'est pas fort aimable, et si, avec cela, il s'avise d'être jaloux, ma

foi, la petite personne a tout lieu de s'attrister..... Mais, monsieur Bolding!.... Vous semblez rêveur.... Est-ce que ?.....

— Non, non..... continuez..... je réfléchissais..... Vous dites donc que c'est une française..... Et comment s'est terminé ?.....

— Par un malheur inconcevable : après les avoir suivis longtems..... je les ai perdus de vue..... et n'ai pu m'assurer ce jour-là de l'endroit où mon oncle a conduit sa belle étrangère..... Mais, vous ne savez pas mon projet ?.....

— Comment voulez-vous que....

— Oh ! ce serait un tour charmant!..... Vous serez de mon avis, j'en suis sûr, vous m'approuverez.....

— Instruisez-moi d'abord.....

— Quoi !..... Vous ne devinez pas.... Je l'enlève.....

— Qui ?.....

— La jeune française..... Elle est malheureuse, tyrannisée, peut-être, par le vieux Manfredino..... Je l'enlève, vous dis-je, je deviens son libérateur et son chevalier.

— Mais vous craignez, m'avez-vous observé tout-à-l'heure, de déplaire à votre oncle ; il me semble, pourtant, que cette conduite.....

— Ne suis-je pas à l'abri de son courroux ?..... Mon oncle est loin de soupçonner que je sois à Venise..... Voilà justement ce qu'il y aura de plus piquant..... Ce neveu qu'il croit à soixante lieues de lui.....

— Mais la jeune personne, elle-même..... consentira-t-elle ?.....

—En doutez-vous ?..Pensez-vous qu'elle ne préfère pas les hommages d'un cavalier galant, aimable....., d'un jeune officier, c'est tout dire..., Aux sermons fatiguans d'un vieux radotteur, aux protestations assommantes d'un barbon, à l'ennuyeuse présence d'un jaloux?.....

— Mon cher Loredo !..... Mon cher Loredo !.... Prenez y garde....

— A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Je hazarderai tout.... On sonne le dîner..... Allons nous mettre à table.

— Je n'ai point d'appétit.....

— Vraiment !..... Ah !..... mon cher Bolding! mon cher Bolding !... Prenez-y garde.....

— Je n'ai pas faim..... je vous assure.....

— L'amour nourrit..... Le mien n'est pas encore porté au point qu'il m'empêche de manger..... Au revoir..... Je dînerai fort bien.

— Adieu, monsieur Loredo.

— Chut !..... malheureux !..... dites donc *Corsini*.....

— Je l'avais oublié..... Adieu, monsieur Corsini.....

— A la bonne heure !..... Je suis content de vous.... *motus*, sur tout le reste.

Il me quitte.

Me voilà seul, livré à de nouvelles réflexions..... Quelle est cette française, dont Loredo vient de m'entretenir ?..... *Figure intéressante, des yeux charmans*..... *l'air*

l'air mélancolique..... Ce portrait n'est-il pas celui d'Adèle. Mais Adèle..... se pourrait-il que vous vécussiez dans le déshonneur et l'infamie..... Non, si Adèle avait pu s'oublier à ce point, elle n'aurait point osé me regarder, quand le hazard me la fit rencontrer..... Cependant, ce rapprochement.... Je m'en assurerai; en m'informant de la demeure de monsieur Mainfredino, je parviendrai, peut-être, à pénétrer ce mystère.....

Je me mis en route dans l'après-midi, pour aller prendre des renseignemens, et recueillir, s'il était possible, quelques lumières sur l'objet de mes inquiétudes. J'entrai dans un café qui me parut fort en vogue, par le nombre prodigieux de personnes qui y étoient

rassemblées. Je me plaçai à côté d'un petit homme qui lisait les gazettes..... Je le voyais de tems en tems hausser les épaules et manifester son indignation par des grimaces horribles.

— Il y a, sans doute, de mauvaises nouvelles, lui dis-je, comme partageant le sentiment qu'il éprouvait.

L'état convulsif du petit homme redouble. Il jette enfin la feuille avec colère, et, pour appaiser ses esprits, il se fait apporter un verre de marasquin de *Zara* qu'il avale d'un seul trait.

Je prends, à mon tour, le journal, et cherche à connaître ce qui a pu exciter si fort sa fureur.....

— Ne lisez point cela, me dit-il, je ne conçois pas comment un

gouvernement sage souffre ces feuilles mensongères. Si j'étais roi, ajoute-t-il fièrement, je ferais pendre tous les journalistes de mon royaume; j'abaisserais bientôt l'orgueil de ces êtres méprisables et arrogans, qui croyent tenir, en leurs mains, les rênes du monde entier; je réduirais bientôt au silence ces hommes ineptes et immoraux qui, par leurs grossières calomnies, réduisent souvent les plus honnêtes familles au désespoir; qui, toujours partiaux, c'est-à-dire, toujours de l'avis de l'intriguant qui les paye, salissent le papier de leurs basses adulations, ou de leur fiel pestiféré.

— Vous n'êtes pas indulgent, monsieur, lui répondis-je.....

— Indulgent!..... Indulgent!

s'écrie de nouveau l'emporté; indulgent !..... Je serais indulgent pour celui qui n'écrit jamais que contre sa façon de penser; pour celui qui n'a ni foi, ni honneur; pour celui qui veut commander en maître, quand il rampe en esclave; pour celui qui se fait un jeu de médire, de déchirer une bonne réputation; pour celui dont le plus grand bonheur est de souffler le feu de la discorde; pour celui qui compromet l'état dont il dépend; pour celui qui ne connaît point de frein à ses passions, point de borne à ses emportemens, point de terme à sa haine; pour celui que l'envie anime, que l'ambition guide, que la jalousie dévore..... Indulgent, pour ces écrivains crapuleux et merce-

naires, dont la plume dégoûtante a produit tant de maux..... Non, non, monsieur, puissai-je les écraser tous du poids de ma colère, et prévenir les calamités qu'ils doivent encore enfanter un jour..... Savez-vous, monsieur, à quoi je les compare ?.....

— Mais à bien des choses, sans doute.....

— Je les compare à ces femmes prostituées, sans honte, sans pudeur, qu'un peu d'or séduit et que le vice dégrade ; ou bien à ces guêpes malfaisantes, à ces frélons voraces qui cherchent à s'introduire dans les ruches, pour troubler le travail et la tranquillité des abeilles.

— En approuvant tout ce que

disait le petit homme, en lui répétant sans cesse :

« C'est vrai !..... C'est vrai !..... »

Je calmai son animosité et je le décidai à m'écouter sans emportement.

Nous lûmes ensemble tous les articles de gazette, il me démontra la fausseté des uns, la perfidie des autres ; mais, enfin, cette matière épuisée, nous nous entretînmes d'autres choses.

— Connaissez-vous, lui demandai-je, les principaux nobles de Venise.....

— Si je les connais !..... Si je les connais..... Et le voilà qui m'en fait la nomenclature avec une rapidité étonnante.....

Au nom de monsieur de Mainfredino, je l'arrêtai.....

— Eh quoi ! lui dis-je, vous connaissez jusqu'à monsieur de Mainfredino ?

— Certainement. Monsieur de Mainfredino est parent de monsieur de Serbellona. C'est un homme riche, mais avare, dur ; mais vieux ; il persécute son neveu, mais son neveu se moque de lui ; il a une place dans les armées, mais il n'en touche que le revenu ; il a des terres, des châteaux, mais il y va rarement ; c'est un noble qui n'a besoin de rien, mais qui manque de tout.

— Et sauriez-vous me dire aussi où il demeure ?.....

— Certainement. — Certainement. — Il demeure..... Venez, suivez-moi..... Je vous montrerai son hôtel.

Le petit homme paye son verre de marasquin de *Zara*, et nous sortons.

Pour aller chez monsieur de Mainfredino, nous passons devant le palais de l'inquisition.

— Voyez, me dit mon conducteur, voilà où siège ce tribunal redoutable qui.....

En ce moment, un inconnu s'arrête droit devant moi; il me fixe, et tout-à-coup d'une voix mystérieuse :

— Fuyez, fuyez..... On vous cherche par-tout..... On veut vous arrêter.

Je reste ébahi.

(L'inconnu continue :)

Vous êtes averti; ma commission est faite, Adieu. — Et il s'éloigne.

L'ennemi des journalistes, mon conducteur, qui avait encore le doigt en l'air pour me faire remarquer le palais de l'inquisition, entend l'avis qu'on vient de me donner; la frayeur le saisit, il me croit un espion, un émissaire de l'étranger, un traître, un hérétique..... Que sais-je?..... Il prend ses jambes à son cou et me laisse.... interdit..... immobile..... Le moment de la surprise passé, je ris aux éclats de la peur de mon petit homme, et je marche au hazard.

Chemin faisant, je réfléchis à l'inconnu et à son avertissement.

— Est-ce encore ici, me dis-je à moi-même, l'effet de quelques méprises?..... Bon!..... cet homme s'est sûrement trompé; je n'ai

commis aucune imprudence ; je n'ai parlé ni du gouvernement ni de la religion..... Je suis tranquille. On ne m'arrêtera point injustement; et quand cela serait d'ailleurs?.... Me condamnera-t-on sans m'entendre? Non. Il me sera bientôt facile de prouver mon innocence et d'être élargi..... Mais pourquoi m'occuper davantage de cet objet? Informons-nous plutôt de la demeure de monsieur de Mainfredino.

— Je la demandai aux commis d'une maison de commerce devant laquelle je passais.

— La troisième porte cochère, après celle-ci, me répondirent-ils, à droite, en montant.

— Je vous remercie.

Me voilà donc près de l'hôtel

Mainfredino. Je regarde, il me paraît inhabité.—Tout est fermé... Je questionne plusieurs voisins, et j'apprends que monsieur de Mainfredino est parti depuis deux jours pour une de ses terres.—Laquelle ?

— C'est ce qu'on ignore.

— Et tous ses gens ?.....

— L'ont suivi.....

— Il n'a laissé personne à Venise ?

— Personne absolument.

— Allons, je ne suis pas plus avancé que ce matin. Partons.

Et de-là, encore une fois à mon auberge. Je fis ma toilette dans le dessein d'aller passer ma soirée au spectacle.

Corsini vint me trouver.

— Eh bien?..... mon cher ami,

qu'avez-vous fait cet après-dîner ?.....

— Un tour de promenade..... J'avais la migraine..... J'ai cru que l'air me ferait du bien..... Et cependant, je ne me sens pas beaucoup mieux.

— Venez prendre le café avec moi. Je vous ferai part des nouvelles que j'ai apprises, depuis que je vous ai quitté.

J'avais trop d'impatience de les connaître pour ne pas le suivre ; nous entrâmes dans le sallon, et Corsini, sans paraître pour cela bien inquiet, me dit que son oncle avait quitté Venise, et qu'il avait emmené avec lui la belle française.

(— Moi, sans paraître étonné.)

« Ainsi, voilà tous vos projets manqués..... »

— Que dites-vous, mon cher ami, je ne les poursuivrai qu'avec plus d'ardeur.

Le plaisir, sans obstacle, est un triste plaisir.

La difficulté irrite..... Je n'étais pas amoureux tout-à-fait, me voilà fou. Je déterrerai mon cher oncle, fût-il au fond des enfers..... Nouvel Orphée, je franchirais les barrières de l'Achéron, et je pénétrerais jusques dans les sombres cavernes d'Atropos. Raillerie à part. J'ignore encore dans quelle terre il s'est retiré ; mais, je visite toutes celles qui lui appartiennent. — Je parcours tous ses châteaux, et jusqu'à ce que j'aye découvert le bon.....

— Eh bien ? quand vous l'aurez découvert ?.....

— Fut-il hérissé de canons, je l'attaque, je le prends d'assaut, je passe au fil..... Non, non, je ne tue personne..... Au contraire..... En vainqueur généreux, je pardonne aux vaincus ; mais le butin m'appartient ; la jeune française devient ma prisonnière, et le prix de la victoire..... Que voulez-vous ? Mon oncle m'a fait embrasser le parti des armes..... Il faut bien que je justifie son goût ; il faut lui donner des preuves de mon intrépidité, de mon courage ; en un mot, je quitte la lieutenance et me voilà général d'armée.... Mais, monsieur Bolding..... cette toilette n'a pas été faite sans prétention ; vous allez de même ce soir aug-

menter le nombre de vos conquêtes.....

— Je n'avais, je vous jure, d'autres desseins que d'aller à la comédie. J'ai besoin de dissipation.....

— Eh bien !..... nous irons ensemble..... Non, non..... Attendez donc..... C'est dès ce soir que j'apprête mes batteries..... Ne perdons pas des instans précieux..... Ah ! ah !..... mon cher oncle !..... Vous vous avisez..... Tenez-vous sur vos gardes.....

— Vous êtes dangereux au moins, lui dis-je, en souriant, et je pris congé de lui ; l'heure du spectacle avançait ; les ombres de la nuit commençaient à nous envelopper ; je sortis pour aller retenir ma place. Je ne remarquai

point d'abord, qu'en quittant l'auberge, j'étais observé par plusieurs personnes, suivi par des agens de je ne sais quel pouvoir. Enseveli dans les réflexions, j'avais oublié déjà l'aventure de l'inconnu; je ne pensais qu'à monsieur de Serbellona, à la sœur Perpétue, au jeune Loganèz; enfin, à cette jolie français dont Corsini espérait faire son butin.....

A peine éloigné de cent pas de ma demeure, j'entends frapper trois fois dans la main.

— Voilà, dis-je, le signal de quelque rendez-vous.

Au même instant, je suis entouré, saisi, enlevé par quatre hommes masqués.

— Qu'est-ce ceci?... m'écriai-je... Messieurs, sommes-nous au bal?...

Du silence pour toute réponse. On me place soigneusement dans une gondole ; nous voguons plus de trois heures. J'ai beau m'écrier que je ne suis point coupable.

— On me répond, enfin, qu'on exécute les ordres dont on est chargé.

—Mais, où me conduisez-vous?

— Du silence.

Il paraît que cette question n'est pas du nombre de celles auxquelles on a la liberté de satisfaire.

La gondole s'arrête. Deux de mes sbires sortent les premiers ; on m'invite à les suivre..... Résister!... je n'avais point d'armes. — Je sors, les deux autres marchent après moi. La nuit est très-obscure,

je distingue à peine une petite cahutte où l'on me dit que je peux entrer, si j'ai besoin de quelque nourriture.

— Volontiers, messieurs. — Je n'ai pas dîné. (Ce n'était pas la faim qui me tourmentait ici.)

Une vieille femme m'aborde, me donne la main et me conduit dans sa baraque. Je l'interroge, sa leçon était faite, même réponse que mes gardes, c'est-à-dire, qu'elle ne dit rien. — On me présente quelques viandes froides, je mange sans appétit : le repas achevé, on m'enlève de nouveau, et l'on me transporte dans une voiture bien fermée, bien cadenacée. Mes ravisseurs, pour cette fois, ne se placent point à mes côtés, j'occupe seul la

berline, mais j'entends, autour de moi, les pas de plusieurs chevaux, et je conclus de-là, que je n'en suis pas moins bien surveillé. Nous marchons toute la nuit, ne nous arrêtant qu'aux relais. Je ne dormis pas un seul instant; mon état était véritablement fait pour m'inquiéter, il me tenait dans de continuelles allarmes; tantôt, je me voyais au milieu d'une bande de voleurs, entouré de poignards et d'assassins; tantôt, je me figurais dans un cachot humide et mal sain, couché sur la paille et implorant vainement la mort.

Je me retraçais alors ma conduite passée, les malheurs que j'avais causés. — Peut-être, me disais-je, ne s'agit-il rien moins que de l'échafaud; cependant,

suis-je coupable?..... Est-ce le crime qui a conduit mon bras? Non, c'est toujours une secrette destinée qui m'a forcé à répandre du sang. Ma conscience est pure, Ricoli est tombé sous mes coups, je lui avais offert la vie. — Il a été lâche. Je n'ai fait que me défendre. Le voiturier de Naples n'a-t-il pas été l'agresseur?..... Qu'ais-je donc à me reprocher?..... — Je fus interrompu, au milieu de mes réflexions, par un de mes satellites qui ouvrit la portière et me pria très-honnêtement de descendre. — J'obéis. — Mais où suis-je?..... Le jour pointillait déjà. Je regardai autour de moi, et je me vis dans une solitude affreuse; d'un côté, une épaisse forêt où les cris des chats-huans se faisaient

encore entendre ; de l'autre, une montagne fort élevée, aride, un vieux château, une forteresse sur son sommet, se présentèrent à mes yeux.

— Est-ce là messieurs, (en montrant les tours brunies par le tems.) Est-ce là que vous me conduisez ?.... Ce séjour est charmant. (Prenant le ton ironique.) C'est l'Olympe !..... C'est la demeure du maître des Dieux.....

Deux mulets chargés d'une litière, font sonner leurs grelots.... Ils paraissent. Je monte, par ordre de mes conducteurs dans ma nouvelle voiture, et en moins d'une demie-heure, nous sommes tous rendus à la porte de la forteresse.... Un pont-levis se baisse, je le passe, on le lève sur moi, et me voilà

dans la première cour du château. Un vieux militaire me reçoit et me conduit dans l'appartement qui m'a été préparé.

— Demeurerai-je long-tems ici..... monsieur?.....

— Madame, jusqu'à ce que.....

— Madame!..... N'avez-vous pas dit, *madame?*

— Ah! pardon!..... J'oubliais.... J'ai voulu dire mademoiselle.

— Vous êtes fou, je pense, mon ami?

— Mademoiselle..... ce langage.....

— Mais, enfin.... ce langage.... Le vôtre est tout-à-fait ridicule..... Pour qui me prenez-vous?.....

— Mademoiselle, j'ai ordre de vous servir, de vous donner tout ce qui pourrait vous être agréable...

Commandez ; vous serez obéie..... Mais, de grace, n'exigez pas de moi que je réponde à des questions..... C'est une des conditions les plus rigoureuses que l'on m'ait imposées.

—J'ordonne alors qu'on m'ouvre les portes de cette prison, et qu'on me rende ma liberté.— Il est bien cruel pour moi d'avoir donné lieu à une méprise..... dont on aura à se repentir, si l'on ne se hâte de.....

Le concierge (car c'était effectivement lui) me remettant un paquet de hardes.

— Mademoiselle, voilà les habillemens qui conviennent à votre sexe ; je vais vous envoyer une femme pour vous aider à quitter

ceux qui ont servi à votre déguisement.....

— Cessons ces plaisanteries, m'écriai-je, transporté de colère, ou j'obtiendrai justice de cette tyrannie. Faites-moi parler au commandant de la forteresse.....

(Le concierge riant.)

Le commandant de la forteresse !..... Ah ! ah !..... mademoiselle !..... Appaisez vos esprits..... Votre raison pourrait.....

— Ma raison !..... Vous verrez qu'on me fera passer encore pour fou !.....

— Vous êtes, reprend le vieux militaire, dans une des maisons de plaisance de monsieur de Mainfredino.....

— Mainfredino !..... O ciel !.....

que

que dites-vous..... monsieur de Mainfredino.....

— Est le maître de ce château ; je vais le prévenir de l'arrivée de mademoiselle.

CHAPITRE VI.

Monstrum, horrendum, ingens cui lumen ademptum. . . . . .

BERTHOLD (c'est ainsi que se nommait le concierge) me laissa, et pour me faire goûter tous les agrémens de la *maison de plaisance* de monsieur de Mainfredino, il ferma la porte de ma chambre à la clef, en me criant encore en dehors de ne pas m'ennuyer, que j'aurais bientôt de la compagnie.

Eh bien ?.... cher lecteur ! Suis-je né pour les aventures extraordinaires ? Celle-ci est encore une énigme pour moi..... Pourquoi

suis-je arrêté ? Pourquoi suis-je amené chez monsieur de Mainfredino ? Pourquoi me prend-t-on pour une femme, et m'invite-t'on à me revêtir des habits qui conviennent à mon sexe ?

Voilà bien des questions..... Il est difficile de les résoudre ; vous même, cher lecteur, vous seriez fort embarrassé d'y répondre..... Mais enfin, nous aurons peut-être bientôt quelques éclaircissemens. Pour moi, je me perds dans mille conjectures. Est-ce au bonheur, est-ce à l'infortune que tout cela doit me conduire ?... Ma foi... ne nous fuions pas l'imagination, suivons le torrent, et voyons où la barque s'arrêtera?

Ce principe établi, cette base fondamentale de ma conduite

posée..... Je me hâte, ainsi que me l'a ordonné le très-honoré Berthold, de jeter bas mes vêtemens et je me pare de ceux qu'il m'a donnés, je n'attends pas la femme de chambre qu'on m'a promise, à l'aide d'une grande glace, couverte à la vérité de poussière et de taches de mouches, je me rends digne de paraître aux yeux de monsieur de Mainfredino. Ma toilette de la veille n'avait pas peu contribué à me donner un certain air de fraîcheur, j'avais le teint un peu pâle ; mais la fatigue du voyage pouvait l'avoir altéré. — Je mettais la dernière main à ma parure, lorsque le bruit des verroux recommença ; ma porte s'ouvrit, et Berthold parut :

—Monsieur de Mainfredino!.....

me dit-il, avec un ton d'importance.

— En effet, je vois paraître monsieur de Mainfredino..... Mais en croirai-je mes yeux ?... C'est le cavalier qui accompagnait Adèle au bal masqué !.....

Premier doute éclairci.

L'étonnement me saisit..... Mes genoux faiblissent..... Monsieur de Mainfredino me croit prêt à m'évanouir; il s'approche et me tend les bras..... J'aperçois à son doigt une bague avec un portrait.... c'est celui d'Adèle!.....

Second doute éclairci.

Nouvelle surprise; ma faiblesse augmente, je ne puis plus me soutenir..... Berthold me donne un siège.

— Revenez à vous, me dit enfin

monsieur de Mainfredino ; mademoiselle..... je ne viens point ici pour vous entretenir des fautes dont on se plaît à vous accuser ; je suis certain d'avance que vous vous justifierez aux yeux de votre père.....

— De mon père !.....

— Oui, mademoiselle, si l'on a usé de violence pour vous amener dans ce château, ce n'a été que par ses ordres..... Monsieur de Serbellona est mon parent ; je n'ai pas cru devoir le désobliger, en refusant de me prêter à ses desirs.

— Monsieur de Serbellona !....

— Il est furieux contre vous.... Mais je parlerai en votre faveur, il doit venir demain au plus tard.... Je plaiderai moi-même votre

cause, et je tâcherai de le décider à adoucir votre sort.....

— Il est furieux.....

— Oui, dans son premier mouvement, il a parlé de vous faire enfermer pour tout le reste de votre vie ; il a juré de ne jamais vous revoir..... Ne vous désespérez pas pourtant, j'ose me flatter que je parviendrai à vous épargner les horreurs d'une captivité perpétuelle..... Et comment croire, en effet, que vous soyez coupable?....

Non, vous n'avez pu être qu'égarée ; il ne doit en vouloir qu'au jeune étourdi, à l'insensé dont les séductions ont creusé un abyme sous vos pas.... Je vous prie, seulement, quand je parlerai à votre père, de ne pas détruire l'intérêt que je pourrais lui inspirer, en

témoignant la moindre inquiétude sur le sort du perfide qui vous a trompée..... Gardez-vous de prononcer le nom de Loganèz.....

— Loganèz..... Eh bien?..... Qu'est-il devenu?.....

— Ah! mademoiselle..... votre état n'est pas assez tranquille pour que je vous informe de sa position... quand vos esprits seront appaisés, que vous jouirez du calme et du sang-froid nécessaires dans ces circonstances.... Alors, on pourra vous instruire..... Mais, je vous le répète encore; je vous en conjure, au nom même de votre amant; ne prononcez pas davantage son nom..... Un seul mot..... Une seule larme versée pour lui vous perdrait, et ne me laisserait

plus aucun espoir de vous être utile.

— Je vous obéirai..... Monsieur, soyez sûr que vos bontés..... Mais serez vous long-tems rigide observateur des ordres de mon..... de mon père?.....

(Il est aisé de voir que je dissimule, ma situation l'exige!.....) Cette chambre..... où le jour pénètre avec peine; ces verroux dont le bruit m'a déjà fait frissonner.... N'avez-vous pas dans votre *maison de plaisance* un appartement un peu plus gai..... d'où je puisse appercevoir la campagne..... entendre le chant des oiseaux..... Cela distrait, cela console.... cela me rendra aussi calme que vous le desirez.....

Le concierge, avec bonté d'ame;

Si mademoiselle préfère le donjon.....

— Le donjon !..... je vous remercie, mon cher Berthold...

Le vieux Manfredino. — Il n'est rien que je ne fasse pour adoucir votre ennui ; mais promettez-moi de ne pas être imprudente..... Pardon, si je vous parle avec cette franchise. Je veux dire qu'à la nouvelle de l'arrivée de monsieur de Serbellona, vous rentriez docilement dans la solitude..... Je vous présenterai à une jeune dame qui est venue passer ici quelques mois de la belle saison.....

— Une jeune dame !.....

— Elle est douce, aimable, spirituelle. — Vous la trouverez un peu triste ; elle a eu autrefois des chagrins..... Mais vous lui

tiendrez compagnie, vous la consolerez; elle vous confiera sûrement ses peines, vous lui ferez part des vôtres, et vous vous soulagerez mutuellement.

— Ah monsieur!... vous êtes si bon!... si humain!... si *complaisant*.... Vous me feriez volontiers désirer de ne plus quitter cette retraite. Conduisez-moi bien vîte vers l'intéressante créature.... Je brûle de la voir.... de l'embrasser.... de connaître ses malheurs, de lui apprendre les miens.... Si vous saviez quelle joie... Oh, non, non, il est impossible de vous l'exprimer : jamais je n'eus autant besoin d'une amie....

— Je vais vous conduire auprès d'elle....

Monsieur Mainfredino s'offre

galamment à me tenir la main ; nous traversons ensemble plusieurs corridors, quelques pièces fort vastes, et garnies des meubles les plus antiques ; enfin nous arrivons à la chambre de la jeune dame....

Nous la trouvons seule, occupée à lire ; Mainfredino entre le premier ; elle lève faiblement les yeux et les reporte aussitôt sur son livre ; je parais ensuite. — Elle lève de nouveau les yeux.... me reconnaît et se trouve mal.... Je vole à son secours.....

Monsieur de Mainfredino immobile.

— Que vois-je ?... Qui peut lui avoir causé.... (A moi.) Mademoiselle.... voulez-vous bien m'expliquer ?...

— Ah monsieur !.... (Je balbutie quelques mots.... Mais enfin la présence d'esprit est nécessaire).

— Monsieur, repris-je, (Mainfredino faisait, pendant ce tems, respirer quelques sels de vinaigre à la pauvre Adèle.) c'est l'effet.... qu'a produit..... une rencontre..... aussi inattendue....

(Le couvent des Carmelites me vient, dans ce moment, à l'idée.)

— J'ai connu madame au couvent.... à Naples.... N'est-il pas vrai?... Adèle, ma chère Adèle!...

(Adèle r'ouvre les yeux.... Je continue.)

Nous étions bien jeunes alors.... Il y a bien dix ans que nous ne nous sommes vues.... Une recon-

naissance pareille ne se fait pas ordinairement sans une grande émotion.... Ma chère Adèle, reprenez vos sens.... Embrassez la sœur Perpétue.....

Mainfredino : — Comment! il se pourrait que.... Adèle ! vous ne m'avez jamais dit que vous ayez été au couvent?...

— Ah monsieur! (J'interrompis Mainfredino.) j'étais loin d'espérer tant de bonheur..... Adèle était ma meilleure amie.... Je la retrouve.... Concevez-vous l'excès de ma joie?....

— Et moi-même, reprend Mainfredino, je suis dans un ravissement.... Adèle.... me pardonnerez-vous à présent de vous avoir éloignée de Venise, et de vous avoir amenée dans cette terre....

Vous aurez une compagne... charmante ; (se tournant de mon côté.) mademoiselle, je vous en supplie, vous me rendriez le plus heureux des hommes, si vous rendiez la gaîté à votre amie..... Je souffre de la voir triste et de la croire affligée.... Moi qui ne voudrais que son bonheur et son repos.... Mais je vous quitte.... Deux amies séparées depuis dix ans.... On a bien des choses à se raconter, bien des petits secrets à se confier.... Faites, faites, que je ne vous dérange pas.... Je vais tâcher, mademoiselle, (toujours m'adressant la parole.) que vous ayez le moins possible à vous plaindre de votre prison, et à souffrir de l'arrêt de monsieur de Serbellona, votre père.

— Monsieur de Mainfredino pousse la générosité jusqu'à me laisser seul avec Adèle. A peine est-il sorti, qu'entraînés tous deux par la même impulsion, nous nous jetons dans les bras l'un de l'autre, et nous sommes si émus, que pendant trois minutes, au-moins, il nous est impossible de proférer une seule parole. Adèle, enfin, rompt la première le silence.

— O mon ami!... me dit-elle, en me serrant les mains. — Par quelle adresse êtes-vous parvenu...

— Aimable Adèle! je suis si surpris, moi-même, de tout ce qui m'arrive.... Je crois encore que c'est un enchantement.... J'ai cru venir d'abord dans une prison d'état... Je me trouve, au

contraire, dans le séjour le plus délicieux !... puisque vous l'habitez...

— Dites donc séjour d'horreur, reprit Adèle, et c'est le ciel, sans doute, qui vous a envoyé pour m'en arracher...

— Eh quoi !... seriez-vous malheureuse ?...

— Vous ignorez, je le vois, ma véritable situation ; mais ce n'est pas le moment de vous raconter les malheureux événemens qui m'ont mise au pouvoir du tyran Mainfredino...

— Tyran !... quoi ! cet homme dont l'air paraît si doux...

— C'est un hypocrite, un monstre qui me persécute ; sa douceur est fausse. — Son langage perfide. Toutes les vertus

sont dans sa bouche ; tous les crimes sont dans son cœur.... Ah ! si vous saviez de quoi il est capable : apprenez que, fatigué de mes refus à satisfaire son odieuse passion, il a osé me limiter un tems, passé lequel, si je n'ai consenti à l'écouter, il me fera, m'a-t-il dit, repentir de mon obstination. C'est pour cela que j'ai été amenée de force dans ce château isolé, où le barbare peut impunément se livrer à ses cruautés. Tous ceux qui habitent cette retraite, tous ceux qui nous entourent, sont des créatures féroces ou timides ; les unes le servent par amour pour le crime, les autres par peur ; tous également insensibles à la voix de l'innocence, aux cris de

la vertu opprimée... O vous, monsieur Bolding !... Soyez mon sauveur ; délivrez-moi du traître Mainfredino ; partons... J'aimerais mieux être condamnée à vivre dans l'indigence, au milieu même des déserts les plus horribles, dans des rochers inaccessibles, que d'être en but aux poursuites d'un homme que j'abhorre, et exposée à devenir la victime de ses forfaits.

— Le discours d'Adèle me pénétra de la plus vive indignation contre Mainfredino, et me transporta de fureur. Si j'eusse rencontré en ce moment le lâche qui outrageait cette aimable fille, j'avoue que j'aurais éprouvé un vrai plaisir à le punir de sa témérité. — Le petit homme du café m'avait bien

dit que Mainfredino était méchant, Corsini me l'avait souvent répété ; cependant, j'accusais d'injustice Corsini et le petit homme, avant qu'Adèle me révélât les projets honteux et insultans de Mainfredino. Je rassurai ma compagne, en lui promettant de mettre en œuvre tout ce que mon esprit pourrait me suggérer, pour prévenir les malheurs dont elle se croyait menacée. En lui faisant cette promesse, je dois l'avouer, je doutais fort que je fusse jamais capable de surmonter tous les obstacles qui s'opposaient à notre délivrance. Le château était entouré de fossés très-profonds et très-larges ; toutes les fenêtres, d'ailleurs, étaient grillées, ou garnies d'épaisses barres de fer. Le

pont-levis n'était jamais baissé, sans un ordre formel, et par écrit, de monsieur de Mainfredino, et Berthold n'était pas homme à se laisser gagner. Que faire ?...

Mainfredino reparut au bout de quelques heures, et nous invita à venir nous mettre à table. Pour cette fois, je dînai de bon cœur ; depuis trois jours, je n'avais pas fait un repas en règle ; Adèle était rêveuse, inquiète... Je voulus donner à Mainfredino une preuve des progrès que j'avais fait sur son esprit ; je la priai de chanter, afin de bannir sa mélancolie.

— Ma chère Adèle, lui dis-je... Vous aviez une si jolie voix au couvent des Carmelites... Vous souvient-il qu'on ne se plaisait qu'à

vous entendre chanter des cantiques?...

(Adèle sourit.)

Allons, courage ; ajoutai-je. — Le seigneur Mainfredino ne doit point vous inspirer de l'effroi.. C'est un cavalier aimable, et je suis persuadé qu'il n'a rien de plus à cœur que ce qui peut concourir à votre félicité.

— C'est vrai, mademoiselle, répondit Mainfredino ; cependant, Adèle me traite avec une sévérité sans exemple.

— Monsieur... ménagez sa sensibilité..... sa délicatesse..... (et lui faisant un signe de l'œil) Nous ne sommes pas ici sans témoins.....

Mainfredino comprit ce que je voulais dire. Il ordonna à ses gens

de se retirer. Les valets obéirent, et nous pûmes causer librement. La salle où nous dînions était plus élégante que toutes celles que j'avais vues jusqu'alors. D'excellens tableaux la décoraient. Il y en avait un, sur-tout, près de la cheminée qui attirait puissamment mes regards, je ne me lassais pas de l'admirer ; mais, pour en contempler de plus près les beautés, je quittai ma place et je m'en approchai.... Dieu!.... Ce n'est plus le tableau qui frappe mes yeux!... Mais une paire de pistolets accrochée à la cheminée. — Voilà des armes superbes... m'écriai-je. — Le travail en est parfait... Le poli de l'acier ferait croire qu'elles sont d'une fabrique anglaise.

— Comment, mademoiselle, répond Mainfredino avec assez de tranquillité, vous vous connaissez à ces sortes d'ouvrages?

(Je tenais déjà les pistolets en main.) Prenez garde... Ils sont chargés....

— Oh !.... Je m'y connais.... et je sais aussi l'usage qu'on en fait...

— A quoi donc pensez-vous que ces pistolets serviront ?...

— A punir le traître qui outrage la beauté. (Et en prononçant ces mots, avec énergie et courage, je lui place presque sur le front le bout d'un des pistolets.)

—Mainfredino effrayé.—Qu'entends-je ?...

— Si tu parles... tu es mort...

Adèle qui ne s'attendoit rien moins

moins qu'à cette scène, se trouve mal...

Je poursuis, cependant, mon projet.

— Monstre !... continuai-je !... Si j'étais aussi lâche que toi, je t'ôterais une vie dont tu es indigne... Mais je te laisse vivre... à condition que tu vas te hâter de nous donner les moyens de sortir de ton château.

— Adèle reprend ses sens. Mainfredino tremble de tout son corps...

— Mademoiselle!...

— Je ne suis point ce que tu crois ; l'on s'est trompé quand on m'a pris pour la fille du noble Serbellona ; (ma voix devait le lui prouver ; car, à mesure que je

m'animais, elle devenait plus mâle.)

— Reconnais l'erreur qu'on a commise; je suis le libérateur d'Adèle, le défenseur d'un sexe faible et timide que tu dois apprendre à respecter.

— Mainfredino : (hors de lui-même.) — Qu'exigez-vous ?...

—L'ordre au concierge de nous baisser le pont-levis du château... et nous partons à l'instant. Voilà une plume... du papier... Dépêche-toi. — Adèle, apprêtez-vous à me suivre.

Mainfredino, tremblant, écrit l'ordre et le signe.

— Adèle s'arme à son tour de courage ; l'espoir de jouir bientôt de la liberté, ranime ses forces. — Plusieurs précautions me pa-

raïssent indispensables avant de sortir. J'attache le vieux Mainfredino, les mains derrière le dos, à une colonne qui soutient le plafond; je barricade en dedans la principale porte de la salle, et nous nous enfuyons par une autre petite qui donne sur une terrasse. Munis de l'ordre du maître du château, nous nous adressons à Berthold qui, sans se faire prier, nous baisse le pont-levis.

Respirons. Adèle est libre. Adèle se jette dans mes bras, et me témoigne son contentement. Mais, déjà mille cris confus s'élèvent; nous entendons sonner une grosse cloche, l'allarme est, sans doute, répandue dans le château. Nous fuyons, nous descendons la mon-

tagne avec une rapidité étonnante. — Au détour d'un sentier, nous appercevons une chaise de poste. — Un postillon nous dit de monter bien vîte...

— Dans une heure, ajoûte-t-il, vous n'aurez plus rien à craindre.

— Le danger est pressant, nous montons dans la voiture, les chevaux vont ventre-à-terre... Nous allons... où ?... C'est ce que nous ne savons pas encore.

Après avoir traversé une forêt, nous appercevons une petite maison située sur les bords d'une rivière : notre chaise tourne dans l'avenue qui y conduit, le postillon fait claquer son fouet — signal de notre arrivée. — On vient au-devant de nous ; la voiture s'arrête ; un jeune homme

présente la main à Adèle pour descendre. — On ne paraît pas faire beaucoup attention à moi : l'on me croit apparemment femme-de-chambre de madame ; mais bientôt élevant la voix, je demande au jeune homme, que je prenais pour le maître de la maison ou de l'auberge, si nous pourrons avoir deux bons lits. Il maintient mon erreur, en me répondant, avec un air empressé, que nous serons parfaitement bien servies, que nous ne manquerons de rien, et qu'il fera tout pour mériter notre bienveillance et notre approbation. — Je donne une pièce d'or (hélas !... il ne m'en restait plus guères) au postillon, qui, surpris de tant de générosité, nous comble de bé-

nédictions, et s'en va, en nous accablant de politesses et de remercimens.

Le drôle avait lieu, en effet, d'être étonné de mes largesses : j'avais cru lui donner le prix de sa course, il l'avait reçu comme un pour-boire. Il était payé pour nous mener bon train, comme on le verra bientôt.

Entrés dans la maison, nous vîmes des appartemens bien différens de ceux que nous venions de quitter. Chez Mainfredino, tout respirait la crainte et l'effroi ; ici, le luxe étalait sa magnificence et charmait les yeux ; des meubles du dernier goût, des lustres, des girandoles, des tableaux des meilleurs maîtres, tous représentant des sujets anacréon-

tiques, des divertissemens champêtres ou des sacrifices à l'amour : chaque pièce qu'on nous fit traverser, pour gagner celles qu'on nous destinait, était un vrai boudoir. Adèle, en me regardant de tems en tems, cherchait à lire dans mes yeux ce que je pensais de tant d'éclat. — Mon ami, me dit-elle, — êtes-vous bien sûr qu'on ne nous ait pas encore trompés ?...

— Il est vrai, lui répondis-je, que je n'ai jamais vu d'hôtellerie aussi bien montée que celle-ci...

— Je crains qu'on ne nous tende de nouveaux pièges...

— Soyez tranquille, je ne vous quitterai pas...

La personne qui nous précé-

dait, s'arrêta, enfin, et salua respectueusement Adèle :

— Madame, voilà votre chambre : vous y trouverez tout ce que vous pourrez souhaiter. — Puis s'adressant à moi. — Mademoiselle, vous ne serez pas éloignée de votre maîtresse. — Le cabinet où vous coucherez, communique à son appartement. Si madame a besoin de vous, la nuit, il y a une sonnette, vous l'entendrez tout de suite.

(Je l'avais bien deviné ; — me voilà femme de chambre d'Adèle.)

Le domestique s'en alla, mais nous pûmes à peine nous regarder, Adèle et moi, qu'il revint sur ses pas, et demanda à ma *maîtresse* ce qu'elle préférait, ou de souper à la table du maître,

ou d'être servie dans sa chambre... Adèle. — Mais je suis si fatiguée...

— Oui, repris-je, madame a besoin de repos... nous souperons ici... mais peu de chose... nous avons plus envie de dormir que de manger...

— Le domestique se retirant. — C'est à la volonté de madame... elle ne doit pas se gêner.

Tout ce qui se passait me paraissait si extraordinaire, si singulier, que, perdant de vue un instant les suites fâcheuses qui pouvaient en résulter; je m'avançai à mon tour, auprès d'Adèle, (le domestique était sorti) et lui demandai d'un ton sérieux. — Madame a-t-elle quelque chose à m'ordonner?

— Vous êtes bien heureux, me répond elle, (sans aigreur, du moins,) de prendre aussi gaiment les choses... Pour moi je ne suis pas aussi tranquille...

— Que voulez-vous, ma chère Adèle, c'est, peut-être, le parti le plus sage. Je vous conseille de faire comme moi, et d'attendre avec calme ce que le sort nous destine.

— Il est vrai que tout ceci me semble un songe... Par quel moyen êtes-vous donc parvenu dans le château de Mainfredino ?...

— Je l'ignore.

— Qui vous a dit que j'y étais renfermée ?

— Personne.

— C'était pour m'en arracher que vous avez pris ce déguisement,

qui vous a si bien servi, et qui, à la vérité, ne vous sied point mal..,

— Je n'ai point pris de mon gré ce déguisement.

— On vous a forcé à le prendre ?...

— Précisément.

— Et cette voiture qui nous attendait... Vous l'aviez retenue ?...

— Pas du tout.

— A qui appartenait-elle ?

— Je ne sais.

— Où sommes-nous ?

— C'est ce que je cherche à savoir.

— Ainsi me voilà bien instruite.

— Il y a un être invisible qui nous guide, et je ne suis pas plus que vous le confident de ses secrets ; mais je pense, ma chère Adèle, qu'il faut être un peu

optimiste, et croire que tout est pour le mieux. — Je ne m'arrêterai plus maintenant à aucune résolution. — L'expérience m'a prouvé qu'en voulant me fixer à une, j'en suivais toujours une autre. Encore une fois, voyons ce que cet être invisible décidera; rapportons nous-en à sa sagesse; j'espère, moi, qu'il ne sera pas méchant, et qu'il nous évitera bien des malheurs, puisqu'il vous a déjà délivrée du traître Mainfredino...

— Adèle : ainsi vous êtes d'avis...

— Que nous soupions... d'abord, car voilà, sans doute, qu'on vient nous servir !... Ensuite, vous vous coucherez, parce que vous devez être lasse... et moi... je me

retirerai dans mon petit cabinet... (En riant.) Si madame se trouve par hazard indisposée... Il y a la sonnette... Je serai à ses ordres... A propos... voulez-vous bien me donner un nom... (d'un ton sérieux.) Comment appellerez-vous votre femme-de-chambre ?... *Rosa !*... c'est court et facile à retenir ; mais, vous-même, madame, craignez de vous faire connaître ; Mainfredino ne manquera pas de faire des recherches ; tous les alentours retentiront du nom d'Adèle. — Et vîte quittez ce nom-là...

— Vous avez raison, la prudence le commande. Eh bien ?... cherchons...

— Cette figure n'est-elle pas celle d'un ange ?...

— Eh ! quel rapport...

— Madame de St.-Ange... Oui, vous êtes madame de St.-Ange, dame française, voyageant pour... affaires de famille.

— Ah monsieur Bolding !... qu'allons-nous devenir ?....

— Dieu !... vous risquez de nous perdre ; si l'on vous avait entendue... Je suis Rosa... Rosa... Rosa, au service de madame de St.-Ange.

Notre porte s'ouvrit, dans ce moment, et nous vîmes, dans une pièce, qui était apparemment la salle à manger, une table couverte de vaisselle platte, de bougies, (quoiqu'il fit jour) de mets dont l'odeur seule eut excité l'appétit de tout le sénat de Venise. Un laquais, la serviette

sous le bras, attendait que nous vinssions faire honneur au talent de celui qui les avait apprêtés... Je dis *nous*... Hélas !... je comptais sans mon hôte : c'est bien ici le cas de le dire... A mon grand étonnement, je ne vis qu'un couvert sur la table, et je jugeai bien tout de suite, que ce n'était pas pour moi... Adèle, qui fut aussi prompte à s'en appercevoir, ne put s'empêcher de sourire. Le souper avait pourtant si bonne mine, que j'aurais été fâchée de ne pas lui tenir tête.

— Madame, observais-je à Adèle, on a pensé que le voyage m'avait ôté la faim....

— Monsieur, dit Adèle au domestique, pourquoi n'a-t-on mis qu'un couvert ?

— Madame, répond le domestique, j'ai reçu des ordres en conséquence.

— Ma femme - de - chambre mange toujours avec moi.

— Ce n'est pas ici l'usage : mon maître ne le souffrirait pas... Si mademoiselle (me désignant) veut descendre à l'office... on lui donnera tout ce qu'elle pourra desirer.

Je n'insistai pas, de peur d'éveiller les soupçons, me promettant, toutefois, de bien me dédommager, aussitôt que nous serions seuls.

— Vous irez donc à l'office? Rosa, me dit finement Adèle...

Je ris; mais au même instant, de nouvelles inquiétudes se pré-

parent, comment vais-je soutenir mon rôle.

Une vieille femme, qui ne ressemblait pas mal à ces duègnes acariâtres, à qui un tuteur jaloux confie la surveillance de sa pupille, et dont la sévérité fléchit bientôt devant une bourse ou un diamant; une vieille femme, dis-je, se présente et demande à Adèle, (avec un ton presqu'impérieux) si elle veut bien recevoir à sa table, un étranger qui vient d'arriver.

— C'est un jeune cavalier, ajoute-t-elle.

— Un jeune cavalier, — m'écriai-je, vivement et regardant Adèle....

— Oui, continue la vieille, et qui parait fort aimable et fort

honnête : il s'est égaré dans la forêt ; après avoir marché long-tems, son postillon a apperçu, de loin, cette maison : il l'y a enfin amené sans aucun danger ; mais le pauvre jeune homme est fatigué ; pressé de se livrer au repos, si madame permet qu'il soupe avec elle, il pourra se retirer de bonne heure : autrement, il sera forcé d'attendre et de... (s'interrompant tout-à-coup.) Allons donc vite, Pétrino. — C'est au domestique qu'elle s'adresse. — Vous devriez déjà avoir deviné mes intentions. — Un second couvert.... Dépêchez-vous...

— Mais, madame.... à cette heure....

— Oh je vous entends, ma belle dame ; mais ne craignez

rien.... nous sommes-là... nous sommes-là. En vérité, c'est un service que vous nous rendez, et....

— Je vous avouerai pourtant, madame, que je n'accéderai à votre demande, qu'autant qu'on satisfera à la mienne : j'exige que Rosa, que ma femme-de-chambre, reste et prenne place à côté de moi...

— Cette maison, répond la vieille, est sur un pied qui... Cependant, vous êtes si obligeante, qu'on ne saurait rien vous refuser. Mademoiselle Rosa pourra demeurer : je vais ordonner qu'on la traite comme vous le souhaitez... J'entends du bruit... On vient... C'est, sans doute, notre étranger... Il s'est impatienté... Ces

jeunes gens... ces jeunes gens !... On lui aura parlé d'une dame, d'une française... et jolie, vous sentez bien qu'il ne se sera pas donné le tems d'attendre au moins votre réponse. Le voici....

Adèle se lève... Je m'apprête, de mon côté, à le recevoir avec politesse... Il paraît... Mes yeux sont-ils bien ouverts?... Est-ce bien monsieur... Non, il est impossible de rendre ma surprise, en voyant arriver monsieur Corsini.

— Un moment !... me disais-je aussitôt à moi-même, il y a ici quelque *quiproquo*. Mettons-nous sur nos gardes. — Beaucoup de circonspection... Il ne me reconnaîtra pas; sachons ce qui l'amène, et dans quelle maison nous nous trouvons, en ce moment.

Adèle, qui ne connaissait pas monsieur Corsini, le reçut comme un étranger, comme un voyageur, tel qu'on le lui avait annoncé, c'est-à-dire avec indifférence; mais elle s'apperçut de mon trouble et de mon étonnement : elle m'en demanda la cause.

— Ce n'est rien, lui dis-je tout bas, je vous promets, madame, que...

Corsini, qui n'était pas aussi fatigué que nous l'avait fait entendre la vieille mégère, s'avança et priant Adèle de l'excuser de sa témérité, se mit à table, en face d'elle, avec d'autres desseins, je l'imaginai ainsi, que celui de souper et de se retirer ensuite.

Pendant ce tems, pour ne pas

m'exposer aux regards de Loredo, (Loredo ou Corsini; on sait que Corsini est le nom supposé qu'avait pris le neveu de Mainfredino, pour venir passer le tems du carnaval à Venise, à l'insçu de son oncle;) je m'occupais à arranger différentes choses, les premières qui se trouvaient sous ma main, je déplaçais un meuble, je le transportais ailleurs; tout cela pour éviter d'être reconnu, et pour pénétrer mieux les projets de mon jeune officier que je savais être passablement étourdi.

— Vous ne vous asseyez donc pas, Rosa?... me dit Adèle, avec un ton qui décélait son inquiétude.

— Non, madame, lui répondis-je, sans détourner la tête.

— Monsieur ne doit pas vous faire peur....

— Corsini, sur-le-champ. — Ah! mon Dieu... dites un mot... je me retire... pour peu que je gêne... (Il était bien persuadé en s'exprimant de cette manière, qu'on ne le renverrait pas.)

Loredo, ne paraissant plus s'occuper de moi, changea tout-à-coup la conversation, et la fit tomber sur un sujet dont s'entretiennent presque toujours des voyageurs.

— Madame (s'adressant à Adèle) est française?...

— Oui, monsieur... (Adèle était fort embarrassée, elle craignait beaucoup de hasarder quelque réponse indiscrettes aux *indiscrettes* questions de son convive.)

— C'est un charmant pays que le vôtre, continue Loredo. — J'y ai déjà voyagé ; et j'espère encore le revoir bientôt... Pour vous, madame, vous prenez, sans doute, une route opposée... Vous allez à... Vienne, peut-être ?...

— Non, monsieur...

— Quel bonheur ! si vos pas se tournaient vers la France !... je vous demanderais, madame, la permission de vous accompagner... La route... convenez-en... serait bien moins ennuyeuse... Et puis la sûreté... Un compagnon n'est pas de trop, quelquefois...

— Nous sommes courageuses, monsieur. (C'est moi qui prends la parole.) Ce ne sont pas des voleurs dont nous nous méfions le plus souvent.

(Corsini

(Corsini étonné de cette réplique.)

— Voilà de la malice !.... A propos ; mesdames... avez-vous trouvé facilement des chevaux pour vous rendre jusqu'ici.

— Oh.... très-facilement.

— Ma foi ! c'est fort heureux... Mais je doute que demain, pour partir...

— Nous ne partirons point, m'écriai-je... (J'avais soin de déguiser ma voix pour toutes ces réponses.)

— Comment donc ?... vous resterez..... Ah ! j'en suis ravi, enchanté... — On voit que sensiblement monsieur Corsini se familiarisait avec nous. Mais je m'apperçois aussi que certaines conjectures que j'ai formées pourraient

bien se trouver réelles : des idées plus nettes commencent à pénétrer dans mon esprit ; je me rappelle le plan d'attaque de mon jeune officier, et le prix que le neveu de Mainfredino se promettait de sa victoire.

— Loredo continue à se féliciter de mon projet... Projet que nous n'avions point, puisque j'avais dit aussi machinalement : *Nous ne partirons point*, que j'aurais pu dire : *Nous allons à tel ou tel endroit.*

— Mesdames, ajoute-t-il, vous ne connaissez personne... dans le pays... je veux... dès demain... vous conduire... vous faire admirer.. les points de vue, les cascades.. les prairies... toutes les beéautés de la nature qui y sont réunies.

— Monsieur, je suis sensible à vos offres. (La pauvre Adèle ne savait quel maintien observer.) — Mais je vous avouerai que la solitude...

— La solitude !... la solitude !... Ah ! belle dame !... voilà justement un de mes goûts les plus prononcés... Je vous offrais la promenade comme une chose qui pouvait vous être agréable... comme un moyen de vous dissiper, de... Mais, admirez l'étonnante sympathie... Je déteste, comme vous, le bruit... le fracas... C'est dans le silence... dans le recueillement... que je me plais... Des livres.... de la musique... Madame.... vous trouverez de tout cela ici... Vous chantez?..... vous touchez du *piano ?*... Vous êtes l'amie des

Muses... et moi aussi... Je compose... des romances!... c'est touchant... Cela vous inspire une tendre mélancolie... Ah! je vous en ferai entendre quelques unes... nous les chanterons ensemble.

—Monsieur...interrompt Adèle, en se levant. — Vous oubliez...

—Madame, répond Loredo, qui n'en devient que plus entreprenant. — Soyez bien persuadée de mon respect... de mon dévouement..! N'attribuez qu'au vif intérêt que vous m'inspirez, le desir que j'ai de rendre dans ce séjour vos momens agréables... Ah! si vous saviez à quel point... Faut-il vous l'avouer, madame, ce n'est point le hasard qui m'a conduit dans cette maison entièrement soumise à vos ordres...

Quelle était ma situation, pendant ces entretiens?... Ma fureur augmentait avec l'audace de Loredo; je tâchais, pourtant, de me contenir, pour éviter l'éclat et ne pas exposer la malheureuse Adèle; tout ce que j'entendais confirmait mes soupçons... L'empressement du postillon à nous faire monter dans sa chaise, lors de notre fuite du château; sa joie en recevant l'argent avec lequel je croyais lui payer sa course; cette maison où l'on nous avait amenés; ce luxe étalé à nos yeux; les discours de la vieille; le refus du domestique; tout vint m'éclairer à-la-fois; et je fus bien convaincu que Loredo attribuait au succès de son entreprise, ce qui n'était purement que l'effet du hasard. — Ainsi, je me

trouvais avoir sauvé Adèle de deux dangers, celui de céder par la force aux coupables desirs de Mainfredino, et de tomber entre les mains de son neveu.

Adèle indignée elle-même de l'aveu de Loredo, lui commande d'un ton ferme de se retirer... — Mon sang bouillonnait...

Loredo, plus imprudent, se jette aux genoux d'Adèle qui vient se réfugier dans mes bras.

La colère me transporte.

— Monsieur Loredo !... sortez... m'écriai-je, hors de moi-même... sortez.... ou craignez pour vos jours...

CHAPITRE VII.

Mutat formas, non mutat animos. . . . . .

ADÈLE, sans connaissance, Loredo, un genou en terre, la bouche béante, les bras tendus, et moi, cherchant à me faire une arme quelconque, en cas qu'il fallût repousser la force par la force : voilà le tableau que nous présentions ; mais presqu'au même instant, j'oubliai mon animosité, et ne songeai qu'à donner du secours à mon infortunée compagne.

Pendant ce tems, Loredo se relève, m'approche... m'examine... tombe de son haut, et ne peut

croire que ce soit Bolding, son camarade du bal, qui lui ait fait cette brusque incartade.

— Oui, monsieur, lui dis-je, tout en soignant Adèle. — Reconnaissez-moi, je suis Bolding, l'ami de cette dame respectable, que vous venez d'offenser; de cette dame intéressante par ses malheurs, et que j'ai sauvée de la tyrannie de votre oncle. C'est cette même dame, c'est Adèle qui était aussi l'objet de vos poursuites, *qui devait tomber au pouvoir du vainqueur*.... mais dont le ciel propice a protégé la vertu... Vous êtes jeune, étourdi, inconséquent... Ne vous fâchez point de ces vérités, j'ai acquis le droit de vous tout dire.... Chacun son caractère : tel est le vôtre; le

mien, c'est la franchise et la droiture; j'aime donc mieux attribuer à votre légèreté...

— Monsieur Bolding!... vous sentez bien, dans ce moment, l'avantage que vous avez sur moi...

— Non, monsieur, je vous parle maintenant avec calme, et j'ose espérer que vous réparerez votre faute, en vous éloignant au plutôt de ces lieux; en nous laissant sortir librement de cette maison, qui, je n'en doute plus, vous est toute dévouée.

— Monsieur Bolding, reprit encore une fois Loredo, mais avec beaucoup plus de douceur. — Vous me voyez confus.... interdit... Ah! combien je souffre de voir l'état où mon imprudence a ré-

duit votre malheureuse amie... Mais elle respire, elle ouvre les yeux... Monsieur Bolding !... permettez que ce soit d'elle que j'obtienne mon pardon : oui, madame...

(S'adressant à Adèle.)

« Je ne crains plus de l'avouer : c'est mon âge, c'est mon étourderie... Ah ! je n'ai point le cœur aussi dépravé que vous auriez pu le croire... Monsieur Bolding, je suis encore digne d'être votre ami... Je le serai, en vous donnant des preuves de ma soumission et de mon sincère attachement.

Il s'éloigne ; Adèle, qui a repris ses sens et qui vient d'être témoin du repentir de Loredo, me regarde, comme pour me dire de

ne pas le laisser partir dans la persuasion que nous conservons contre lui quelque ressentiment.

— Bonne Adèle!... je la devine, et sur-le-champ, je rappelle Loredo.

— Ne nous quittez pas comme cela, lui dis-je... en riant... On vous pardonne, monsieur Loredo, mais c'est encore à une condition...

— Laquelle?... Parlez, je suis prêt à remplir toutes celles que vous m'imposerez... Je suis si coupable aux yeux de madame, qu'en vérité, je n'ose plus supporter ses regards.

— Je vous crois homme d'honneur : votre conduite, dès ce moment, le prouve ; ainsi, ne par-

lons plus de vos fautes, vous les avez déjà effacées... Mais, expliquez-nous seulement par quelle inconcevable aventure...

— Vous savez qu'avant-hier, lorsque vous vous disposiez à aller au spectacle, je vous quittai en vous disant que j'allais apprêter mes batteries pour tenter l'assaut dont je vous avais parlé auparavant...

(Pardonnez... ce sont des expressions que je dois vous rappeler.)

Je pris donc, sur-le-champ, tous les renseignemens que je croyais pouvoir m'être utiles; j'envoyai des émissaires dans les terres de mon oncle : c'est-à-dire, dans celles qui sont les plus voisines de Venise... Aucun ne me

rapporta des nouvelles satisfaisantes : on n'avait point vu Mainfredino ; on ne l'attendait pas. Je sus tout cela, le soir même de notre séparation. Le château de Montano me vint alors à l'idée, et sans me donner de repos, je fis partir mes gens sur la route qui y mène. Leurs recherches, cette fois, furent plus fructueuses, un bucheron qu'ils rencontrèrent à l'entrée du bois *Strozzi*, leur raconta l'événement arrivé la veille à une voiture...

— C'était la nôtre (interrompit Adèle), une des roues se brisa ; nous fûmes forcés d'arrêter, et ce même bucheron fut d'un grand secours à Mainfredino ; car courant de toutes ses forces vers une petite maison qui est située au

milieu de la forêt, il revint, en moins d'une demi-heure, avec un ouvrier qui raccommoda notre voiture.

—Voilà précisément, madame, (Loredo reprend sa narration.) comment je fus informé de la retraite que mon oncle vous avait choisie...

» Mainfredino est avare, je le sais; il ne récompensa point le bucheron, à proportion de son zèle, et celui-ci, mécontent, ne crut pas devoir être aussi discret qu'on le lui avait recommandé. —Avec quelqu'argent, on le fit jaser : il n'oublia rien, et sur le portrait qu'il donna à mes gens, des deux personnes qui étaient dans la voiture, je ne doutai plus que ce fût Mainfredino avec la jeune

française que j'avais vue au bal, et dont j'avais tellement admiré les traits, pendant qu'elle avait ôté son masque, qu'ils étaient toujours restés présens à mon imagination.

» Quoique le château de Montano fut éloigné de trente lieues, au moins, de Venise, rien ne me rebuta; le lendemain, de grand matin, mon domestique, qui avait juré de me servir de son mieux, dans une occasion où il prévoyait, sans doute, plus de profit que de gloire, partit à cheval, muni d'argent et de tout ce qui lui était nécessaire pour mettre en œuvre les ruses qu'il avait projetées.

» Je le suivis de très-près, dans une chaise de poste : le postillon était gagné....

— Il s'est bien acquitté de sa commission ; (observais-je en riant) mais, mon cher Loredo, il a dû me trouver aussi bien généreux... Pardon... si je vous ai interrompu ; continuez :

— Pendant que Valentini, mon domestique, s'occupait des moyens de s'introduire dans le château ; que le postillon attendait le signal de l'enlèvement, que plusieurs affidés se tenaient en embucade dans les environs, pour prêter du secours au besoin ; je cherchai un abri où je pusse, en toute sûreté, déposer le fruit de mes conquêtes.

Je me souvins qu'un jeune officier, un étourdi comme moi, que mon ami Valerio, enfin, possédait une petite maison de campagne sur les bords de la *Spazza*,

cette rivière que vous devez voir d'ici couler sous vos fenêtres..... J'y allai sur-le-champ ; Valerio devait en partir aujourd'hui même, pour se rendre à sa garnison ; je le priai de différer, de deux jours seulement, son départ, lui confiant mon secret et le conjurant de prêter les mains à mon imprudente entreprise. Mon ami ne se fit pas scrupule de m'accorder tout ce que je demandais...

— Pardon, madame... Mille pardons, encore une fois... En conspirant contre vous, j'étais loin de penser que mon oncle Mainfredino usât de violence pour vous retenir dans son château. J'ignorais que la vertueuse Adèle... Mais je continue mon récit... ne

vous en offensez pas, je suis assez puni, vous avez exigé la vérité ; je serais tout-à-fait inexcusable, si je vous cachais la moindre des circonstances.

— Encouragé par la coupable complaisance de mon ami Valerio, je retournai vers le postillon, et lui indiquai l'endroit où il devait vous conduire, dans le cas où notre projet réussit.

Le postillon m'apprit que Valentini s'était déjà mis en devoir de me prouver son intelligence et son zèle ; que mon adroit valet s'était déguisé en femme, et avait pénétré (il ignorait sous quel prétexte) dans la forteresse de Mainfredino. Je me réjouis de son audace, et je revins chez Valerio attendre que la bombe éclatât.

— Nous n'attendîmes pas longtems ; le bruit d'une chaise se fit entendre, et Valerio lui-même s'empressa d'aller au devant de vous. Depuis ce moment, je n'ai pas revu mon domestique ; mais il y a tout lieu de croire qu'il a rassemblé sa bande, et qu'il est dans quelqu'auberge à se féliciter, avec les autres conjurés, du succès de ses tentatives.

A ces derniers mots, je ne pus m'empêcher de rire.

Loredo m'en demanda la raison.

— C'est que, lui répondis-je, je crains bien que le rusé Valentini, ne soit la victime de son intrépidité, et que Mainfredino ne le retienne en ôtage dans son château...

— Apprenez...

— J'allais raconter à Loredo par quels expédiens nous nous étions échappés de notre prison, et le désabuser sur la ferme croyance qu'il paraissait avoir de la hardiesse et de l'intelligence de son valet, lorsque la vieille femme, qui s'était prêtée si honteusement aux machinations formées contre l'honneur et l'innocence d'Adèle, parut subitement, et, d'une voix glapissante, s'écria : « que nous étions perdus... »

— Sauvez-vous..... sauvez-vous..... (nous dit-elle,) ou le seigneur Valerio, lui-même, ne répond plus de vos jours... Mainfredino, à la tête de tous ses vassaux, de tous ses domestiques...

— Eh bien?...

(Le nom de Mainfredino nous saisit tous les trois de frayeur.) La vieille reprend. — Il arrive... Déjà la maison est entourée... Il redemande la jeune femme qu'on lui a enlevée ; il est sûr, dit-il, qu'elle est ici... Le seigneur Valerio fait d'inutiles efforts pour le contenir ; il veut visiter tous les appartemens, ou bien mettre le feu à la maison.

— O ciel !... Que devenir ? s'écrie Adèle, tremblante d'effroi.

— Ne craignez rien, répond Loredo, je vais moi-même le recevoir.

— Que ferez-vous, lui dis-je? contre une multitude ameutée... Vous deviendrez, peut-être, la victime de leur fureur...

Loredo, avec transport, et me

serrant les mains. — C'est moi qui ai causé le mal, c'est à moi de le réparer... vous sauver ou périr... Voilà comme je puis encore soulager mon cœur du poids honteux qui l'accable.

— Puis, s'adressant à la vieille : — Ma bonne... va nous chercher des armes... dis à Valerio...

La vieille est étourdie du bruit qu'elle entend du dehors.

« Hélas !... il n'est plus tems... Les voici !... Les voici !... »

Plusieurs coups de fusils frappent nos oreilles et augmentent nos craintes ; la situation d'Adèle me rend toutes mes forces ; je la soutiens d'une main, et de l'autre saisissant un couteau, seule arme qui s'offre alors à mes yeux, je

me dispose à vendre chèrement ma vie.

La vieille, comme inspirée, se frappe le front :

— Du courage!... du courage!... Madame!... madame!...

(C'est à Adèle qu'elle parle.)

— Eh vîte!... vîte!... par ici... une porte secrette... un escalier dérobé...

Elle ouvre la porte que nous n'avions pas encore apperçue.

— Descendez.... descendez.... Vous aussi... (à moi.) Vous aussi... (à Loredo.) partez... Au bas... une petite grille qui donne sur la rivière... il y a un bateau... Vous m'entendez... Adieu...

— Voilà donc la vieille femme qui répare, à son tour, les torts qui l'enlaidissaient à nos yeux...

C'est elle qui nous sauve... Ah! combien je la trouve changée dans ce même instant!... Je lui serre la main, en signe de reconciliation; et, prenant Adèle dans mes bras, je m'enfuis avec mon précieux fardeau.

Je descends à la hâte l'escalier dérobé; nous arrivons à la grille: la vieille nous l'avait bien indiquée; mais elle ne nous avait pas dit que nous dussions la trouver fermée à la clef. Ce surcroit de malheur, au moment où nous avions le plus d'espérance, nous plonge dans le plus grand abattement. — Loredo, désespéré, fait tous ses efforts pour briser ce qui s'oppose à notre fuite; c'est en vain... Les gens de Mainfredino sont déjà répandus dans les appar-

temens,

temens ; nous entendons leurs cris, la voix même de leur maître furieux parvient jusqu'à nous.

Que faire ?...

— Remonter... notre perte sera certaine ; d'un autre côté, si nous demeurons, nous finirons par être découverts.

Affreuse incertitude !...

— Pendant que nous nous consultons, plusieurs personnes paraissent à la grille, en dehors : nous les croyons du parti de Mainfredino. — Une d'entr'elles ouvre la grille ; Loredo tire son épée, je me mets en garde avec le couteau dont je m'étais armé, et nous attendons, de pied-ferme, les aggresseurs.

— Scélérats !... m'écriai-je, en

les voyant s'avancer... — Si vous osez....

—Chut!.. chut!...malheureux... répondent, à voix basse, tous ceux que je prenais pour des vassaux de Mainfredino, — vous allez vous perdre... Du silence...

— Vous êtes...

— Vos libérateurs.... Partez..... partez....

— O ciel!... se peut-il?...

— Chut!... chut!... encore une fois; taisez-vous... si l'on vous entendait.... Entrez dans cette barque... et sauvez-vous....

— Mes amis!... que ne vous dois-je pas?...

La barque nous reçoit, Adèle et moi : nous y entrons les premiers : mais hélas!... quel contretems!... il nous faut abandonner

Loredo... Notre nacelle ne peut contenir trois personnes; Loredo, en voulant s'y placer, s'apperçoit qu'il ne le peut, sans risque pour nous-mêmes; il se retire aussitôt, et nous conjure de partir sans lui.

— Monsieur Bolding, ajoute-t-il, prenez ce porte-feuille, et chargez-vous de le remettre à un de mes amis que vous connaissez... à celui que j'ai offensé involontairement, et à qui je cause, en ce moment, tant de peines et d'inquiétudes....

Cette manière délicate de me forcer à accepter un service, qui véritablement était important dans la circonstance où nous nous trouvions, me toucha, et je lui témoignai combien j'y étais sen-

sible, lorsque la vieille accourut, coupa la corde qui retenait la barque au rivage, et nous obligea de nous séparer. Je remerciai, de loin, Loredo, et lui fis entendre, par mes signes, de ne pas s'exposer davantage.

Hélas !... je pressentais le malheur qui allait lui arriver.

Mainfredino paraît à une des fenêtres de la maison de Valerio. — Il apperçoit notre barque, et, furieux de ce que sa proie lui échappe, commande à ses gens de tirer sur nous.

Plusieurs balles sifflent, à l'instant, dans les airs... Adèle perd connaissance ; je lui fais un rempart de mon corps, mais je ne puis défendre l'imprudent.... et généreux Loredo, qui, pour nous

suivre des yeux, n'a pas encore quitté le rivage....

Un coup mortel vient le frapper, sans doute.... Il tombe, et j'ai la douleur de ne pouvoir voler auprès de lui. J'oublie, dans mon premier mouvement, le danger d'Adèle : je veux ramener la barque au rivage...

Inutile compassion !...

Je ne trouve point de rames ; nous sommes forcés de céder au courant de l'eau, qui, devenue, en ce moment, plus rapide, nous entraîne bientôt loin de la maison de Valerio, et semble nous protéger contre les attaques d'un monstre que la sévérité des lois doit atteindre : sévérité que je me promets bien d'invoquer, aussitôt que je serai libre, et si ce lâche

assassin ne reçoit auparavant le prix dû à ses forfaits.

Cependant, le soleil se cachait derrière les montagnes, et ne laissait plus appercevoir qu'une faible partie de ses rayons; au bout d'une heure, la nuit nous surprit. Notre position devint plus inquiétante; je ne connaissais point le pays où nous nous trouvions; j'ignorais que nous fussions encore dans les états de Venise; mais quelque route que nous ayons voulu prendre, il nous fallut toujours suivre le courant de la *Spazza*, et aller où la providence nous conduisait; Adèle, malgré son courage, se sentait extrêmement faible, et je n'avais aucun secours à lui donner; je ne souffrais que pour elle : vingt

fois je fus tenté de me précipiter à l'eau, et de ramener, en nageant, notre nacelle à bord; mais la rapidité du courant m'arrêtait toujours au moment où je voulais exécuter ce projet; je réfléchissais ensuite que tous mes efforts pouvaient devenir inutiles, qu'en essayant de le vaincre, je risquais aussi de perdre mes forces et de me séparer d'Adèle. Je fus tiré de mes angoisses, par l'aspect de plusieurs tours qui s'élevaient majestueusement dans les nues, et qui ressemblaient assez aux pics décharnés et pointus qu'on rencontre dans ces montagnes, dont les entrailles furent déchirées jadis par les volcans. La nuit, devenue alors plus obscure, ne nous laissait distinguer aucune des

parties du bâtiment auxquelles elles appartenaient. Leurs sommets seulement étaient blanchis par la lueur faible et lointaine du crépuscule; enfin, je tâchais de découvrir si c'était une abbaye, une prison d'état, ou bien encore le château de *quelque Mainfredino*, lorsque notre frêle édifice se heurta, tout-à-coup, contre un bateau de pêcheur. Nous pensâmes être renversés par la violence du coup, mais je saisis, à propos, la chaîne qui retenait la barque et nous abordâmes sur un petit banc de sable. La joie, en ce moment, succéda à la crainte, et l'espérance à la douleur.

— Bon! m'écriai-je!... Nous

voilà hors de danger ! Le ciel ne nous abandonnera pas.

Adèle le remerciait de tout son cœur, ce Dieu qui veillait sur elle, qui l'avait couverte d'un égide impénétrable aux coups de Mainfredino, et qui lui offrait, enfin, un rivage où elle espérait trouver bientôt un asyle.

La lune, sortant des nuages qui jusqu'alors nous l'avait dérobée, éclairait nos pas et semblait seconder le pouvoir de la providence. Nous venions d'aborder à une langue de terre où la *Spazza* se partageait en deux bras, j'en conclus que nous étions dans une petite île, et les tours me parurent celles d'une forteresse qui y était située.

Une pelouse fraîche et molle

s'offrit devant nous ; j'engageai Adèle à s'y reposer, et à souffrir que je m'éloignasse un instant, pour aller à la découverte. Elle y consentit, je la quittai, lui promettant de revenir aussitôt que j'aurais trouvé un abri où elle pourrait passer la nuit.

Je marchai droit à la forteresse, mais je fus bientôt arrêté par de larges fossés. Certain qu'il n'y avait aucun secours à espérer de ce côté-là, je continuai ma marche, et me trouvai, au bout de cinq ou six minutes, à l'entrée d'un petit bois. Je m'arrêtai de nouveau, craignant de m'engager trop avant, et de ne plus reconnaître mon chemin. Après avoir balancé quelques instans, je me décidais à retourner sur mes pas,

lorsqu'une petite clarté pénétrant à travers les arbres, vint frapper mes regards, et me fit encore une fois changer de résolution. Je me laissai guider par cette lumière : le bois, heureusement, n'était pas épais, je me frayai, sans peine, une route, et j'arrivai à la porte d'une chaumière que je jugeai être un hermitage.

Je frappai, on ne me répondit point... Je frappai beaucoup plus fort, — Rien. — Mais des sons partant du côté du bois, je prêtai l'oreille et j'entendis chanter cette espèce de cantique :

STANCES.

Lorsque la nuit couvre la terre
De son voile silencieux,
Dans cet asyle solitaire,
Vers le ciel je lève mes yeux.

Je me crois détaché du monde,
Je ne vois plus rien de mortel ;
L'éclair brille, la foudre gronde ;
J'entends la voix de l'Éternel !...

Ces murs, ces palais magnifiques
Qu'habitent des rois orgueilleux ;
Ces tours, ces superbes portiques,
Doivent un jour périr comme eux.

Mais que d'éclat !... Que de puissance !...
Gloire au maître de nos destins !...
Ces astres !... Cette voûte immense,
Sont-ils l'ouvrage des humains ?...

Toi, qu'égare une erreur funeste,
Qui crois tout, l'effet des hazards,
La nuit, vers la plaine céleste,
Comme moi, lève tes regards.

Homme, rentre dans la poussière;
Tremble, mortel audacieux!...
De tes pieds tu touches la terre;
Mais que ton front est loin des cieux!...

Je marchai du côté d'où partait la voix, et bientôt j'apperçus, au bout d'un sentier, un homme revêtu de noir.

— Dieu soit loué! m'écriai-je, c'est sans doute l'hermite.

» Je ne pouvais être mieux adressé; un homme de cet état, qui ne vit que de charité, doit, le premier, être charitable : il ne saurait nous refuser un asyle pour cette nuit.

En conséquence, j'abordai le saint anachorète, pour lui demander l'hospitalité; quelle fut ma surprise, lorsque je le vis

tomber roide à mes pieds. Je cherchai à deviner ce qui avait pu lui causer tant d'effroi ; mon habillement, ma robe longue et blanche, ma figure pâle et triste, ma démarche, l'heure à laquelle je me trouvais dans ce bois solitaire, tout me donna à penser que l'hermite venait de me prendre pour un fantôme, pour quelqu' esprit malin : j'en fus sur-tout bien convaincu, lorsque le saisissant, par le bras, pour l'aider à se relever et calmer, s'il était possible, sa frayeur, il poussa des hurlemens horribles, et se mit à invoquer tous les saints du paradis.

— Rassurez-vous, lui dis-je, je ne suis point un revenant, mais bien un malheureux qui implore votre pitié.

Mon hermite, à genoux, les bras croisés, les yeux levés vers le ciel, me répond, en tremblant de tous ses membres.

— S'il vous faut des prières, vous n'en manquerez pas... Allez, rentrez dans le séjour des ombres, vous n'y serez plus tourmenté ; je vais demander au créateur qu'il vous accorde la béatitude éternelle.

— Mon père, je ne suis point mort, vous dis-je encore une fois ; ce n'est point la béatitude éternelle que j'attends, mais une petite place dans votre hermitage, pour cette nuit seulement. Vous me rendrez la vie, et vous aurez fait une œuvre vraiment méritoire.

Le saint homme se releva, et

me tâtant depuis les pieds jusqu'à la tête, après s'être bien assuré que je fusse un être vivant, il me conduisit, non sans quelque crainte encore, dans sa pieuse demeure. Là, à la lueur de sa lampe, il me contempla plus à son aise, et se remit entièrement de sa peur.

— Mais par quel hazard, me dit-il, vous trouvez-vous, à la nuit, dans cette île, où n'aborde ordinairement personne, que les criminels d'État, condamnés par ordre des dix, à être renfermés dans la prison de *Spirzbergk*.

Je lui racontai, le plus brièvement possible, tout ce qui venait de nous arriver, il fut touché de mon récit, versa quelques larmes, quand je lui parlai des malheurs d'Adèle, loua mon courage, et

me promit de me recevoir sous son toît hospitalier avec mon infortunée compagne.

— Allez, me dit-il, dépêchez-vous de l'amener, cette pauvre enfant!... Vous devez l'un et l'autre avoir besoin de quelque nourriture, je vais vous préparer un repas frugal; et, quoique mes facultés ne me permettent pas de vous offrir un lit de duvet, je vous promets de vous faire jouir d'un sommeil tranquille, dans cette chaumière, à l'abri, par sa simplicité, de toutes les inquiétudes qui entourent les palais des rois et les somptueuses habitations des riches.

Je remerciai le bon père; je lui baisai les mains et regagnai, à la

hâte, la pelouse où j'avais laissé Adèle.

Jugez de ma douleur... je ne vois, je n'entends personne; je cherche... j'appelle !... Adèle !... Adèle !... Inutiles cris !... tout est muet... mes sens se glacent... J'éprouve un sentiment que je ne saurais rendre... Désespéré... hors de moi-même, je me jette sur la terre, je maudis ma cruelle existence... j'invoque la mort; une sueur froide couvre mon front, je crois déjà sentir l'approche désirée du terme de ma vie... Un coup de canon part en ce même instant de la forteresse; je sors de mon état délirant, j'écoute... Le tambour bat dans l'intérieur de la prison de Spirtzbergk. J'entends les cris de plusieurs senti-

nelles, le bruit des chaînes du pont-levis; je m'avance à petits pas... et en silence...

— Des flambeaux !..... des gardes !.....

C'est un nouveau prisonnier qu'on amène, me dis-je en moi-même.

Je me cache derrière une guérite, pour laisser passer le cortège et voir, s'il est possible, le malheureux qu'on doit enterrer vivant...

Est-ce un songe?... une erreur?... Suis-je encore dans le délire?...

C'est Loganez que je reconnais, c'est l'amant de mademoiselle Serbellona, de la sœur Perpétue... Je suis prêt à me trahir... Je suis prêt à prononcer son nom...

Loganez passe... Il est pâle...

abattu... Quelque chose dans ses traits me dit pourtant qu'il n'est pas criminel... je le plains... Mais, hélas!... je ne puis l'arracher à l'arrêt injuste qui vient, sans doute, de le condamner.

Le sinistre cortège est introduit dans la forteresse... Le pont-levis se relève ; le tambour bat de nouveau, un second coup de canon se fait entendre... tout rentre dans le silence.

Le cœur navré de cette découverte et de la perte d'Adèle, je retourne à l'hermitage. — Qu'y trouvai-je ? un capuchon et plus d'hermite.

— Qu'est-ceci ?... mon anachorète m'aurait-il joué ?... L'hypocrite !... si je savais... Je furte par-tout... rien. Je me perds en

conjectures. — Quel parti prendre ?... Celui de quitter d'abord mes habits de femme et de m'affubler ensuite du capuchon... Me voilà hermite !... Mais passerai-je ici la nuit ?... Non. Sous ce nouveau déguisement, je serai plus en sûreté ; je parcourerai toute l'île, jusqu'à ce que je retrouve ma chère Adèle, ou que je sois informé du moins, des malheurs qui l'ont séparée de moi. Je me mets donc en route. — A peine ai-je fait quelques pas, que je vois venir de mon côté Adèle et le saint-homme qui la soutenait par le bras ; surpris de cette rencontre heureuse, autant qu'imprévue, je m'arrête... eux-mêmes suspendent leur marche ; craignant alors de causer quelques nouvelles frayeurs

à l'hermite, je m'avance vers lui, en nommant Adèle : Adèle reconnaît ma voix; l'hermite reconnaît ses habits, et d'un mouvement spontané, nous nous jettons tous trois dans les bras l'un de l'autre.

Sans nous interroger encore, nous entrons dans l'hermitage, où le père Anastasio, c'est le nom de l'hermite, nous invite à prendre place autour d'une petite table qu'il dresse à cet effet, et qu'il couvre en un instant de bon vin et d'excellent pain. Nous réparons nos forces, le vin, sur-tout, nous ranime, et nous fait volontiers oublier toutes les peines qui venaient de nous accabler à-la-fois. — La conversation s'engage; on se questionne, on s'explique.

Adèle effrayée en voyant de loin les flambeaux qui éclairaient le cortège du prisonnier, ne s'était pas encore crue quitte des poursuites du féroce Mainfredino, elle avait pris la fuite, de peur de tomber, pendant mon absence, entre les mains de nouveaux assassins, et s'était cachée dans une grotte voisine du petit bois qui conduisait à l'hermitage.

Le père Anastasio, de son côté, avait été mandé par le gouverneur de la forteresse, et, pour se rendre chez lui, avait quitté son simple capuchon, le même dont je me revêtis, et en avait endossé un autre qui me parut tenir de l'ordre de Saint-François.

Je racontai, à mon tour, le motif pour lequel je m'étais ainsi

déguisé, et le projet que j'avais formé, de parcourir l'île pour retrouver Adèle. Le père Anastasio m'approuva et me dit, en riant, que je devrais me faire novice.

— Cela se pourra bien, lui répondis-je, sur le même ton; mais, excusez ma curiosité, mon père; permettez-moi de vous demander, pourquoi monsieur le gouverneur...

— L'hermite reprenant un air triste. — « Ah! ne parlons plus de cela. » — Et en disant : « ne parlons plus de cela. » Il augmentait en moi le desir de connaître les raisons qui l'avaient appelé chez le gouverneur.

— Père Anastasio !... vous m'obligeriez

bligeriez ,cependant, beaucoup, si vous vouliez me l'apprendre...

(Je songeais alors à Loganèz.)

— Eh bien, mon fils, reprit, d'un air mystérieux, le bon Anastasio. — Je vais vous satisfaire... Aussi bien, j'ai un poids sur le cœur, il faut que je me soulage... Mais je vous crois trop honnêtes, tous les deux, pour violer le secret que j'exige.

— Je fais serment, mon père...

— Il suffit... Votre physionomie m'inspire de la confiance. Apprenez donc qu'on a amené, il n'y a qu'un instant, un nouveau prisonnier à la forteresse...

— Je l'ai vu.

— Il y a un ordre pour le faire... vous m'entendez?

— Il doit périr!...

— Demain, peut-être?

— Demain!... Les scélérats!...

— Qu'avez-vous?...

(Je me remets.) — Rien... oh rien... Et dit-on ce qu'on lui reproche.... Ce dont il est accusé?...

— Pas précisément... Le gouverneur ne peut trop s'expliquer là-dessus. On croit seulement que c'est un jeune homme qui a compromis l'honneur d'une des plus nobles familles de Venise.

— Et vous étiez appelé.... mon père!..

— Pour le disposer à paraître devant le maître de tous les hommes.... Pour le préparer à la mort.

— Vous êtes donc ecclésiastique?

— Vous le voyez à cet habit.

C'est moi qui dessers la chapelle du fort.

— Et vous avez parlé à ce jeune prisonnier?...

— Oui.

— Que vous a-t-il dit, quand vous l'avez approché?

— Que sa conscience était pure; qu'il était innocent.... Qu'il me remerciait de mes soins; qu'il se croyait assez en état de grace. En un mot, il n'a pas voulu m'entendre; je me suis retiré; j'ai rendu, mot pour mot, cette déclaration à monsieur le gouverneur, et c'est en revenant ici, que j'ai rencontré votre aimable compagne.

Je devins sombre et rêveur. Adèle remarqua la tristesse qui

obscurcissait mon front, et tâcha d'en pénétrer la cause.

Le père Anastasio, lui-même, fut allarmé du changement subit qui s'opérait en moi. Après quelques instans d'une profonde mélancolie, je me levai en sursaut, et prenant avec force la main d'Anastasio, je m'écriai :

— Mon père!... vous sentez-vous assez de courage pour sauver un innocent ?

— Mon devoir, mon état.... la religion... l'humanité... tout ne me le commande-t-il pas ?... mon fils....

— Et votre cœur...

— Éprouverait une grande joie, une douce satisfaction, si j'étais assez heureux....

— Vous le serez, mon père,

vous le serez ; je vous offrirai les moyens de vous signaler devant ce juge suprême que vous craignez, devant ce dieu que nous adorons, ce maître de tous les hommes ; devant celui qui vous a confié le ministère sacré de ses autels.

— Mon fils !... que me dites-vous ?..... Vous enflammez mon âme du plus ardent desir..... Achevez....

— Ce prisonnier qui doit périr, ce jeune homme qui a refusé de vous entendre.... il est innocent : mon père ! j'en atteste le ciel !... Loganèz n'est point coupable ; il est victime de la haîne et de la vengeance d'une famille qu'il n'a point offensée.... Mon père ! prêtez-moi toute votre attention ;

j'en appelle à votre justice ; je vais plaider sa cause et vous prononcerez.

Employant alors toute mon éloquence, toutes les ressources de mon génie, toute ma sensibilité, je traçai, au père Anastasio, un tableau fidèle des événemens extraordinaires qui m'étaient arrivés à Naples ; de l'amour de mademoiselle Serbellona, pour le jeune Loganèz ; de la mort cruelle de la fille du noble vénitien : je citai sa lettre et toutes les circonstances qui avaient accompagné ses obsèques ; je fis les détails de ma fuite du couvent, de la méprise de Loganèz, de mon arrivée à Venise ; enfin, de mon emprisonnement dans le château de Mainfredino. Je mis tant

de chaleur dans ma narration, je prouvai si clairement l'innocence de Loganèz, que le bon hermite se laissa persuader, et me jura de faire tout ce qui dépendrait de lui, pour délivrer ce malheureux jeune homme.

CHAPITRE VIII.

Risus, lacryma, spes. . . . .

Je profitai de la bonne volonté du père Anastasio, pour le déterminer à écrire sur-le-champ la lettre suivante, adressée au gouverneur de Spirtzbergk, à son excellence, monseigneur de Zangelli.

Monseigneur,

« Désolé de n'avoir pu réussir » dans les honorables fonctions » dont vous m'aviez chargé hier, » à l'égard du nouveau prisonnier, j'ai attribué ce peu de

» succès à l'insuffisance de mes
» moyens, à l'incapacité de mon
» esprit, enfin, à la faiblesse de
» mon âge ; mais, comme il ne
» faut pas, pour cela, abandonner
» un pêcheur sur les bords de la
» tombe ; je me suis décidé à faire
» venir près de moi le père *An-*
» *gelini*, et après lui avoir fait
» jurer, sur l'évangile, de tenir
» le secret, je l'ai envoyé vers
» vous.

» Le père Angelini est un des
» religieux les plus savans de
» notre ordre ; son éloquence
» persuasive remplira le but que
» nous nous étions proposés. Con-
» fiez-lui le prisonnier, j'ai crû
» cette mesure indispensable pour

» le repos de votre conscience et
» de la mienne.

» J'ai l'honneur d'être, mon-
» seigneur,

» Votre très-humble et très-
» révérend serviteur,

» *père* ANASTASIO,

» Hermite et religieux de l'ordre de
» Saint-François, prêtre de la chapelle
» du fort de Spirtzbergk.

» A l'hermitage, ce..... »

La nuit était déjà fort avancée, lorsque nous eûmes achevé cette lettre, nous songeâmes à prendre quelques repos. L'hermitage du père Anastasio était divisé en trois petites cellules... Une fut destinée à Adèle, à qui l'on arrangea un lit de nattes de joncs,

couvertes de mousse ; Anastasio se retira dans la seconde, qui était le lieu ordinaire où le saint homme se recommandait à Dieu, et l'autre me fut réservée.

J'y trouvai un grabat sur lequel je me jetai tout habillé, et je tâchai de rafraîchir mes sens par un léger sommeil. J'observerai qu'avant de nous séparer, nous avions fait tous les trois la prière en commun, et demandé au ciel de couronner, par le succès, notre généreuse entreprise.

Le chant des oiseaux nous réveilla ; nous nous réunîmes, comme la veille, dans une seule pièce pour rendre un nouvel hommage à la divinité. Ce moment de recueillement fut suivi d'un autre plus gai : nous entendîmes

un concert qui était nouveau pour Adèle et pour moi. C'était un jeune pâtre qui chantait, en s'accompagnant avec la cloche placée au-dessus de la porte de l'hermitage.

— Bon !... dit le père Anastasio !... Voilà le déjeuner !.... c'est du lait qu'on nous apporte...

— Avant d'ouvrir, nous écoutâmes la chanson du jeune pâtre et elle nous amusa beaucoup par sa naïveté.

CHANSON

DU JEUNE PATRE.

Premier couplet.

Hermite, bon hermite !
Réveillez-vous et tôt ;

Ouvrez, ouvrez bien vîte,
C'est le petit Petro.
Dès le matin, il chante,
Il chante jusqu'au soir;
Il a l'ame contente,
Sitôt qu'il peut vous voir...
Hermite, bon hermite,
Réveillez-vous et tôt;
Hermite, bon hermite!
Ouvrez bien vite,
Au pauvre Petro.

La cloche, qu'il carillonnait, servait ici de ritournelle.

Deuxième couplet.

Un beau jour, je l'espère,
Pour finir mon souci,
A votre ministère,
J'aurai recours aussi.
Avec gente fillette
Je veux me marier;
Tenant la main d'Annette,
Je viendrai vous crier :

Hermite, bon hermite!
Réveillez-vous et tôt;
Hermite, bon hermite,
Mariez vîte,
Le pauvre Petro.

Le ton de vérité qu'il mettait à ce refrain, nous fit rire, malgré nous, et quoique le tems nous pressât beaucoup, nous ne pûmes nous empêcher d'écouter le troisième couplet qu'Anastasio nous assura être le dernier.

Troisième couplet.

Après le mariage,
Petro vous le promet,
Toujours, à l'hermitage,
Il portera son lait.
Pour faire le voyage,
Alors, nous serons deux;
Moi, d'avance, je gage
Qu'il n'en ira que mieux...

Hermite, bon hermite!
Réveillez-vous, et tôt.
Hermite, bon hermite,
Ouvrez bien vîte,
Au pauvre Petro.

Nous ouvrîmes, enfin, au gentil Petro, qui, accoutumé à trouver le père Anastasio seul, ne fut pas peu étonné de nous voir. Je lui glissai, dans la main, quelques pièces de monnaie, en lui disant que c'était pour faire un présent de nôce à la future; un grand salut, un joli souris, qui nous laissa appercevoir les dents les plus blanches, furent sa réponse : il posa sa cruche sur une table, et s'en alla, encore plus gaîment qu'il n'était venu.

Anastasio nous servit à chacun une jatte de lait; je mangeai de

bon appétit : l'espérance de faire une bonne action m'avait même rendu ma gaité ; je réchauffai le zèle d'Anastasio, et après avoir bien arrangé mon capuchon, j'embrassai l'hermite, la bonne Adèle, et me rendis, sur-le-champ, à la forteresse, muni de la lettre que le père Anastasio m'avait remise pour monsieur de Zangelli.

Arrivé au premier poste, je demandai à parler à son excellence : deux soldats invalides s'armèrent de leurs carabines, et me conduisirent respectueusement au pavillon du gouverneur.

Je fus introduit chez monsieur de Zangelli ; son abord me fit trembler au premier instant ; mais après, je repris courage, et com-

posant mon maintien, je lui donnai d'un air mystique le billet du père Anastasio.

Le gouverneur le lut... J'examinai attentivement l'impression qu'il lui causait... il pâlit... je frissonnai.

— Grand Dieu !... me disais-je, en moi-même, l'ordre fatal serait-il exécuté ?...

Monsieur de Zangelli, me regardant à son tour, me fit plusieurs questions auxquelles je répondis d'une manière victorieuse, et parut enfin si content de moi, que mettant aussitôt la main à la plume, il signa un ordre par lequel les portes de la prison du malheureux Loganèz devaient m'être ouvertes.

— Je suis donc arrivé à tems, m'écriai-je, transporté de joie.

— Oui, père Angelini, répondit le gouverneur qui n'avait pas compris, à coup sûr, le véritable sens de mon exclamation... Exhortez-le bien; car ce soir peut-être ?...

— Ce soir !.... Je frémis.... je tremblai d'horreur !...

Un geolier m'avertit de le suivre, le bruit des clefs, des verroux, me saisissait, à tout moment, d'effroi ou d'indignation. En montant l'escalier d'un donjon, je réfléchis sur la facilité avec laquelle les grands abusent de leur pouvoir; je m'étonnai que leur criminelle audace restât si souvent impunie; et appelant les vengeances célestes sur la tête de ces hommes,

qui, maîtres de tout, ne le sont jamais de leurs passions ; je prononçai quelques mots qui auraient pu me déceler et nuire à mes projets, si la voix rauque du geolier ne se fut fait entendre en même-tems, et ne m'eut laissé appercevoir mon imprudence.

— Eh bien ! me dit Barbarino, (c'était le nom, bien motivé, du chef des porte-clefs ;) est-ce que vous prêchez déjà ?... Attendez donc, vous n'y êtes pas encore.... le prisonnier ne saurait vous entendre de là-haut ; conservez votre saint zèle, pour le moment où vous serez ensemble.

— Je ne répliquai rien.

Le silence est, dans certaines occasions, une souveraine marque de mépris.

Enfin, l'on m'ouvrit la chambre de l'infortuné Loganèz; j'entrai, le geolier voulut demeurer, je le priai de se retirer, et de me laisser exercer librement mon ministère.

L'ordre porte que nous serons seuls; revenez me chercher dans une heure.

Barbarino me fit un signe de la tête, comme pour me dire oui, et s'en alla. J'entendis de nouveau le bruit épouvantable des gonds et des verroux, et je restai renfermé avec l'amant de mademoiselle Serbellonna... avec mon *prétendu*. Il me parut assez calme; je m'approchai de lui, et d'une voix qui peignait le puissant intérêt que je prenais à son sort, je lui demandai s'il voulait bien

permettre que je lui fisse part des motifs qui m'amenaient.

Loganèz, sans lever les yeux, me répondit :

« J'ai déjà déclaré mes intentions, au père Anastasio.

—Je le sais ; mais...

(Il m'interrompt.) « Mon père, épargnez-vous des peines inutiles ; quelque supplice qu'on me réserve, j'y suis préparé ; je le répète encore, ma conscience n'a rien qui l'oppresse ; mais quel homme est à l'abri des gouvernans, ou de ceux qui les entourent, qui les trompent, quel homme...

— Seigneur Loganèz...

— Qu'entends-je !... Qui vous a dit mon nom ?

— Seigneur Loganèz, daignez

me regarder; vous reconnaîtrez, sans doute, celui qui a été la cause involontaire des persécutions qu'on vous fait endurer.

J'ôtai mon capuchon; Loganèz demeura interdit.

— Que vois-je?... s'écria-t-il, qui êtes-vous?... Vos traits, en effet, ne me sont pas inconnus...

— Non, lui répondis-je, ce sont mes traits qui ont produit l'erreur où vous avez été plongé et cette méprise qui vous est devenue si funeste, j'en ai été moi-même la victime : écoutez-moi, je vais vous éclairer sur votre propre situation; ensuite, nous aviserons aux moyens de vous soustraire au coup qui vous menace. Ne perdons pas de tems, sur-tout, songez

que dans une heure on doit venir me chercher.

Je donnai à Loganèz à-peu-près les mêmes détails qu'au père Anastasio ; chaque mot augmentait son étonnement. — Il avait bien entendu parler de la mort de la sœur Perpétue, mais les apparences lui prouvaient le contraire. Une lettre que lui avait écrit de Naples, la personne à qui il avait crû confier la fille de monsieur de Serbellonna, après l'incendie du couvent, lui annonçait que j'avais disparu sous des habits d'homme, et que, d'après les informations les plus exactes, on était sûr que j'avais pris la route de Venise. Dans ce même tems, monsieur de Serbellonna, venait de recevoir un message de

l'abbesse des Carmelites, et se livrait à la douleur, que devait nécessairement lui causer l'événement terrible dont elle l'instruisait, quand certains bruits répandus dans Venise, refroidirent sa sensibilité, sa compassion, et firent naître dans son cœur, des sentimens tout opposés. Il imagina que Loganèz le trompait, et que l'abbesse elle-même, abusait de sa crédulité.

— Mon silence, ajouta le prisonnier, acheva de confirmer ses soupçons. Hélas !... comment aurais-je pu me justifier ?... tout était contre moi ; la lettre de Naples me jetait dans le plus grand embarras ; je craignais qu'en effet, mademoiselle de Serbellonna n'eût commis une imprudence dont les

suites

suites devaient infailliblement nous perdre tous deux ; je tâchai d'éclaircir mes doutes par toutes les recherches et renseignemens possibles, je ne fus que trop certain de la vérité des avertissemens qu'on m'avait donnés, on vous avait vu... Je tremblais pour l'objet de mon amour... Malheureux que je suis !... ce que je prévoyais ne tarda pas d'arriver ; monsieur de Serbellonna, de son côté, avait semé des espions dans les différens quartiers de Venise... Vous fûtes épié, découvert... arrêté... conduit...

— Au château de Mainfredino...

J'interrompis Loganèz, en cet endroit, pour lui retracer la conduite perfide du scélérat qui se

disait parent de monsieur de Serbellonna.

(Loganèz reprenant :)

Enfin, j'appris que ce noble vénitien, irrité contre sa fille, allait user envers elle de la dernière rigueur... Je courus me jeter à ses pieds, m'accuser, le conjurer de ne faire tomber que sur moi le poids de sa colère. Mes larmes ne servirent qu'à l'enflammer davantage, sans obtenir le pardon de mademoiselle de Serbellonna, je fus repoussé, entraîné dans un lieu obscur, où l'on me tint renfermé pendant trois jours, ne vivant que des plus grossiers alimens, qu'on me faisait passer par une espèce de soupirail très-étroit, et si élevé qu'il m'était de toute

impossibilité de l'atteindre. Monsieur de Serbellonna est puissant, il aura sollicité un ordre des *dix*, et je ne doute point qu'on m'ait envoyé dans cette prison, comme un criminel d'état.

— Il est certain, répondis-je à Loganèz, que la vengeance de ce noble est atroce; mais, attendrez-vous tranquillement le coup mortel qui doit vous frapper?...

— Eh! qu'ai-je à regretter maintenant, puisque j'ai perdu celle que j'aimais, celle qui devait faire mon bonheur; tant que mon erreur durait, je voyais avec effroi le moment qui m'arrachait d'une terre où je me flattais que mon amante respirait encore; mais à présent que vous avez déchiré le voile qui couvrait mes yeux, je

sens plus que jamais l'inutilité de mon existence.

— Votre douleur vous égare, mon cher Loganèz... Vivez, vivez, pour perpétuer la mémoire de celle qui vous fut si chère ; pour le repos même de sa cendre, sortez de cette affreuse demeure, prouvez votre innocence et confondez vos ennemis.

Je pressai Loganèz avec tant d'ardeur qu'il s'abandonna entièrement à mes conseils, et qu'il me promit de se prêter à tout ce que j'exigerais de lui. Nous convînmes donc qu'au retour du geolier, il feindrait d'éprouver les plus cruelles souffrances, et que, de mon côté, je ferais entendre adroitement au gouverneur qu'il s'était empoisonné.

Nous n'eûmes pas le tems de nous concerter tout-à-fait sur notre projet d'évasion; l'heure s'était écoulée, sans que nous nous en fussions apperçus ; le geolier Barbarino reparut. Je repris mon rôle de père Angelini, et Loganèz, malgré la répugnance qu'il en ressentait, intérieurement, se disposa à jouer le sien.

Le geolier fut, le premier, dupe du stratagême.

— J'appréhende bien, lui dis-je, en montrant le patient, que ce malheureux ne se soit livré au désespoir.

— Bon!... il n'y aurait pas de mal à celà, me répondit le geolier avec sang froid.

— Comment?... Que voulez-vous dire?

— Sans doute, il éviterait, par ce moyen, à monsieur le gouverneur, la peine de...

Il fit un geste en ce moment, dont je reculai d'horreur.

— N'achevez pas, sortons.... Je vais parler à monseigneur de Zangelli.

Je laissai Loganèz dans les *convulsions*... et nous sortîmes, le geolier et moi.

Barbarino, plus habitué à la descente des escaliers, me devança de beaucoup. Il était déjà au bas de la tour, que j'avais encore plus de quarante marches à descendre. Dans cet intervalle, je rencontrai le chirurgien du fort. — Précieuse rencontre!... Je prévoyais bien que, sans le secours de cet homme, il me serait difficile de parvenir

à mon but, je l'arrêtai et, sans avoir l'air de vouloir le séduire, je le mis adroitement dans mes intérêts ; c'est-à-dire, qu'il me servit sans qu'il s'en doutât lui-même. Le porte-feuille que m'avait donné Loredo, contenait pour environ vingt mille livres de billets de banque, je le tirai de ma poche, et le présentant au chirurgien, je lui dis :

— Monsieur, le nouveau prisonnier, le seigneur Loganèz, amené hier soir à la forteresse de Spirtzbergk, croit toucher à ses derniers momens, il s'est lui-même donné la mort ; du moins, l'état convulsif dans lequel je viens de le laisser, me fait soupçonner qu'il n'a pas voulu attendre l'exécution de son arrêt : voici un

porte-feuille qu'il m'a chargé de vous remettre. Il renferme une somme considérable; mais, l'intention de celui qui vous le lègue, est que vous ne vous en regardiez comme légitime propriétaire, qu'au moment même où il aura rendu le dernier soupir; retenez bien que s'il ne meurt point, il sera en droit de le réclamer, et que, sous aucun prétexte quelconque, vous n'aurez celui de vous refuser à une juste restitution.

« Venez avec moi chez monsieur le gouverneur, afin qu'il vous donne l'ordre de vous rendre auprès du malade! »

On devine aisément que l'esculape ne se promettait pas de travailler sérieusement à la gué-

rison de Loganèz. L'espoir de jouir bientôt d'une somme qu'il ne gagnait pas dans dix années, lui faisait déjà envisager comme réels, les prétendus symptômes de sa maladie. Il aurait plutôt enterré Loganèz vivant, que d'être obligé à une restitution à laquelle il s'était engagé par serment.

Le gouverneur ne parut pas plus fâché que le geolier de la nouvelle que je lui annonçai; au contraire, une certaine joie se manifesta dans ses traits, il renvoya le chirurgien près de Loganèz, comme espérant apprendre, à son retour, *l'heureuse* fin de son prisonnier.

Lecteur, ne vous méprenez point, sur cette conduite horrible, en apparence, du gouver-

neur Zangelli; cet homme, dans le fond, sensible et humain, n'avait accepté le gouvernement de Spirtzbergk, que pour répandre des soulagemens et des consolations sur les malheureuses créatures qui devaient être confiées à sa surveillance; en effet, rien ne lui répugnait comme les actes arbitraires; il adoucissait, autant qu'il était en son pouvoir, la sévérité des ordres supérieurs qu'il recevait, et comme il ne s'agissait rien moins que de mort, dans celui qu'on lui avait donné à l'égard de Loganèz, il se félicitait, sans doute, intérieurement, qu'une circonstance aussi imprévue lui épargnât le chagrin de le mettre à exécution.

Tout allait déjà au gré de mes

desirs, le succès de mes premières démarches augmenta encore le courage, dont je me sentais animé. En quittant monsieur de Zangelli, je rejoignis le geolier Barbarino, et m'informai auprès de lui du lieu qui servait de sépulture aux prisonniers qui mouraient dans le fort.

Le geolier garda le silence ; réfléchissant aussitôt à la nature de ma demande, je craignis de m'être trop avancé ; mais un grand homme maigre, d'une figure effroyable, et qui, caché dans l'ombre, ressemblait plutôt à un spectre qu'à une créature vivante, s'avança, et, d'une voix sépulcrale, me répondit :

— Est-ce que vous voulez vous faire enterrer, mon père... Vous

n'avez qu'à parler, ajoute-t-il en riant; puis reprenant son sérieux :

« Je suis le fossoyeur. »

Je m'en doutais à sa mine sinistre, à son teint cadavereux, à ses vêtemens presqu'en lambeaux, et formés d'un morceau de drap mortuaire qui avait, sans doute, déjà servi à couvrir quelques malheureux défunts. Malgré le dégoût que je sentais de le mettre dans ma confidence, je lui fis entendre par gestes, et, sans que Barbarino m'apperçut, que je désirais lui parler à l'écart; il me comprit fort bien, et, sur-le-champ, prétextant quelques affaires auxquelles il n'avait pas mis ordre, il quitta le geolier, en lui donnant toutefois la promesse de revenir bientôt terminer la partie de cartes

qu'il était en train de faire avec ui.

Lorsque nous fûmes sans témoins, je lui demandai, s'il serait disposé à me rendre un service...

— Le mot de *service* le fit reculer de trois pas.

— Remettez-vous, lui dis-je au même instant, je ne suis point assez inhumain, ou assez insensé, pour songer à vous compromettre; je connais votre responsabilité et les lois sévères de cette maison; à dieu ne plaise, que je veuille exposer votre vie!... Non, il ne s'agit ici que de coopérer à une bonne œuvre!...

— Une bonne œuvre!...

Mon homme fit en ce moment une grimace horrible.

Comme je vis enfin que le moyen dont je me servais, n'était pas le plus persuasif, j'eus recours à un autre, qui eut tout l'effet que j'attendais; je fis sonner les pièces d'or qui me restaient, et dont le poids malheureusement ne m'incommodait pas beaucoup; ce bruit lui chatouilla l'oreille; un sourire... Quel sourire!... parut sur ses lèvres, il releva sa moustache, et se frottant gaiement les mains, il s'écria : « A » la bonne heure, mon père... » Expliquons-nous... Je suis bon » diable, tel que vous me voyez; à » mon air dur et farouche, on me » croirait bien méchant, pas du » tout... Barbarino vous le dira, » je suis doux comme un mou- » ton... j'ai le cœur sensible....

« Oui, sensible... et, lorsqu'il est » question d'obliger... je ne sais » pas ce que c'est que de rien » refuser... Mon dieu ! il ne faut » pour cela que me prendre du » bon côté... Mais, continuez, » mon père, continuez, apprenez-» moi... »

Alors, pour ne plus perdre de tems, je parlai d'une manière claire et précise, je tirai mon argent de ma poche, et lui montrant ce dont je pouvais disposer : « Il ne tient qu'à vous, lui dis-je, » de gagner cela. »

— Et comment ?...

— En me livrant le corps du dernier prisonnier qu'on a amené à la forteresse, et qui, en se donnant lui-même la mort...

— Quoi! ce jeune homme arrivé hier...

— S'est empoisonné... En ce moment, peut-être, il ne respire plus.

— Et que voulez-vous faire de son corps?

Mon dessein est de l'ouvrir, et d'examiner les ravages causés par...

— Ah! j'entends, mon père, vous êtes le chirurgien de l'ordre.

— Je m'occupe de l'anatomie, pour le bien de l'humanité; mais, comment approfondir cet art, sans consulter la nature elle-même, sans chercher à pénétrer ses plus profond secrets...

J'allais entrer dans des détails auxquels le fossoyeur n'eut sûrement rien compris, lorsqu'il

m'évita cette peine, et traîna les choses moins en longueur.

— Et moi aussi, ajouta-t-il, mon père, j'aime qu'on travaille pour le bien de l'humanité... Je vous livrerai l'homme... Rien de plus aisé; trouvez-vous, demain au soir, sur les dix heures, à la porte du cimetière...

— Mais indiquez-moi....

— Derrière l'hermitage du père Anastasio... Vous verrez un petit jardin entouré de palissades....

— Bon! j'aurai le tems de reconnaître les lieux.

— Il est impossible de se tromper; à dix heures sonnant... trois coups dans la main... voilà le signal!.... Vous appercevrez un homme avec une lanterne sourde... vous l'aborderez, et...

— Nous concluerons.

— C'est ça.... c'est ça.... Nous concluerons, comme vous dites fort bien.

— Je puis compter sur votre parole ?

— Foi de *Sépulcrone*... (c'était le nom de mon sensible traitant) « que je sois tourmenté dans cette » vie et dans l'autre, si j'y » manque. J'en jure... par tous » les morts qui me sont passés » entre les mains, depuis que » j'ai l'honneur d'être fossoyeur » en chef du fort de Spirtzberg, » et bédeau de la chapelle de son » éminence, monseigneur le gou- » verneur de Zangelli.

— Eh bien, pour vous donner, de mon côté, une garantie, je vous prie d'accepter, d'avance,

cette faible marque de ma reconnaissance.

— Je prends.... Et je boirai, avec Barbarino, à la santé du père....

— Angelini.

— Angelini!... Ah, mon père!... vous me porterez bonheur...

— Du secret.

— J'en attends de vous.... Je perdrais ma place, si l'on savait....

— Je serais sévèrement réprimandé, si l'on parvenait à découvrir les moyens auxquels j'ai recours pour étendre mes lumières: il est certains préjugés, monsieur Sépulcrone, que l'humanité et la philosophie ne pourront jamais vaincre.

— Adieu donc; à demain. Sé-

parons-nous, notre conversation a été longue; ce Barbarino est fin : un mot, un seul mot qui arriverait à ses oreilles, éveillerait ses soupçons, malgré l'amitié que nous nous sommes jurée, et il ne me pardonnerait pas....

— D'avoir gagné quelqu'argent.

— Sans le partager avec lui.... Vous l'avez deviné.... Et quand on est en place, il faut ménager tout le monde : on ne saurait avoir trop d'amis.

— Je suis de votre avis ; au revoir. Il était tems que nous terminassions, car j'avais à peine serré la main sèche et noire de Sépulcrone, pour prendre congé de lui amicalement, que le terrible Barbarino se montra. Je

craignis d'abord qu'il ne se fût caché pour écouter notre entretien ; mais je fus bientôt rassuré, lorsque le geolier, frappant sur l'épaule du fossoyeur, dit à son auguste confrère : — Eh bien ; Sépulcrone, tu me fais attendre bien long-tems.... Est-ce que le père Angelini t'a confessé ?... Je suis bien sûr que tu ne lui auras pas avoué tous tes péchés.... coquin !...

— Barbarino, je te remercie...

— Il n'y a pas de quoi. Tu es trop bon... mais tu m'as planté là avec du *trefle* à la main...

(Il montrait ses cartes.)

» Sais-tu bien que ce n'est pas honnête d'abandonner ainsi la partie.... Tiens, regarde... j'avais beau jeu...

— Toi, beau jeu.... J'ai gagné.

— Imbécille !.... examine donc....

— Tu n'y vois goutte, reprit Sépulcrone, en le repoussant, tu n'as pas de *cœur*....

— Non.... Mais en revanche.... qu'est-ce que c'est que cela?.... *l'as de pique*..... je te faisais *capot*.

— Eh bien... viens... nous recommencerons.

— Oh ! il n'est plus tems.... comme bédeau, tu vas avoir de l'occupation... On t'attend... Cours bien vîte à la chapelle.

— Bah !... Et qu'y a-t-il donc de nouveau?

— Ce prisonnier...

— Il est mort, peut-être?...

— C'est fini... Je viens de rencontrer le chirurgien qui m'a dit avoir été témoin de son dernier soupir... Allons, (s'adressant à moi) père Angelini, préparez-vous à dire la messe.

Je lui observai que c'était le père Anastasio qui devait officier, mais que je garderais volontiers le corps, tout le tems qu'il serait exposé dans la chapelle.

— J'en suis enchanté, me répondit Barbarino, avec un sourire presqu'ironique, vous prierez Dieu pour le repos de son ame.

Fin du Tome second.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS

DANS LE SECOND VOLUME.

CHAPITRE CINQUIÈME, *pag.* 1

CHAP. VI. 50

CHAP. VII. 103

CHAP. VIII. 152

Fin de la Table.

BRICK BOLDING.

TOME TROISIÈME.

Les Exemplaires ont été fournis à la Bibliothèque nationale.

»Tremblez, scélérats!..... le ciel vous a entendus, il punira vos forfaits ..... Chap. XI.

BRICK BOLDING,

OU

QU'EST-CE QUE LA VIE?

Roman Anglo-Franc-Italien.

Il y a un Être invisible qui nous guide; et je ne suis pas, plus que vous, le confident de ses secrets.... *Chap. VI. Pag.* 83. *T. II.*

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue de la Harpe, n.° 461, en face de celle des Cordeliers.

AN VIII.

BRICK BOLDING.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Risum teneatis, amici.

Je sortis, enfin, de la forteresse, et j'allai, sur-le-champ, trouver le père Anastasio, pour lui rendre compte de mes premiers succès. Je rassurai Adèle, qui attendait mon retour avec autant d'inquiétude que d'impatience ; nous nous embrassâmes tous de joie, et nous songeâmes aux moyens d'achever glorieusement notre périlleuse entreprise.

Anastasio me mena ensuite du côté du cimetière, et me fit reconnaître l'endroit que Sépulchrone m'avait indiqué pour notre

rendez-vous. Après que je l'eus bien examiné, nous retournâmes à l'hermitage, où nous nous pourvûmes des provisions nécessaires pour conserver la vie à notre *mort*. Il était à présumer que la faim le tourmenterait, et que, jusqu'à ce qu'il fut délivré de ses liens, il aurait besoin de forces pour soutenir son rôle.

Dans l'après-midi, nous fûmes mandés par le gouverneur, monsieur de Zangelli, nous nous rendîmes à ses ordres, et nous signâmes une espèce de procès-verbal qui contenait les détails circonstanciés de la mort de Loganèz. J'apperçus au bas du papier la signature du chirurgien du fort; cela me fit croire que mon homme n'y avait pas regardé

de si près, pour se maintenir légitime propriétaire du portefeuille que je lui avais remis.

Le procès-verbal signé, paraffé, monsieur de Zangelli demanda, qui, de nous deux, voudrait bien passer la nuit auprès du cercueil, qui allait être exposé, pendant vingt-quatre heures, au milieu du chœur de la chapelle?

Je ne laissai pas au père Anastasio le tems de répondre; je pris, sur-le-champ, la parole, et je dis à monsieur le gouverneur, que mon âge me mettait à même de supporter bien des fatigues et des veilles; que j'étais, d'ailleurs, accoutumé à ces sortes de fonctions; que rien ne me coûtait, lorsqu'il s'agissait de rendre les derniers devoirs à mon semblable; qu'ainsi

je me sentais disposé à passer toute la nuit, auprès du seigneur Loganèz, et à prier le ciel de lui accorder la rémission des fautes qu'il avait commises dans ce monde ; le bonheur et la tranquillité qu'on nous promet dans l'autre.

Monsieur de Zangelli parut, on ne peut pas plus, content de mon zèle ; il me remercia, et m'assura que ce dévouement ne resterait pas dans l'oubli ; que, tôt ou tard, j'en serais récompensé ; que le seigneur Loganèz appartenait à une famille honnête, qui saurait reconnaître un jour tout ce que je faisais.

Je mis la main sur mon cœur, et avec l'expression d'une véritable joie, et d'un sentiment bien

pur, je répondis à son éminence, que jamais je ne m'étais estimé aussi heureux que dans cette circonstance ; que j'étais assez payé de mes peines, par la satisfaction que j'éprouvais, de trouver une occasion où je pusse exercer dignement le ministère saint qui m'était confié.

Je ne sais s'il crût beaucoup à la sincérité de mes discours ; mais j'apperçus dans l'instant, sa paupière mouillée de quelques larmes ; le bon gouverneur, pénétré d'attendrissement, me serra avec force dans ses bras, et me dit qu'il voulait absolument devenir mon ami.

— Ah ! vous ne m'avez pas trompé !...

(S'adressant au père Anastasio,

qui était toujours témoin de cette scène.)

« Je trouve dans le père Angelini, tout ce que vous m'aviez annoncé par votre lettre... Le dirai-je en sa présence?... Il est au-dessus des éloges que vous m'en avez faits. Je vous ai bien des obligations, père Anastasio, de m'avoir procuré la connaissance d'un homme aussi estimable, aussi vertueux. . »

Et il m'embrassa.

La bonne-foi du gouverneur me fit chanceler un instant, en voulant sauver l'amant de mademoiselle de Serbellonna, je trompais monsieur de Zangelli, d'une manière bien cruelle, j'abusais de sa crédulité à un point qui m'étonnait moi-même; mais, mon

secret pouvant n'être jamais révélé que par Sépulchrone, et la crainte de perdre une bonne place retenant ce dernier, la sûreté et les intérêts de monsieur de Zangelli n'étaient point dans le cas d'être compromis. Cette réflexion me rendit tout mon courage, et me fit reprendre une ferme contenance.

La nuit s'avançant, le père Anastasio m'observa que, puisque j'étais bien déterminé à rester, il croyait qu'il était de son devoir de retourner à l'hermitage, où des affaires essentielles nécessitaient sa présence ; ensuite, par un coup-d'œil, il me donna à entendre qu'Adèle pourrait s'allarmer de notre longue absence. Je lui serrai la main pour le

remercier de ses attentions, et lui faire voir que je l'avais bien compris.

— Allez, lui dis-je, mon père, que le ciel vous conserve toujours sa protection, et que demain, au lever de l'aurore, je vous retrouve calme et heureux.

J'embrassai le vieil hermite, et j'ajoutai, de manière à ne pas être entendu de monsieur Zangelli :

— Veillez sur elle.

Anastasio nous quitta ; le gouverneur fit préparer une petite collation, et m'invita à en prendre ma part. J'acceptai, afin de me mettre de plus en plus dans ses bonnes grâces, et de le fléchir plutôt, en cas d'accidens.

Nous parlâmes de différentes choses, monsieur de Zangelli, en

d'autres tems, m'eut charmé par sa conversation ; ce n'est point ici le moment d'entretenir le lecteur des objets sur lesquels nous discutâmes ; je me les rappellerais moi même avec peine, parce que j'avais l'esprit tout entier à mon projet, et qu'il m'arrivait quelquefois de déraisonner. Mais cela ne me servait point mal ; chacun a son opinion, chacun a plus ou moins sa dose d'amour-propre ; monsieur de Zangelli n'était pas fâché de me voir, de tems en tems, dans l'embarras, et finir toujours par déférer à son jugement ; c'est ainsi que nous devînmes, en peu d'instans, les meilleurs amis du monde. Notre entretien eut duré peut-être toute la nuit, si je ne l'eusse adroitement

rompu. Déjà, le gouverneur me parlait des plans qu'il avait faits pour l'amélioration du gouvernement, pour l'accroissement du commerce, pour l'ordre des finances, pour la salubrité des hôpitaux, etc... Il allait me les communiquer tous les uns après les autres, si l'horloge du château qui se fit entendre et sonna dix heures, ne m'eut enfin offert l'heureux moyen de me séparer honnêtement de mon cher hôte. Je me levai de table, et me prosternant tout-à-coup, la face contre terre, je feignis de me mettre en prières, comme si ce moment eut été celui où je me livrasse d'ordinaire à mes pieux exercices. Le bon monsieur de Zangelli, qui, vingt fois par jour, eut

voulu baiser la mule du pape, n'osa point troubler ma dévotion. Edifié, au contraire, de la ferveur avec laquelle je priais, et des coups de poings que j'avais soin de me donner de tems en tems dans l'estomach, il suivit bientôt mon exemple, et fléchissant à son tour les deux genoux, il pria d'un autre côté, poussa des soupirs, se frappa la poitrine, et m'imita dans toutes les parties de mes oraisons. Nous semblions faire un assaut de *meâ culpâ*; j'aurais ri de bon cœur, je l'avoue, si j'avais osé; cette scène étant vraiment comique, en ce que les intentions des deux personnages qui l'exécutaient, n'avaient entr'elles aucune ressemblance. Au bout d'un quart-d'heure, je me relevai, et

saluant silencieusement monsieur de Zangelli, je lui fis entendre d'un geste, qu'il était tems que je me rendisse à la chapelle. Il m'approuva, appela un de ses gardes, et lui ordonna de m'accompagner.

Le vieux militaire s'avança de mon côté et, fronçant le sourcil, il s'écria :

— Quand il vous plaira.

Je le suivis, en remerciant mon heureuse étoile de m'avoir si bien guidé jusqu'alors. Comme nous approchions de la chapelle, je sentis mon cœur battre violemment : l'inquiétude et la joie l'agitaient tour-à-tour ; je craignais que Loganèz n'eut pas aussi bien réussi que moi, dans la conduite de notre plan ; nous avions eu fort

peu de tems pour nous concerter à notre dernière entrevue. Je tremblais que sa patience n'eut eu de trop rudes épreuves à supporter; ou qu'enfin, le chirurgien n'eut employé des moyens terribles pour se dégager de ses sermens. Je redouble le pas, afin de sortir plus promptement de l'état d'anxiété où je suis plongé; je devance mon garde, me voilà dans la chapelle!

— Comme vous courez; s'écrie derrière moi, l'invalide conducteur... Oh! oh!... je n'ai pas de si bonnes jambes.

— Bon soir, lui répondis-je, je n'ai plus besoin de vous.

— Tant mieux, répliqua-t-il, tant mieux!...

Et faisant un demi-tour à droite,

il s'en retourna aussi vîte qu'il était venu ; c'est-à-dire, en *comptant les pavés* et en mesurant ses pas.

Je fermai la porte du sanctuaire, afin d'éviter toute surprise, et je marchai du côté du chœur.

Ici, je ne dois point le cacher, ma faiblesse augmenta à un point que je ne saurais la peindre. Le silence de la nuit, la lampe sépulchrale qui brûlait à l'un des coins de l'autel, et qui, à sa faible lueur, laissait appercevoir le cercueil couvert d'un drap noir ; ces fenêtres grillées par lesquelles les prisonniers entendaient la messe, cette voûte dont l'écho semblait répéter jusqu'au souffle de mon haleine ; tout me saisit d'effroi

dans ce moment, et ce fut avec peine que je parvins à me traîner à l'autel; là, je restai muet, immobile; trois fois je voulus parler, nommer Loganèz, trois fois ma langue se glaça, mes efforts devinrent inutiles.

— Est-ce vous, me dit en ce moment, une voix que je ne reconnus pas d'abord.

— Oui, m'écriai-je, sans songer à qui je répondais.

— Sommes-nous seuls?... continue la même voix.

— Seuls, absolument seuls.

Pour cette fois, j'étais plus rassuré, et je m'attendais à voir paraître Loganèz.

— Dieu soit loué!... j'ai besoin de respirer.

A l'instant même que ces

paroles sont prononcées, j'entends un grand fracas ; la voûte retentit, le drap mortuaire vole, le couvercle du cercueil tombe, et un grand fantôme se présente à mes yeux.

Je pensai me trouver mal ; mais Loganèz, car le fantôme n'était autre que l'amant de mademoiselle de Serbellonna, me sautant au cou, m'embrassa et me témoigna, du mieux qu'il lui fut possible, le plaisir et la joie qu'il avait de me revoir.

Cette apparution subite produisit bientôt, sur mes sens, un effet tout différent de celui que j'avais éprouvé d'abord ; je passais rapidement d'un état à un autre. La vue du prisonnier enveloppé d'un grand linceuil, le déguisement

sous lequel je me trouvais moi-même, la couleur de ma robe, opposée à celle de ses vêtemens; l'idée de la ruse dont nous nous servions pour faire triompher l'innocence; tout excita en moi une si forte envie de rire, que j'éclatai de manière à réveiller le gouverneur, les soldats, le geolier Barbarino, le fossoyeur Sépulchrone, et tous les porte-clefs de la forteresse.

Loganèz eut beaucoup de peine à m'appaiser.

Silence! silence!.. me répéta-t-il plusieurs fois, mon cher ami!... mon libérateur!... Vous allez vous trahir... détruire votre propre ouvrage... Songez donc en quels lieux nous sommes... respectons cet asyle sacré; nous nous abandon-

nerons à l'excès de notre joie, quand nous aurons brisé entièrement les fers qui me retiennent; quand nous serons dans une retraite assurée et à l'abri de la tyrannie de mes persécuteurs.

— Vous avez raison, lui répondis-je, en me remettant un peu; mais, dites-moi, sincèrement, seigneur Loganèz... comment vous trouvez-vous?

— Très-bien pour un mort, fort mal pour un vivant. J'allais étouffer dans cette maudite cage, (il me montrait le cercueil.) Heureusement qu'elle a déjà servi et qu'un de ses coins est ébrêché... j'ai respiré l'air par-là... C'est ce qui m'y a fait tenir si longtems.

— Mais la faim?...

—La faim!... c'est autre chose!.. Et, s'il faut vous l'avouer, j'ai un excellent appétit. Depuis plus de douze heures, au moins, je n'ai rien pris. Je pense que vous venez à mon secours.

— Vous pensez très-bien, j'ai prévu tout, j'ai pourvu à tout..

Et aussitôt tirant de ma poche, une bouteille de vin vieux, de l'hermitage du père Anastasio, je la lui présentai avec un morceau de pain, et quelques fruits que j'avais eu soin de cacher dans une petite besace, sous mon habit francisquain.

Le vin ranima les forces de mon malheureux *prétendu*, et lui fit un instant oublier ses chagrins.

— Un moment, lui dis-je, monsieur, vous n'êtes pas encore

libre; n'allez pas perdre la tête, ménagez votre raison, elle va vous être plus que jamais nécessaire.

— Comment donc?... monsieur Bolding... ai-je encore des assauts bien terribles à supporter?... Ah! combien il m'a fallu de courage et de patience pour remplir le rôle difficile dont vous m'avez chargé. Si vous saviez tout ce que j'ai enduré, tous les discours que j'ai entendus autour de moi; il me semblait que chacun, dans cette maison, fut intéressé à ce que je délivrasse la terre du fardeau de mon existence. Le chirurgien, le geolier... jusqu'au gouverneur, dit-on, qui s'est réjoui de ma mort. En vérité, il était tems que vous arrivassiez, que vous soulageassiez mon cœur, et que votre

amitié ranimât mes espérances ; car ma résolution commençait à s'ébranler, j'aurais bien pu ne pas voir cette aventure se terminer aussi heureusement que vous paraissez le desirer.

J'expliquai alors, au seigneur Loganèz, les mots des énigmes qu'il n'avait point devinées ; je lui fis part des conditions auxquelles, moyennant le portefeuille de Loredo, j'avais soumis le chirurgien du fort. Rien ne l'amusa comme le rapport de la conversation que j'avais eue avec le fossoyeur et le traité que j'avais fait avec lui.

— Vous voyez, ajoutai-je, que vous n'êtes pas encore ressuscité ; il faut reprendre votre place, et ne pas bouger, ni souffler, jusqu'à

ce que Sépulchrone, (c'est le nom de l'homme charitable qui, pour quelques pièces d'or qui me restent, doit vous livrer en mes mains) jusqu'à ce que cet honnête fossoyeur se soit acquitté de la parole qu'il m'a donnée.

Nous passâmes la nuit dans la plus parfaite tranquillité; tantôt nous nous laissions aller au sommeil, tantôt nous nous entretenions de ce qui nous restait à faire, et des moyens dont nous nous servirions pour sortir de l'île. Nous fîmes entrer dans nos projets d'emmener avec nous, le père Anastasio, et de le dédommager amplement de la perte de sa place.

— Oui, me disait Loganèz, je quitte les terres de la République,

je ferais imprimer et répandre des mémoires historiques de ma conduite : je prouve clairement mon innocence ; j'attaque monsieur de Serbellonna, il est condamné, je rentre dans mes biens, dans mes propriétés, et je ne quitte plus mes amis, mes vrais amis ; car vous me serez toujours chers ; le père Anastasio et monsieur Bolding, ne sauraient jamais se séparer de celui dont le sort les a si vivement intéressés ; je n'oublierai pas l'aimable Adèle, cette fille charmante qui a été jusqu'à présent si maltraitée de la fortune ; monsieur Bolding n'a pas été généreux à demi, il ne m'en voudra pas j'espère, si je me charge seul du soin de la doter.

Le jour parut enfin, Loganèz,

rentra dans son coffre ; nous agrandîmes le plus que nous pûmes, l'ouverture que le tems avait commencée à l'un des bouts ; ensuite, je remis le couvercle et le drap noir sur le mort-vivant, et j'allai me placer, le bréviaire à la main, sur une des marches de l'autel. Je ne demeurai pas long-tems dans la position suppliante que j'avais prise ; la porte de la chapelle s'ouvrit avec grand bruit ; je retournai la tête, et je vis venir à moi Sépulchrone avec le geolier Barbarino.

Sépulchrone paraissait embarrassé, Barbarino était triste, contre son ordinaire, ce fut lui qui, le premier, m'adressa la parole.

— Eh bien, mon père, comment avez-vous passé la nuit ?

— Aussi

— Aussi bien que je le desirais, lui répondis-je.

— On est allé faire avertir le père Anastasio.

— Sans doute, il va venir pour me remplacer?

— Non, il faut d'abord qu'il parle à monsieur le gouverneur.... Il y a de grandes nouvelles, père Angelini, il y a de grandes nouvelles.

— Bon!... que me dites-vous?...

— Je ne dis rien... c'est son excellence qui vous les apprendra... allez la trouver.

— Mais ces nouvelles sont elles de nature au moins à me causer de la joie?

— De la joie!... de la joie!... Partez... partez, mon père... monsieur de Zangelli vous attend.

— Vous me faites trembler !...

— Je tremble moi-même, jugez de ce que cela peut-être ?

— Et moi, dit Sépulchrone qui avait, jusques-là, gardé le silence... Voyez.. je suis transi... j'ai un poids qui me pèse sur le cœur et me fait bien du mal... ouf !...

Il poussa un soupir qui ressemblait assez au hennissement d'un cheval.

— Allez, ajouta-t-il, d'une voix glapissante, père Angelini, je crois que c'est le diable qui vous a envoyé ici.

— Veux-tu bien te taire, reprit Barbarino, en poussant rudement son confrère. — Il n'y a pas de sa faute.

— Non !... il n'y a pas de sa faute !... Ah ! mon Dieu !... Je

vois bien que nous ne nous entendons pas... Tiens... Barbarino... je te conterai tout cela, mon ami... je suis un grand coquin, j'en conviens, et tu me pardonneras...

— Es-tu fou?

— Non, je ne le suis plus; ma raison me revient, et je m'aperçois, mais trop tard, qu'on ne gagne jamais rien à faire le mal.

— Explique-toi donc.

— J'y consens... Attends pour cela que le père Angelini soit sorti.

— Le voilà qui s'éloigne!.....

— Est-il parti?...

— Oui.

Et, en effet, je refermai sur moi, la porte de la chapelle; j'y prêtai un instant l'oreille, mais

inutilement, ce qui me désola beaucoup; j'aurais voulu, pour toute chose au monde, entendre leur conversation. Je me doutai bien à-peu-près de ce qui allait en faire une partie du sujet; ce poids qui pesait sur le cœur de Sépulchrone, était le marché qu'il avait conclu avec moi, sans y associer le camarade Barbarino; mais ces grandes nouvelles dont le geolier venait de me parler avec tant de mystère...

— Allons, peut-être monsieur le gouverneur m'en apprendra davantage; conduisons-nous seulement avec beaucoup de circonspection, et gardons-nous de faire naufrage au port.

Me voilà chez le gouverneur; surcroit d'étonnement, monsieur

de Zangelli vient de partir pour Venise, et l'on ignore le motif d'un départ aussi précipité.

Un officier est chargé de me remettre un mot d'écrit de sa part; je reçois le billet, et parcours avidemment ce qu'il contient :

« PÈRE ANGELINI,

» Un événement extraordi-
» naire m'appelle auprès du Sé-
» nat, demeurez chez moi jus-
» qu'à mon retour; le tems me
» presse, je ne puis vous en dire
» plus en ce moment; adieu,
» comptez toujours sur l'amitié
» et les sentimens de votre affec-
» tionné serviteur :

» APOSTOLO DE ZANGELLI,
» Gouverneur du fort de Spirtzberg.
» Le. . . . . »

Quel est cet événement?.... Que conclure?.... Que faire?.... Ma ruse serait-elle découverte?.... Me tendrait-on quelques pièges?... Ah! j'ai tant éprouvé de malheurs; l'infortune m'a appris à connaître les hommes, et m'a forcé à me défier d'eux. — Malgré l'assurance d'amitié que me donnait monsieur de Zangelli, je pris donc la ferme résolution de ne point rester dans la forteresse, comme il m'y engageait par sa lettre. J'étais sur le point d'en sortir, lorsque je rencontrai le père Anastasio, qui venait reprendre mon poste. Il m'embrassa et me demanda des nouvelles du prisonnier. Je lui racontai tout ce dont j'avais été témoin, et je lui fis voir la lettre du gouverneur.

Il approuva le dessein que j'avais formé, et me conseilla fortement de me rendre auprès de l'intéressante Adèle, qui n'avait cessé, me dit-il, de l'entretenir de moi, pendant mon absence.

— Rejoignez-la bien vîte, cette pauvre enfant se chagrine; tout en admirant votre zèle et votre courage, elle ne peut s'empêcher de trembler pour votre propre sûreté. Pour moi, je cours à la chapelle, reposez-vous sur mes soins et mon intelligence, je veillerai à ce que rien ne s'oppose à la réussite de notre entreprise. Songez à votre rendez-vous, et préparez tout ce que vous croirez le plus propre à faciliter votre fuite.

« Vous trouverez une barque

de pêcheurs, à la pointe de l'île : vous vous en emparerez, vous suivrez le cours de la rivière. A la distance à-peu-près de six milles, vous mettrez pied à terre ; plusieurs chemins se présenteront à vos yeux, vous prendrez celui qui vous plaira, tous conduisent à *Trevisio* ; c'est dans cette ville que vous vous reposerez, et que vous aviserez tranquillement aux moyens de vous mettre pour toujours à l'abri des poursuites de vos persécuteurs. »

— Mais, père Anastasio, pensez-vous sérieusement que nous vous abandonnions ? Non, vous êtes lié à notre sort ; mon père !... vous ne nous quitterez plus.

— Mon fils, me répondit le bon religieux, ne vous occupez point

de moi, votre tâche est assez difficile, ne la rendez pas plus pénible. Je suis vieux, incapable de vous suivre; mon état, mes devoirs me retiennent ici; de grace, ne persistez pas davantage dans un projet qui ne pourrait que vous nuire, sans que j'en devinsse plus heureux.

J'épuisai toute mon éloquence, j'employai tous les raisonnemens possibles, pour déterminer le père Anastasio à quitter un pays où ses jours seraient indubitablement en danger, si l'on pouvait seulement avoir le moindre soupçon qu'il eût prêté la main à l'exécution de nos projets. Un seul moyen, le dernier que je dusse mettre en œuvre, me réussit. Je lui déclarai que, s'il persistait opiniâtrément

dans sa résolution, j'abandonnerais Loganèz lui-même, et qu'avant la fin du jour, je serais déjà loin de l'île. Le bon Anastasio promit tout, moins encore par crainte, que par humanité. Nous nous donnâmes la main et nous nous séparâmes, après avoir juré de vivre ou de mourir ensemble.

Je courus à l'hermitage. J'y trouvai Adèle occupée à écrire. Aussitôt qu'elle m'apperçut, elle quitta sa plume et se jeta dans mes bras. Je la pressai contre mon cœur qui battait vivement; et, pour la première fois, mes lèvres rencontrèrent les siennes. Elle rougit, elle baissa sa paupière baignée de larmes... Ah! qu'elle était belle dans cet état!... Tant

de pudeur ne pouvait s'allier qu'avec une ame honnête !...

Dès ce moment, je pensai au bonheur que me ferait goûter une union légitime, et je formai le vœu de devenir l'époux de la bonne Adèle. Mais que d'obstacles s'opposaient encore à mes desirs !... Je ne pouvais me remarier, sans avoir revu le docteur Papirio, et sans avoir des preuves, bien convaincantes, de la mort de Silvia.

Adèle elle-même, avait déjà peut-être engagé son cœur; Adèle ne m'avait encore rien appris des circonstances qui l'avaient forcée à s'expatrier. Je ne connaissais de ses aventures que celles qui lui étaient arrivées chez Mainfredino, et depuis, les événemens

s'étaient succédés avec tant de rapidité, les malheurs nous avaient tellement poursuivis, que nous n'avions point encore rencontré un moment assez tranquille pour nous raconter réciproquement l'histoire de notre vie.

J'en fis, par hazard, la remarque à mon aimable amie, de manière, pourtant, à ne pas allarmer sa sensibilité et sa délicatesse.

— J'ai eu la même idée que vous, me dit-elle, avec beaucoup de douceur; je sais, monsieur Bolding, que vous n'avez pu, jusqu'à présent... que vous n'avez point dû même fixer votre opinion sur la moralité et les sentimens d'une jeune personne, dont la conduite, la vie, les mœurs, vous

sont cachées, et dont les parens vous sont inconnus. Votre cœur seul vous a porté à me secourir, à me défendre, à me plaindre; vous êtes bon, humain, sensible...

— Adèle!... ma chère Adèle!...

Je voulus interrompre cette conversation...

— Non, non, reprit ma belle compagne, je dois vous éclairer, je dois vous révéler les causes de mes malheurs, et vous apprendre les motifs qui m'ont contrainte à fuir un pays où l'on parle souvent d'humanité, de justice, et où la première de ces deux vertus est rarement exercée, la seconde presque toujours méconnue.

« Quand vous saurez le nom de ma famille; quand ce papier qui

contient, avec la plus stricte vérité, les détails de ma vie, vous aura instruit de ce qu'il est important pour moi de vous faire connaître ; alors, monsieur Bolding, vous me direz, aussi franchement, si je mérite votre estime, votre...

Une nouvelle rougeur se répandit en ce moment sur son visage, Adèle n'osa point achever ; avait-elle voulu dire : *votre amour?* Je me jetai à ses genoux que j'embrassai, et je la priai de croire bien sincérement, que mes observations n'avaient été qu'une suite de l'intérêt que je prenais à tout ce qui la regardait.

— Je ne suis point fâchée, me répondit-elle en souriant, et pour vous le prouver...

Elle me tendit une joue que je couvris du plus ardent baiser.

Heureux momens!... J'aurais bien voulu que Loganèz alors fut libre, et qu'il m'eût été permis d'élever une chaumière à côté de l'hermitage du père Anastasio, j'aurais passé le reste de mes jours dans cet asyle solitaire, le cœur d'Adèle eut suffi à mon existence.

Le sort en a décidé autrement; poursuivons :

CHAPITRE X.

..... Nos fuginus patriam
et relinquimus arva.

ADÈLE me confia ce qu'elle avait écrit pendant mon absence, je jetai les yeux sur la première page du cahier et je lus :

— *Histoire de mademoiselle de Senneval.*

— De Senneval est mon nom de famille, me dit-elle, vous lirez cela, quand vos momens vous le permettront. J'ai tracé sur ce papier les événemens de ma vie, parce que j'ai craint que ma mémoire ne me trompât, en voulant vous les raconter de vive voix.

— Chère Adèle!.... trop aimable amie! vous avez crû me devoir absolument ce sacrifice, il est juste, au moins, que je ne vous laisse pas ignorer plus longtems qui je suis, ce que j'ai fait, et ce que l'honneur m'impose l'obligation de faire; je ne lirai point votre ouvrage que vous ne m'ayez prêté vous même votre attention, et que vous n'ayez appris mes propres malheurs. Si vous avez été tourmentée, j'ai éprouvé toutes les vicissitudes humaines; vous avez quitté la France, j'ai fui l'Angleterre, mon pays natal; écoutez-moi, Adèle, le soleil n'est point au-milieu de sa course, nous avons enfin le tems de nous faire de mutuelles confidences.

Adèle était aussi complaisante

que jolie, elle m'écouta pendant près de trois heures que dura mon récit, j'avais fini de parler qu'elle semblait attendre si j'avais encore quelque chose à lui dire. Son cœur était ému, le mien me paraissait soulagé; elle prit une de mes mains et la serra tendrement, comme pour me consoler de tous les maux que j'avais soufferts.

La nuit, cependant, n'avait point encore enveloppé la terre de ses ombres; j'attendais impatiemment l'heure du rendez-vous, le père Anastasio était toujours dans le fort; aucune nouvelle n'avait jusqu'alors, transpiré : les craintes commencèrent de nouveau à m'agiter; mais pour éviter de m'abandonner à des réflexions, dangereuses peut-être, j'allai me re-

poser dans le bois, au pied d'un arbre extrêmement touffu : le silence, la fraîcheur, le chant harmonieux de quelques oiseaux, tout sembla concourir à rétablir le calme dans mon ame. C'était l'instant de me livrer à la lecture, je tirai de mon sein le manuscrit que m'avait donné Adèle, et j'en lus plusieurs pages jusqu'au moment où, comme on le verra bientôt, je fus forcé de renoncer à une occupation aussi attachante.

Histoire de mademoiselle de Senneval.

(C'est Adèle qui parle ; je ne fais que transcrire ici son ouvrage.)

— Dans cette riche province

appelée communément le jardin de la France; à six lieues à-peu-près de Tours, et sur les bords de la Loire, est situé le petit village de Courchamp. C'est-là que j'ai reçu le jour. Monsieur de Senneval, mon père, était seigneur de l'endroit; il était bon, charitable, aimait à rendre justice au plus pauvre comme au plus riche; mais le métier des armes qu'il avait exercé, pendant ses premières années, l'avait rendu fier et emporté; une jeune et jolie femme qu'il avait épousée, l'avait rendu jaloux; en un mot, il joignait, aux plus excellentes qualités, deux défauts insupportables, et qui entraînent souvent dans les plus affreux précipices.

Un garçon fut le premier fruit

de son mariage ; madame de Senneval, qui désirait une fille, demeura ensuite quinze ans, sans que le ciel daignât exaucer ses vœux ; je vins au monde après un si long laps de tems, et ma naissance coûta la vie à deux êtres qui m'étaient les plus proches.

Ici, commence l'époque des malheurs qui ont désolé notre famille ; vous allez voir comme les grands événemens ne sont, la plupart, produits que par de bien petites causes.

Mon père avait un fermier, nommé Richery, dont la probité ne paraissait pas toujours intacte ; ce Richery n'était point du tout ce qu'on appelle un gros rustre, un bon paysan, mais une espèce de petit-maître manqué, qui voulait se donner au village les airs

ridicules de la ville, raisonnait à tort à travers, croyait bien parler et n'avait pas le sens commun. Ajoutez à cela qu'il était méchant, orgueilleux et vindicatif, vous aurez une idée exacte du portrait de monsieur Richery, et vous serez à même de juger d'avance ce dont il était capable. Tous ceux qui l'ont connu m'ont dit qu'il n'avait d'esprit que lorsqu'il s'agissait de faire du mal, de tourmenter les malheureux qu'il employait à ses terres, et de porter le trouble dans les ménages ; aussi était-il généralement détesté, et ceux qui le fréquentaient, ou qui paraissaient céder à ses caprices, étaient mûs bien moins par l'amitié que par la crainte. On le craignait, parce qu'il était le plus

riche du canton ; on le haïssait, parce qu'il était le plus vicieux.

Un jour qu'il vint au château pour rendre des comptes qu'on lui avait demandés depuis plus de six mois ; après avoir répondu assez légèrement sur différens articles qui ne se trouvaient pas justes, il changea tout d'un coup la conversation, et se permit de parler de l'ordre intérieur de la maison. Alors, critiquant tout, jusqu'à l'ameublement et la distribution des appartemens, il osa conseiller à mon père, de faire abattre le toit de ses ancêtres et de remplacer cette vieille mazure (c'était son expression) par un bâtiment à la moderne, et de meilleur goût.

Monsieur de Senneval lui répondit d'abord sagement ; il savait

que Richery avait cette manie de bien des gens, *de toujours détruire et ne rien relever ;* mais l'impudent fermier, continuant ses observations, mon père ne fut pas le maître de sa vivacité ; il le pria, d'un ton sec, de vouloir bien lui laisser régler sa maison comme il l'entendait ; ajoutant, qu'il était d'âge à savoir se gouverner lui-même, qu'il s'occupât plutôt des moyens d'améliorer sa ferme qui n'avait fait que dépérir, depuis qu'il en était le métayer. Enfin, monsieur de Senneval s'échauffant de plus en plus, ne dissimula point son mécontentement sur la manière obscure avec laquelle il avait arrangé ses comptes, et l'engagea fortement, s'il voulait s'éviter plus que des reproches,

à

à se montrer plus clair et plus exact à l'avenir.

Richery, piqué au vif de ces remontrances, répondit à monsieur de Senneval, qu'il pouvait, si telle était son envie, chercher un autre fermier. — Je me ris de vos menaces, ajouta-t-il, et si quelqu'un ici manque de foi... c'est vous !...

Mon père, furieux à ce mot, ne se contient pas davantage, il s'élance sur Richery, et le tirant par le collet de son habit, il le force à sortir de l'appartement. Trop heureux s'il s'était borné à cette punition bien méritée ; mais il se crut en droit de se faire justice lui-même, et par une suite de son emportement, il donna un soufflet à l'insolent fermier.

Richery humilié, eut pourtant la présence d'esprit de ne pas riposter. Mais, dès ce moment, il jura de se venger, de perdre monsieur de Senneval par tous les moyens qui seraient en son pouvoir, et le traître, renfermant sa colère dans son cœur, s'éloigna pour tramer, dans le silence, contre le repos et le bonheur de son maître.

Quelques jours se passèrent sans qu'on entendit même parler de lui. Aussitôt que monsieur de Senneval eût repris son sang froid, il réfléchit au mouvement qu'il n'avait pas eu la force de dompter, et se repentit d'avoir été trop violent. L'amour-propre l'empêchait d'aller le premier chez Richery, mais il aurait voulu le rencontrer,

et faire naître l'occasion de réparer, sans que son orgueil en souffrit, l'offense trop grave qui lui avait été faite; mon père, comme je l'ai déjà dit, était bon, il n'avait pas plutôt écouté sa colère qu'il en était au désespoir, qu'il maudissait sa faiblesse, et devenait aussi doux qu'un enfant. Richery continuant de ne pas se montrer, il lui écrivit ces trois lignes.

— « Richery ferait plaisir à » monsieur de Senneval, s'il vou» lait bien l'informer de l'état de » sa santé.

» DE SENNEVAL. »

Richery se tut encore. Quelques mois s'écoulèrent, et mon père ne pensa plus à lui. Mais le feu s'entretenait sous la cendre.

Richery a bien prouvé cette vérité, que, dans la nécessité d'opter, il faut plutôt ménager un sot, qu'un homme d'esprit; la bêtise nuit souvent plus que la malice; rien de plus ingénieux qu'un sot poussé à bout.

Monsieur Richery avait trouvé le secret de se faire aimer de mademoiselle Faustine, femme-de-chambre de ma mère; il l'avait vue en particulier, depuis la rixe qui avait eu lieu, et lui avait fait promettre de servir sa vengeance. Une bourse de vingt-cinq louis avait décidé mademoiselle Faustine, et cette fille cruelle, qui connaissait le caractère jaloux de monsieur de Senneval, ne tarda pas d'offrir à son digne amant

l'occasion de signaler son ressentiment.

Ma mère était jolie, elle n'avait que trente-trois ans ; ses yeux avaient peu perdu de leur éclat, les lys et la rose brillaient sur ses joues ; elle aurait pu, dans un cercle moins étroit que celui où elle était retenue, attacher encore mille amans à son char ; mais son goût pour la dissipation s'était effacé, la vie retirée de la campagne la rendait heureuse, elle n'avait plus d'autres desirs que ceux de soulager les infortunés, et de rendre content tout ce qui l'entourait.

Un jeune officier (je ne me souviens plus de son nom) venait très-souvent lui présenter ses respects :

son air doux et affable lui avait attiré l'estime et l'amitié de monsieur de Senneval; bientôt il ne fut plus possible à mon père de se passer de lui. Il l'emmenait par-tout, aux promenades, à la chasse; par-tout celui-ci se faisait aimer, rechercher, on ne parlait plus que du jeune officier: mais, comme par-tout aussi, il se trouve des méchans, des hommes assez injustes pour fonder des soupçons sur la moindre apparence, on ne manqua point de dire, avec malice, que madame de Senneval avait un très-bon goût, et qu'on ne pouvait que la féliciter de son choix. Ces bruits parvinrent aux oreilles de mon père, qui s'en allarma, et songea aux moyens d'obliger son ami à diminuer le

nombre de ses visites. L'officier s'apperçut aisément de cette froideur ; et, craignant de jeter la pomme de discorde entre les deux époux, il prit la sage résolution de s'éloigner. En conséquence, il vint un beau matin prendre congé de monsieur et de madame de Senneval, et il s'en retourna dans sa garnison.

Pendant ces intervalles, Richery, le traître Richery, n'était pas resté oisif ; c'était lui qui, d'intelligence avec mademoiselle Faustine, avait su éveiller la jalousie de mon père ; l'absence du jeune officier avait jeté un certain vuide dans la maison ; les premiers jours qui suivirent son départ, ne furent rien moins que gais ; madame de Senneval, livrée

à l'ennui, témoigna à son mari, le désir d'aller passer quelques tems à la ville. Cette demande indiscrète, peut-être, dans une pareille circonstance, ne fit qu'augmenter les soupçons de mon père, il se crut oublié, trahi, et il osa communiquer ses craintes à mademoiselle Faustine. Celle-ci, profitant d'une occasion aussi favorable à ses desseins, calomnia sa maîtresse, et assura que le jeune officier ne s'en était pas séparé, sans avoir convenu avec elle des moyens de se ménager des entrevues. Monsieur de Senneval, trop crédule, s'abandonna à tous les mouvemens que suggère la plus dangereuse des passions. Faustine lui conseillant, pourtant, de garder le plus pro-

fond silence, et de cacher son ressentiment, jusqu'à ce qu'elle ait pu lui donner des preuves plus convaincantes de l'infidélité de sa femme; il se tut, et récompensa le zèle barbare de cette fille abominable, qui, bientôt, mit le comble à sa scélératesse.

— Mon Dieu!... dit-elle un jour, à monsieur de Senneval... Que je suis malheureuse!...

— Qu'avez-vous donc, Faustine?... répondit mon père inquiet.

— Ah! monsieur!... j'ai eu tort de vous faire la promesse que vous avez exigée de moi... J'aurais dû résister...

— Eh! pourquoi?...

— Parce que vous serez trop à plaindre; que sait-on même?... dans votre colère...

— Faustine!... dites... dites ce que vous avez à m'apprendre...

— Voyez!... Je l'avais bien prévu... Voilà déjà vos yeux étincelans... courroucés... Je vous en supplie, encore une fois, monsieur... ne m'interrogez plus.

Quel détour!... On sent que la curiosité de monsieur de Sennevál s'irrite à mesure que Faustine refuse de la satisfaire.

— Faustine, ne craignez rien.... Ne craignez rien, vous dis-je; si ma femme est coupable, je saurai me contraindre; je saurai...

— Me le promettez-vous?

— Je vous le promets... comptez sur ma parole; mais, sur-tout, ne me cachez rien de ce que vous savez.

— Cela me coûte bien, pourtant ; monsieur... il faut tout l'intérêt que votre sort m'inspire...

Et en disant ces mots, avec une fausse timidité, elle tirait de sa poche un papier dont la vue seule causa, à mon père, un frisonnement subit, et porta le trouble dans tous ses sens.

— Une lettre !... Faustine...

— Hélas, oui... monsieur.

— De... ma femme ?

— Non, monsieur... De ce jeune homme qui se disait si bien votre ami... Ah ! que les hommes sont trompeurs !... Qui aurait cru cela de cet officier ?... Il avait l'air si naïf... si...

— Faustine... donnez... donnez-moi ce billet.

— Faustine n'eut pas seule-

ment le tems de le lui remettre, mon père l'arracha de ses mains, et, le décachetant avec une rage impatiente, il lut ce qu'il contenait :

« On ne doit plus penser à moi, » votre mari me croit à mon régiment, tandis que je suis dans » une terre voisine, occupé uniquement de vous, de votre » image... de l'amour que vous » m'avez inspiré... Ah! que ne » puis-je vous prouver tout ce que » je sens !... Il est impossible que » je souffre davantage, que je » sois privé plus long-tems du » bonheur de vous voir, et de vous » dire combien je vous adore.

» Votre ami pour la vie. »

« *P. S.* Décidez donc, enfin,

» S... à aller visiter le vieux baron;
» cela l'éloignerait, au moins,
» pour deux jours. Aussitôt que
» vous m'aurez prévenu de son
» départ, je me rendrai au châ-
» teau, sous un habit qui écar-
» tera les soupçons. Je suis pru-
» dent, ne craignez pas que je
» vous compromette. Rien n'est
» changé à notre signal. — Mé-
» fiez-vous toujours de votre
» femme-de-chambre. Adieu,
» tout ce que j'aime. Embrassez,
» pour moi, la bonne Ad.... »

Cette lettre, dont on connaîtra bientôt l'auteur, acheva de porter le désespoir et la fureur dans l'ame de monsieur de Senneval.

— Ce soir même, dit-il, à la perfide Faustine, je feins un

voyage; je me cache dans un des cabinets voisins de l'appartement de ta maîtresse; tu épies, de ton côté, tous les mouvemens, toutes les démarches de ma femme; sans doute, elle préviendra le traître de mon absence; sans doute, il se presentera, celui qui travaille à mon déshonneur; Faustine, tu observeras bien leur signal et tu m'avertiras, quand le moment sera venu, où je pourrai dévoiler, hautement, la coupable conduite de mon indigne épouse.

C'était-là où Richery et Faustine en voulaient venir; celle-ci, après avoir d'abord affecté une répugnance, qu'au fond du cœur elle ne ressentait pas, finit par tout promettre, et alla, sur-le-champ, s'occuper des préparatifs

propres à la réussite de son horrible stratagême.

Monsieur de Senneval, impatient de se venger, ou de bannir jusqu'au moindre doute de son esprit, annonça, en même-tems, à madame de Senneval, le dessein qu'il avait d'aller passer quelques jours chez son vieil ami, le baron de..... Ma mère, qui n'avait jamais su opposer de résistance aux volontés de son mari, n'eut aucune raison, cette fois, pour désaprouver sa résolution. Hélas! elle ignorait combien cette même condescendance lui prêtait de torts aux yeux d'un époux que la jalousie égarait! Monsieur de Senneval était sur le point d'éclater, il se contint, pourtant, et, s'efforçant de sourire, il embrassa

celle dont il aurait voulu peut-être percer le cœur ; ensuite, il s'éloigna, et alla se cacher, jusqu'à la nuit, dans une chaumière à peu de distance du château ; mais, aussitôt que le jour eut entièrement disparu, il se rendit secrettement dans la chambre de mademoiselle Faustine. Croira-t-on à la fourberie atroce dont se servit l'amante de monsieur Richery, pour entretenir, pour augmenter dans l'ame de mon père, cette soif de vengeance qui le dévorait déjà ? Elle lui montra un billet d'ancienne date, et écrit de la même main, que le précédent. Je dois le rapporter ici, pour prouver toute la noirceur et le raffinement de cruauté de nos ennemis ; il est adressé à madame

de Senneval, et c'est le jeune officier qui est censé féliciter ma mère de son heureux accouchement.

« Le ciel a donc enfin, exaucé » mes vœux; je suis père !... O » ma bien aimée !... Vous ne sau- » riez croire combien je suis fier » de ce titre !... Ma joie est d'au- » tant plus grande, que, désirant » tous les deux une fille, notre » attente est parfaitement rem- » plie. Mais, comment nomme- » rons-nous ce gage précieux ?... » Adèle !... ce nom est simple et » joli... Veillez bien sur cette » charmante petite créature, que » je n'ose encore appeler ma » fille; un jour viendra, peut- » être, où je pourrai reconquérir

» tous mes droits ; un jour, notre
» Adèle connaîtra son véritable
» père. Votre intérêt, celui de
» ce fruit innocent de nos amours,
» commandent encore le silence.
» Je me contente de vous répé-
» ter que je vous aime, et pour
» la vie.

» Je vous rendrai les baisers
» que vous donnerez, pour moi,
» à mon aimable petite bonne.
» Adieu. »

Jugez quelle dût être la situation de mon père, après la lecture de cet horrible billet ; il se reprocha les caresses qu'il m'avait prodiguées jusqu'alors, comme à sa fille ; cet outrage lui parut le plus sanglant ; il jura d'exterminer les coupables... Qui sait si, dans l'excès de sa rage, il

ne fit pas le serment d'étendre, jusques sur moi son bras vengeur?... O ma mère!... tu étais tranquille au bord de l'abyme; ton ame, aussi innocente que la mienne, ne s'attendait point à l'orage qui allait fondre; tu ne prévoyais pas le coup fatal qui allait te frapper... Les larmes me forcent à suspendre mon récit...

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . Le moment approche où un grand crime sera commis, et c'est mon père, c'est monsieur de Senneval qui en sera l'instrument; c'est une épouse tendre et fidèle qui en sera la victime.

Richery déguisé est introduit,

par Faustine, dans l'appartement de madame de Senneval, le traître s'y cache; ma mère, bientôt, arrive, pour se livrer au sommeil; déjà, ses paupières sont appesanties, le calme est sur son visage, le sourire sur ses lèvres; un songe agréable la transporte, sans doute, dans les régions célestes... Je frémis!... Ce songe sera éternel... Ce sommeil va devenir celui de la mort!...

Monsieur de Senneval, conduit par Faustine, entr'ouvre la porte de la chambre.

— Ne me retiens plus, dit-il, à l'exécrable complice de Richery; laisse-moi, s'il est vrai que la perfide...

— Monsieur, répond Faustine, à demi-voix, tenez votre parole,

vous m'avez juré de garder le silence, ce n'est qu'à ce prix que j'ai consenti à vous rendre témoin de ce qui pourrait se passer ici...

— Non, non, s'écrie monsieur de Senneval, étouffant de colère, je veux que les lâches périssent... je veux laver mon affront dans leur sang...

Et aussitôt il s'échappe des mains de Faustine, mais Richery, qui n'attendait que ce moment, quitte sa retraite et s'enfuit, par une porte opposée, qu'on avait eu soin d'ouvrir auparavant. La faible lueur que la lune répandait, à travers les fenêtres, dans la chambre où cette scène avait lieu, laisse appercevoir un homme vêtu de blanc... Monsieur

de Senneval fond sur lui ; il est sur le point de l'atteindre, lorsque la porte se referme tout-à-coup, et arrête ses pas. Furieux de ce contre-tems, il se retourne, s'approche du lit... égaré... hors de lui-même, il plonge impitoyablement son épée dans le sein de son innocente épouse, de ma malheureuse mère.

Pendant ce tems, Faustine et Richery s'éloignent du château, une voiture les attend au bout du parc ; Richery emporte avec lui toute sa fortune, les deux monstres s'enfuyent, satisfaits du succès de leur abominable complot.

Les cris de monsieur de Senneval ont, pourtant, éveillé quelques personnes. Son domestique accourt le premier. Le lit feint

de sang frappe ses yeux, il demeure immobile, pétrifié; la lumière qu'il tient tombe de ses mains; à la fin, il appelle du secours. La chambre est bientôt remplie de monde. Hélas!... On n'est pas venu assez à tems pour empêcher un second malheur! Mon père, à la vue d'un spectacle aussi affreux, n'a pas crû devoir survivre à son crime et à son déshonneur, il a tourné contre lui le fer meurtrier, mais sa blessure n'est point mortelle, monsieur de Senneval respire... On le transporte dans un autre appartement; un chirurgien, arrivé à la hâte, visite la plaie, arrête le sang, et promet de rendre mon père à la vie, pourvû qu'on lui laisse du repos, et qu'on éloigne de ses

yeux toute image qui lui rappelle la cause de son désespoir. En effet, le plus profond silence est gardé; le son funèbre des cloches n'annonce point la mort de madame de Senneval, elle est enterrée sans bruit, sans pompe; les pauvres seuls entourent son cercueil, et leurs larmes sont les gages les plus certains de ses vertus et de l'amour qu'ils avaient pour leur bienfaitrice.

Mon frère, qui avait alors dix-sept ans, et qui achevait à Paris le cours de ses études, apprit bientôt cette cruelle catastrophe. Il quitta la capitale, et arriva, en dix-huit heures, à Courchamp. La tristesse et la consternation des habitans ne lui prouvèrent que trop la vérité des nouvelles qu'il avait reçues.

reçues. Il voulut voir mon père, mais cette permission ne lui fut accordée qu'au bout de huit jours, que monsieur de Senneval parut entièrement hors de danger.

Ernest, (c'est ainsi qu'on nommait mon frère) n'osa point approfondir les raisons qui avaient porté monsieur de Senneval à un excès de désespoir, dont les suites avaient été si funestes. Il connaissait trop la conduite régulière de celle dont il tenait le jour, pour la condamner, sans des preuves, non équivoques, de l'oubli total de ses devoirs; mais il pensait qu'on pouvait avoir été assez téméraire pour chercher à la détourner de ses principes; et alors ce n'était point sur elle que devait

retomber le châtiment ; mais sur le coupable qui avait foulé aux pieds les lois saintes de l'amitié et de la reconnaissance.

—Nommez-moi, dit-il, à monsieur de Senneval, l'imprudent que vous décoriez ainsi du titre de votre ami, c'est celui-là qui est la cause de tous nos maux, c'est ce lâche qui doit tomber sous mes coups ; mon père, après ce qui s'est passé, je ne saurais demeurer un instant de plus dans une maison où tout me reprocherait ma faiblesse ; que dis-je? mon ingratitude !.. Oui, je serais un ingrat, un fils indigne de vous, si je pouvais souffrir que tant de scélératesse restât plus long-tems impunie.

Monsieur de Senneval, fier de

la résolution de son fils, allait lui revéler le mystère qu'il brûlait de connaître, lorsqu'on lui remit une lettre qu'un inconnu venait d'apporter. Il l'ouvrit; mais à peine eut-il jeté les yeux dessus, qu'une pâleur effrayante couvrit son visage; ses cheveux semblèrent hérissés, sa langue se glaça, tous ses membres se roidirent, et parurent enveloppés des voiles de la mort.

Le papier s'échappant de ses mains, Ernest s'en empara, et crut qu'il était essentiel pour lui, de connaître ce qui venait d'opérer cette nouvelle révolution. Il le lut, à son tour, avec un mélange de joie et d'horreur. Voici le contenu du billet :

« Souviens-toi du jour où tu » m'offensas si grièvement... Je » jurai de me venger, et je me » suis vengé. Ton épouse était » innocente. C'est moi qui me » cachai dans son appartement; » c'est moi que tu poursuivis, et » que ta fureur ne put atteindre. » Ton caractère jaloux nous avait » indiqué les pièges qu'il fallait » te tendre; Faustine m'a servi; » te voilà plongé, pour la vie, » dans le deuil et la désolation, » tu te feras horreur à toi-même; » adieu, je suis content, j'ai puni » ton orgueil et tes mépris. Quand » tu recevras ma lettre, je serai » loin de toi.

» RICHERY. »

Ernest n'attendit pas que mon-

sieur de Senneval reprit ses sens, pour savoir la conduite qu'il avait à tenir. Il quitta son père, ordonna à quelques domestiques de se rendre auprès de lui, et de veiller sur ses jours; ensuite, s'armant de deux pistolets, il s'éloigna du château, bien résolu de n'y rentrer qu'après avoir sacrifié, aux mânes de sa mère, le monstre qui l'avait précipitée dans la tombe. Pendant plusieurs jours, il ne fut occupé qu'à prendre des informations, qu'à chercher la retraite de l'infâme Richery; il désespérait de la trouver, lorsqu'enfin, une des personnes qui le secondaient dans ses recherches, vint lui annoncer la route que le traître avait prise, c'était celle de Bordeaux. Mon frère partit en

poste, et arriva, en très-peu de tems, dans cette grande ville. Son premier soin fut d'aller sur le port, et de demander s'il n'y avait pas quelque vaisseau prêt à faire voile pour l'Amérique. On lui en montra un qui était sur le point de sortir de la rade :

— Dans une heure, au plus tard, vous entendrez le canon.

— Je voudrais parler au capitaine.

— Le voilà dans cette barque avec un des passagers !

Ernest se jete dans une nacelle, rame avec force, aborde le capitaine, et le conjure de lui dire s'il n'a point un nommé Richery, parmi ses voyageurs ?

— Richery !... Vous le voyez, répond le capitaine, en montrant

l'étranger qui détournait son visage.

— C'est lui!... s'écria mon frère ; ô mon Dieu! je te rends graces!... Ma mère, tu seras vengée!...

Et s'élançant, au même instant, sur le perfide fermier, il lui fait sauter la cervelle, d'un coup de pistolet; mais, sentant aussi qu'il ne peut éviter de tomber entre les mains de la justice : — Epargnons-nous la honte de l'échafaud!...

Il veut se donner la mort; le capitaine, qui n'a pu sauver Richery, se jette sur le second pistolet, parvient à l'arracher des mains du malheureux Ernest, et fait voler au loin, l'arme meurtrière.

Cet événement terrible s'est

passé sous les yeux de mille spectateurs ; la garde arrive, la barque du capitaine est entourée, on s'empare d'Ernest ; et, aux acclamations de la multitude étonnée, on le conduit en prison.

Bientôt il est précipité dans les cachots, l'acte d'accusation est dressé, l'infortuné Ernest paraît devant ses juges ; il parait avec calme ; lui-même, il défend sa cause. Il évoque l'ombre plaintive de sa mère ; la lettre de Richery justifie le sentiment de vengeance dont il s'est senti animé ; il montre cette preuve inconstestable de la perfidie de son ennemi... Hélas ! un meurtre a été commis... Comment échapper à l'arrêt qui va être rendu ?

Monsieur de Senneval, prévenu

des dangers qui menacent son fils, oublie ses propres maux; en vain ses amis, ses médecins, lui représentent l'état encore douloureux de sa blessure, et s'efforcent de retenir ses pas. Il n'écoute rien, il ne cède à rien; l'amour paternel, la crainte du déshonneur lui font braver tout; il est aux pieds des ministres, il arrose leurs mains de ses larmes; il parle des services qu'il a rendus à son pays; il découvre à leurs yeux les signes évidens de sa bravoure et de son attachement pour son roi... La grace d'Ernest lui est refusée.

Que faire, dans cette déplorable extrêmité?

Il se remet en voyage, arrive à Bordeaux, apprend que l'arrêt

est prononcé, que son fils est condamné, qu'il va mourir ignominieusement; ô coup affreux pour un père!... La rage et le désespoir sont dans le cœur de monsieur de Senneval; il veut du moins voir... embrasser le malheureux Ernest... — Mais, non... s'écrie-t-il tout-à-coup, avec transport, il ne périra pas sur un échafaud, comme le dernier des criminels... O mon fils!... ô mon cher Ernest!... tu m'as déjà prouvé que tu étais digne de mon sang... Tu feras un nouvel acte de courage... Oui... tu sauveras mon nom de l'infamie... tu ne souffriras pas que, sur les bords de ma tombe, je rougisse un seul instant d'avoir existé.

Monsieur de Senneval se munit

d'un poignard, obtient la permission de passer une heure avec son fils, pénètre dans son cachot, embrasse Ernest, et lui fait part du sacrifice qu'il ose exiger.

— N'en doutez point, mon père, répond Ernest, j'ai servi votre vengeance, je saurai mourir pour sauver votre honneur... Mais l'instant fatal approche !... Mon père! éloignez-vous, c'est la seule grace que je demande pour prix de ma fermeté et de mon dévouement.

— Ah ! mon fils !... Si le même coup pouvait nous frapper tous deux... Penses-tu que je survive à tant de revers?...

— Vivez, mon père, vivez, songez qu'il vous reste un enfant; si vous abandonnez ma sœur, si

vous ôtez tout appui à cette faible et intéressante créature, qui prendra soin d'elle ; qui rassurera ses pas encore timides ?... L'innocente Adèle séchera un jour vos larmes, elle adoucira vos chagrins ; et, quand le souvenir de vos maux viendra vous affliger, vous vous consolerez ensemble. Cependant, fuyez, fuyez un pays où désormais vous ne sauriez goûter le repos.... Que mon père soit libre et heureux !.. je n'ai plus d'autres desirs.

Monsieur de Senneval surpris d'une présence d'esprit aussi forte, ému de tant de générosité, combattu, enfin, par tous les sentimens, tomba dans les bras de son fils, et perdit tout-à-fait connaissance. Un geolier étant venu,

dans cet intervalle, pour l'avertir de se retirer; Ernest crut devoir profiter de ce moment de léthargie, pour se séparer de son père. Il pria le geolier de le faire transporter hors de la prison, ce qui fut exécuté; car monsieur de Senneval, ayant r'ouvert les yeux, se retrouva dans l'auberge où il était descendu, en arrivant. Une heure s'était à peine passée, depuis cette cruelle séparation, que le bruit de la mort d'Ernest se répandit dans toute la ville, et parvint jusqu'à lui. Hélas! mon frère, aussitôt après la sortie du geolier, s'était poignardé. On trouva dans son cachot, ce billet écrit de sa main.

« Quand les lois condamnent

» un acte aussi juste que coura-
» geux ; celui qu'elles doivent
» frapper, peut éviter, du moins,
» la honte attachée au supplice. »

Monsieur de Senneval ne songea plus dès-lors, qu'à s'éloigner de la France, il revint à Courchamp mettre ordre à ses affaires, il convertit en argent la plus grande partie de ses biens, il me plaça dans un couvent, paya d'avance douze années de ma pension, et partit pour les Indes.

Je n'ai parlé, jusqu'à présent, que des malheurs qui ont accablé les auteurs de mes jours. Je n'avais que trois ans, lorsque mon père s'expatria, j'étais trop jeune pour sentir le poids de tant d'infortunes ; mais aussitôt que j'eus

acquis l'âge de raison, on me communiqua les mémoires que monsieur de Senneval avait faits, pour justifier sa conduite, celle de son fils, en dévoilant les crimes odieux de Richery, et la perfidie de son exécrable compagne. C'est de ces écrits que j'ai tiré les détails dans lesquels je suis entrée. Je passe maintenant à ce qui me regarde. Les douze années de ma pension se sont écoulées, me voilà parvenue à ce moment qui doit décider de ma vie. Demeurerais-je pour toujours ensevelie dans la retraite. Ce parti me semble le plus sage et le plus convenable : dans la circonstance où je me trouve, il faut que je quitte le couvent ; je n'y puis rester davantage comme pension-

naire, ou bien que je songe à prendre le voile... Ah! que ferai-je dans ce monde que je ne connais point?... Tout m'abandonne, mon père lui-même m'a oubliée! j'allais accuser monsieur de Senneval, je cessais déjà de le plaindre, lorsqu'un jour la supérieure me tira à l'écart et me dit, en me montrant un papier, qu'elle tenait à la main :

— Réjouissez-vous, ma chère Adèle, et embrassez-moi... Voici des nouvelles!...

— Des nouvelles!... madame!... et de qui?...

— Ne le devinez-vous pas?...

— Ah! il y a long-tems que j'ai perdu l'espoir....

— Vous avez eu tort, mon enfant, le ciel ne vous a point délaissée... Votre père vit toujours et...

— Mon père !... Dieu !... Madame !... Me trompez-vous ?...

— Il brûle de vous revoir...

Le saisissement que j'éprouvai, m'empêcha quelques instans de parler; à la fin, je recouvrai mes sens, et, me précipitant dans les bras de la bonne supérieure, je l'embrassai, je la priai de me communiquer bien vîte la lettre de monsieur de Senneval.

— Non, non, me dit-elle, je crains que l'excès de votre joie...

— Ah, madame !... ne résistez pas plus long-tems à mes desirs... Si vous saviez...

J'étais suffoquée, je versai des larmes qui soulagèrent mon cœur; alors je parus plus calme, et la supérieure, charmée du plaisir qu'elle venait de me procurer, céda à mon impatience, en me remettant la lettre qu'elle avait reçue.

Elle était datée de l'*Isle de France.*

Je m'interrompis tout-à-coup, et je demandai, ingénuement, à la supérieure, si l'Isle de France était bien éloignée de nous?

— De quatre mille lieues, je crois, me répondit-elle, en riant de ma naïveté... Vous avez donc oublié votre géographie?

— Quatre mille lieues!... Ah, madame!... Je ne pourrai donc

pas, demain, embrasser monsieur de Senneval !...

— Lisez, lisez.....

« MADAME,

— 'Cest à moi qu'il s'adresse.

» Mon silence aura dû vous » étonner, je dois paraître bien » coupable à vos yeux, et à ceux » de l'innocente créature que j'ai » confiée à votre humanité et à » vos soins. Si des raisons ma- » jeures m'ont forcé à me taire » jusqu'à ce jour, aucunes n'ont » pu diminuer l'amour que j'a- » vais pour ma fille. Je me plais » à croire que ma chère Adèle » respire, qu'elle a toujours ré- » pondu aux attentions généreuses » que vous avez eues pour elle;

» et que son cœur formé à la ver-
» tu, se soumettra aux volontés
» d'un père qui l'aime, qui ne
» chérit encore l'existence que
» pour entourer la sienne de plai-
» sirs. Je possède maintenant une
» grande fortune, tout appartient
» à mon Adèle; qu'elle parte,
» qu'elle vienne me retrou-
» ver, je l'attends ici, dans
» une riche et paisible habi-
» tation. Monsieur Edmond,
» de Nantes, vous remettra tous
» les fonds que vous croirez né-
» cessaires pour son voyage. Je
» vous prie, madame, de ne rien
» épargner; qu'Adèle, en s'éloi-
» loignant de vous et de votre
» maison, fasse des heureux;
» qu'elle emporte avec elle la joie
» et la douce satisfaction d'avoir

» soulagé quelques infortunés,
» cela lui portera bonheur;
» enfin, j'ose attendre, madame,
» de votre amitié et de votre
» complaisance, que vous confierez
» ma fille à des mains sûres et hon-
» nêtes; donnez-lui, non pas une
» gouvernante, je la crois as-
» sez sage pour n'en avoir plus
» besoin; mais une véritable
» amie dont l'âge mûr me ré-
» ponde de la fidélité et de la
» délicatesse; qu'Adèle ne trouve
» point en elle une surveillante
» incommode; mais une com-
» pagne douce et sensible qui
» puisse, par ses soins et son
» attachement, adoucir la fatigue
» et les ennuis d'une longue
» route. Je joins à ma lettre mon
» portrait... »

— Le portrait de monsieur de Senneval!... Madame !

—Un moment!... Un moment!.. J'ai voulu vous ménager cette surprise. Achevez, et vous aurez le portrait...

« Je joins à ma lettre mon » portrait... Adèle y verra des » traits altérés par le tems, des » cheveux blanchis par le mal- » heur, un front sillonné par les » chagrins ; puisse cette image, » d'un père, qui a essuyé les coups » les plus affreux du destin, » émouvoir sa compassion, et » lui faire sentir ce qu'elle doit » à mes derniers ans ; Adèle sera » toute ma consolation ; jugez, » madame, de l'étendue de ma

» reconnaissance, par le service
» important que vous me ren-
» drez, en daignant remplir,
» dans le plus court délai, les
» intentions de celui qui a l'hon-
» neur d'être, avec une parfaite
» estime,

» Votre très-humble, et
» très-obéissant servi-
» teur,

» DE SENNEVAL. »

Il est impossible de dire combien de fois je baisai cette lettre, combien je l'arrosai de mes larmes; et quel fut l'excès de ma joie, quand la supérieure me remit le portrait de mon père, quand je contemplai ces traits dont je n'avais eu, jusqu'alors, aucune idée;

il me sembla que, pour la première fois, je voyais la lumière.

— Le voilà donc, m'écriai-je?... celui à qui je dois le jour... Est-il bien possible qu'il ait tant souffert?... Mais il ne m'a point oubliée... il m'aime encore!... Ah! je succombe à tant de ravissement!... Oui, madame, je vais le consoler, je vais sécher ses larmes; priez avec moi le ciel qu'il m'accorde la grace de revoir mon père; que je l'embrasse, que je sourie aux tendres caresses qu'il me promet; priez que mon voyage soit heureux, que sa durée soit courte; que dans peu de jours je franchisse l'espace immense qui me sépare de lui!... Je partirai..,. demain!... Demain, madame... Ah! c'est encore bien long!

long! Mon père! que ne suis-je aujourd'hui même dans vos bras, à vos côtés; pourquoi ne vous pressai-je pas à l'instant sur mon cœur?... Vous sentiriez comme il bat, ce cœur qui ne respire, qui ne veut plus respirer que pour vous; non, mes vœux ne seront point inutiles, les vents céderont à mon impatience, le ciel protégera le vaisseau qui va me porter, je reverrai, j'embrasserai mon père...

— Vous me charmez, ma chère Adèle, me dit la bonne supérieure, je suis contente de vous voir dans de si heureuses dispositions; monsieur Edmont, de Nantes, à qui j'ai déjà fait part des intentions de votre père, vient de me prévenir qu'un vaisseau,

destiné pour l'Isle de France, mettrait à la voile sous trois jours, et que le capitaine, aussi honnête homme que bon marin, se chargerait volontiers de votre passage. Si vous êtes bien décidée à profiter de cette occasion, nous allons sur-le-champ, nous occuper des prépartifs du voyage.

— Pensez-vous que je balance un seul instant?... Ah! madame la supérieure!... ce doute me ferait injure; je vous le répète, mon départ ne saurait être assez prompt. Pardonnez, si je témoigne autant d'empressement à me séparer de vous; vous connaissez les motifs louables qui me font agir; mais quelqu'éloignée que je puisse être, je n'oublierai jamais les bons conseils que vous

m'avez donnés ; je n'oublierai jamais celle qui, depuis douze ans, a bien voulu me servir de mère; conservez-moi votre amitié, madame, laissez-moi, en partant, l'idée consolante, que je serai toujours aimée de ma supérieure, c'est le seul moyen d'adoucir au moins, la peine que j'éprouverai, en m'arrachant de ses bras.

Mes larmes coulèrent, ce témoignage de tendresse et d'affection, émut le cœur de la respectable mère, elle ne peut retenir les siennes, nous nous embrassâmes, et le lendemain nous nous fîmes encore des adieux plus touchans.

Je quittai le couvent de Sainte-Claire, et j'allai descendre à Nantes, chez monsieur Edmont, qui m'attendait avec la plus vive

impatience ; je ne saurais rendre avec qu'elle politesse, qu'elle grâce il me reçut !.... Un mêlange de joie et de tristesse, remplissait le fond de mon ame ; je doute que cette situation m'eût laissé goûter avec plaisir, les petites fêtes qu'il eut la bonté de me donner, pendant les deux jours que je passai chez lui ; ce dont je me souviens parfaitement, c'est l'effroi qui s'empara de mes sens, lorsque je montai sur le vaisseau qui devait me mener à l'Isle de France ; lorsque je quittai la terre qui m'avait vu naître, je pleurai abondamment, je ne fus point, je l'avoue, maîtresse de ma peur. Cependant on me parla raison, j'embrassai le portrait de mon

père, et, mes yeux fixés sur les siens, je parvins bientôt à vaincre ma faiblesse. Ce sentiment de crainte, était-il le présage des malheurs qui me sont arrivés?... O mon père!... elles ne se sont point encore réalisées, ces flatteuses espérances que j'avais conçues. Mon cœur seul me rapproche de vous... Mais que vos inquiétudes même doivent être grandes!... Depuis deux ans!... Je reprends mon récit :

Et moi, cher lecteur, je referme le manuscrit de mademoiselle de Senneval... Un grand bruit se fait entendre du côté du fort, des cris confus s'élèvent dans les airs, et viennent en ce moment,

frapper mes oreilles... La nuit même me surprend, et m'empêche de continuer.

Les cris redoublent! Dieu!... Qu'est-il arrivé?... Me voilà dans de nouvelles transes!... Courons à l'hermitage.

CHAPITRE XI.

Vox faucibus hæsit.

Je trouvai Adèle dans les mêmes inquiétudes ; je crains bien, lui dis-je, que tout ne soit découvert, le père Anastasio n'a donc point encore reparu ?

— Non, mon ami.

— Je vais à la forteresse.... Peut-être apprendrai-je la cause des mouvemens que nous avons entendus.

O ciel !... Et vous m'abandonnerez monsieur Bolding !... Ah !... je vous en conjure, par tout ce que vous avez de plus cher, n'allez point à la forteresse que vous

ne soyez au moins instruit de quelque chose... Ou bien emmenez-moi, s'il y a des dangers, je veux les partager avec vous.

— Bonne Adèle!... je resterai.... Attendons ici l'issue de cette aventure.

Je rassurai mademoiselle de Senneval, nous prêtâmes tous les deux l'oreille du côté du fort, et nous n'entendîmes plus rien. Ce silence ne me parut que plus inquiétant, et, cependant, je ne fis aucune part, à ma compagne, des soupçons qu'il élevait dans mon esprit. Quatre heures se passèrent dans cette alternative embarrassante; le moment du rendez-vous approchait, je me rendis, ainsi que me l'avait dit Sépulchrone, à la porte du cimetière,

je n'y demeurai pas long-tems, une faible lueur frappa bientôt mes yeux, je vis s'avancer vers moi un homme courbé sous un fardeau, et tenant à la main une petite lanterne.

— C'est lui!... c'est lui!... m'écriai-je, transporté de joie... Il n'y a plus à en douter.

Aussitôt je préparai la somme, que j'avais promise au fossoyeur, et comme je le trouvai fort exact à sa parole, j'y ajoutai une pièce d'or de plus que le prix convenu.

Sépulchrone m'aborde :

— Êtes-vous là?... me dit-il, d'une voix basse et tremblante.

— Oui, brave homme! lui répondis-je, en trésaillant de plaisir et d'impatience. Tenez, honnête Sépulchrone, voilà votre

argent ; je voudrais vous en donner d'avantage, mais je reconnaîtrai, en tems et lieux un service aussi important.

Sépulchrone, à mon grand étonnement, ne me remercia point de la promesse que je lui faisais, il se contenta de prendre ce que j'avais dans la main, et laissant tomber lourdement le poids dont ses épaules étaient chargées, il s'enfuit à toutes jambes.

Je demeurai un instant immobile de surprise ; ensuite, sans chercher davantage à deviner le motif d'une conduite aussi singulière, je me disposai à délivrer mon prisonnier. Je dénouai à la hâte, le cordon du sac, et ne craignant plus d'élever la voix, je m'écriai :

— Sortez, mon cher ami, sortez, enfin, vous voilà libre! Remercions le ciel du succès dont il a bien voulu couronner nos efforts.

(Du silence pour toute réponse.)

— Dormez-vous, seigneur Loganèz?...

Encore du silence! je n'ose plus parler à mon tour... Je tremble!... Je veux toucher le corps de Logenèz; j'hésite... je recule... ma main s'avance de nouveau... je dompte ma frayeur... je touche... Dieu!... Quel froid!... C'est celui de la mort!... Il semble se communiquer à tous mes membres!... Loganèz... je doute que ce cadavre soit inanimé; je cherche la place du cœur... Plus de pal-

pitation... Les forces me manquent à moi-même, une secrette horreur remplit mes sens... je m'éloigne... Je traîne mes pas vers la demeure d'Anastasio, j'arrive à la porte de l'hermitage, la faiblesse m'empêche d'aller plus loin.... de frapper... J'appelle du secours. Comment pourrait-on m'entendre ? j'ai à peine articulé quelques sons... Enfin, je succombe à cet état cruel... Mes genoux fléchissent entièrement ; la porte cède au poids de mon corps et s'ouvre, entraînée dans ma chûte.

Plusieurs cris s'élèvent ; plusieurs personnes m'entourent, essayent de me ranimer... J'ouvre les yeux, et je vois... Non, c'est une erreur ; je suis dans le délire,

mes yeux m'ont trompé, j'ai cru voir... Eh! bien, faut-il le dire?... c'est Loganèz lui-même, c'est le père Anastasio, c'est Adèle...

— Ne me reconnaissez-vous plus, me dit l'amant de mademoiselle de Serbellona? — Il me prenait la main qu'il serrait avec affection.

Le bon hermite me saisissant l'autre : — Est-ce qu'il vous est encore arrivé quelqu'accident ?

— C'est bien lui ; c'est votre ami ! ajoute mademoiselle de Senneval, en me montrant Loganèz.

Tous parlant à la fois :

— Dites-nous ce qu'a pu vous mettre dans l'état fâcheux où nous vous retrouvons ?

— Vous allez le savoir, leur répondis-je, avec un air de mystère

Je me sens beaucoup mieux à présent; suivez-moi.

Ils se laissèrent conduire jusqu'à la porte du cimetière, et, à l'aide de la lumière que j'avais apportée, ils connurent bientôt le sujet de mon effroi. Adèle ne put soutenir un spectacle aussi hideux, le père Anastasio la fit retourner sur ses pas, pour lui en dérober la vue.

— Jugez maintenant, dis-je, au seigneur Loganèz, si j'ai dû être maître de ma raison, lorsque, m'attendant à retrouver ici un ami, je n'ai rencontré sous ma main, que ce corps glacé. La nuit m'empêchant de reconnaître vos traits, il m'était bien permis alors de douter de votre existence. Mes craintes ont été fondées sur des

apparences, qui, pour cette fois, vous l'avouerez, étaient bien trompeuses. Je n'ai, heureusement, qu'à me réjouir de ma méprise.

— Je vous raconterai, me répondit Loganèz, quand nous serons plus tranquilles, ce qui y a donné lieu; ne songeons, en ce moment, qu'à nous dérober aux poursuites des agens du pouvoir exécutif; vous savez, aussi bien que moi, que ces espions déhontés se répandent par-tout, et cachent leur perfidie jusques sous le voile de la douceur et de l'amitié. Méfions-nous, de tout ce qui nous entoure, et cette nuit même, sortons de cette île, qui renferme à-la-fois l'innocent et le coupable.

— Reposez-vous sur moi, et

encore plus sur le zèle du père Anastasio, qui connaît parfaitement le pays.

Tout en causant, nous marchions avec vîtesse, et nous approchions de la retraite du bon hermite. Adèle nous précédait, et malgré sa faiblesse, semblait prendre plaisir à soutenir le vieux religieux. Nous étions sur le point de rentrer sous le toit hospitalier du respectable Anastasio, quand nous vîmes venir de notre côté des gens armés, dont quelques-uns portaient des flambeaux. Nous nous crûmes trahis... perdus pour toujours; Loganèz s'enfuit dans le bois; Adèle, redoutant pour nous, de nouveaux dangers, tomba presque sans connaissance; et le père Anastasio,

se mettant à genoux, levant des mains suppliantes, s'écria qu'il ne nous restait plus d'autres ressources que de mourir ou de nous confier à la générosité même de nos ennemis. Pour moi, je demeurai stupéfait, interdit; je ne savais si je devais reculer, où me précipiter sur le grouppe qui paraissait vouloir s'opposer à notre marche, et chercher la mort au milieu des bayonnettes. J'allais choisir ce dernier parti : je m'élançais déjà sur mes adversaires, quand ceux qui étaient en tête, se retirent sur les côtés, et firent passage à... à monsieur de Zangelli.

— Arrêtez, dit le gouverneur, d'une voix qui n'était pas menaçante, arrêtez et ne craignez

rien, vous voyez ici vos meilleurs amis.

— Qu'entends-je?

— La vérité.

Quel changement subit! La surprise succède à la frayeur; Adèle recouvre ses sens, Anastasio est ébahi...

— Oui, venez, père Angelini; (c'est le gouverneur qui continue) venez recevoir le prix de votre dévouement... Ce papier...

— Est...

— Le liberté du seigneur Loganèz.

— Ma liberté!... s'écria Loganèz lui-même, en se montrant et se jetant aux pieds de monsieur de Zangelli.

— Que faites-vous, dit le brave gouverneur, en le relevant avec

bonté, c'est dans mes bras, c'est sur mon cœur que je dois vous presser... Mais, laissez-moi un moment, que j'embrasse aussi cet homme humain et généreux qui vous a sauvé la vie, d'une manière si miraculeuse!... Encore une fois, venez, père Angelini, c'est à vous que je dois le bonheur de retrouver un innocent.

— Dans ce cas, interrompit Anastasio, me pardonnerez-vous?

Le libérateur du seigneur Loganèz, n'est point, comme je vous l'ai annoncé, un religieux de notre ordre, c'est monsieur Bolding...

— Bolding!... oint... C'est vous, monsieur, qui avez prêté à tant de méprises, par votre ressem-

blance avec mademoiselle de Serbellonna.

— C'est moi - même, monseigneur.

— Votre histoire fait un grand bruit aujourd'hui dans Venise; monsieur de Serbellonna est instruit de tout, il ne reste aucun doute sur l'innocence et les sentimens honnêtes de votre ami, vous pouvez reparaître en toute sûreté, le seigneur Loganèz rentre dans ses biens, et monsieur de Serbellonna désespéré des ordres aussi injustes que rigoureux qu'il a suscités contre lui, brûle de réparer ses torts et de la dédommager des peines qu'il lui a fait souffrir. S'il n'était pas si tard, je vous engagerais de vous mettre en route, je vous presserais de

retourner à Venise; mais la nuit est déjà avancée, c'est chez moi que vous la finirez, ne me refusez pas cette marque d'amitié; venez, que je contribue au moins en quelque chose à vous rendre le repos, dont vous êtes privé depuis si long-tems.

Je l'ai déjà dit, la méfiance nait du malheur; j'allai jusqu'à soupçonner la bonne-foi de monsieur de Zangelli, et je résistai à son invitation, il s'apperçut des motifs qui excitaient mon refus.

— Vous doutez de ma loyauté, de ma franchise, monsieur Bolding... Ah! quelle injustice de penser qu'il suffise d'occuper une place, confiée ordinairement à des hommes méchans et immoraux, pour qu'on soit susceptible d'aucun

sentiment délicat et généreux... Vous m'avez bien mal jugé, je ne m'en plains pas; dans mon poste, quelque bien que l'on fasse, on paraît toujours trop sévère, on est toujours accusé par ceux qui souffrent. Adieu, monsieur, si le hazard veut que nous nous rencontrions un jour dans un autre lieu que la forteresse de Spirtzberg, j'espère que vous concevrez de moi une opinion moins défavorable.

Monsieur de Zangelli, piqué, presqu'humilié, se disposait à nous tourner le dos, quand réfléchissant à ma légéreté, et à mon inconséquence; je le rassurai sur mes intentions; je lui dis qu'il me prêtait une idée que je n'avais point eue; que j'avais trop à

cœur de conserver son amitié, pour me séparer de lui d'une manière aussi brusque ; qu'enfin, bien que j'eusse eu le dessein de passer dans l'hermitage, le reste de la nuit avec mes compagnons, nous n'aurions point quitté l'Isle, sans prendre congé de lui, et sans le remercier de ses bonnes intentions.

— Pour vous prouver, au surplus, monseigneur, que nous n'avons voulu vous faire aucune injure, c'est que nous acceptons vos offres, et que, de ce pas, nous nous rendons chez vous.

Quelle différence dans notre position! Tout-à-l'heure, proscrits, fugitifs; maintenant, libres, fêtés, recherchés. Monsieur de Zangelli fit très-bien les honneurs

de sa maison ; le plus bel appartement fut destiné à mademoiselle de Senneval ; Anastasio demanda à être seul, Loganèz et moi, nous couchâmes dans la même chambre. Nous nous entretînmes de nos affaires jusqu'à la pointe du jour, où le sommeil vint seulement fermer nos paupières.

Voici ce que me raconta Loganèz, au sujet de la frayeur que j'avais eue à la porte du cimetière.

— Vous savez, me dit-il, que, la nuit dernière, après m'avoir ré-enseveli, vous me quittâtes à l'arrivée de deux hommes. Je jugeai à entendre la conversation qu'ils tinrent, en ce moment, que c'étaient le bedeau et le fossoyeur

fossoyeur du fort, et j'en fus bien convaincu, lorsque l'un des deux, après s'être assuré que vous fussiez sorti, rendit compte à son compagnon du traité qu'il avait fait avec vous, et lui demanda pardon de ne l'avoir pas consulté auparavant.

— Tiens, ajouta-t-il, Barbarino, vois-tu cet argent? c'est une avance que j'ai reçue, et si tu veux, nous allons partager, à condition que tu ne parleras jamais de rien; je te promets en outre la moitié de la somme qui doit encore me revenir.

— Coquin, lui répondit l'autre, si monsieur le gouverneur était instruit de tes friponneries, tu serais pendu à l'instant...

— Hélas! mon cher Barbarino, nous boirons ensemble...

— Ce n'est qu'à cette condition, en effet, que je veux bien me taire.

— Mais tu ne sais pas ce qui me retourne l'esprit?...

— Non.

— J'ai fait là-dessus une réflexion...

— Eh bien, voyons... imbécille!... Quelle réflexion as-tu faite?... Ne voudrais-tu pas, peut-être à présent, rendre l'argent, manquer à ta parole?...

— Rendre l'argent... Dieu m'en garde! Mais n'y aurait-il pas un moyen... là... de... de concilier... d'arranger les choses, de manière que... Ecoute donc... si le corps de ce prisonnier, qui

appartenait, dit-on, à une bonne famille, venait par hazard à être reclamé... comment ferions-nous.. mon ami !... Il faut éviter de nous trouver dans un pareil embarras...

— Ah vraiment !... tu m'y fais penser... et, c'est d'autant plus sérieux que, d'après certains bruits...

— Certains bruits !... Conte-moi donc ça...

— Oui... on dit... Oh ! mais, ce n'est pas bien sûr... On dit que ce pauvre diable a eu tort...

— De mourir si vîte ?...

— Justement... et qu'un courier envoyé, en toute diligence, par le sénat, vient d'apporter sa grace...

— Sa grace !... Ah Barbarino !.., que m'annonces-tu là...

(Jugez, mon cher Bolding, dans quelle position je me trouvais alors ; combien je dûs être tenté, en ce moment, de ressusciter ; je me contins cependant encore ; il ne m'échappa, dans ma surprise, qu'un cri qui alarma les deux interlocuteurs.)

— N'as-tu rien entendu, dît aussitôt Barbarino...

— Oui, j'ai entendu... répondit Sépulchrone, tremblant de tous ses membres... Ah, mon cher ami!... c'est un avertissement...

— Bon!.., ces voûtes sont si vastes et si élevées... je vois à présent ce que c'est...

— Rassure-moi donc bien vîte...

— Eh parbleu !... l'écho...

— Ah !... c'est l'écho !... Es-tu bien certain que ce soit l'écho ?...

— Tu as peur, je crois...

— Si je m'en rapportais à ta mine, je croirais que tu n'as pas plus de courage que moi... Tiens, il nous arrivera quelque mauvais tour... Ce maudit prisonnier...

— Poltron !.... pour un fossoyeur...

— C'est vrai !... mais aussi de quoi diable me suis-je avisé... d'aller promettre.... Ah mon Dieu !... Comme l'argent fait faire des sottises... Je me suis

laissé gagner, moi... je ne voulais pas...

— Sépulchrone...

— Hein?...

— J'imagine... Oui... nous allons nous tirer d'affaire... Excellente idée.

— Parle... parle donc bien vite....

— Tu tiendras ta parole, et nous l'argent... sans nous compromettre.

— Vraiment!...

Rien de plus aisé... Un vétéran de la garnison est mort ce matin... Il n'y a pas de danger qu'on vienne à réclamer celui-là..., Corps pour corps... un soldat en vaut bien un autre... tu m'entends?

O sancta Maria!... s'écria

Sépulchrone, dont la frayeur s'était un peu dissipée; il faut que je t'embrasse, mon cher Barbarino, mon digne confrère!... C'est une idée... sublime! Comme il fera extrêmement nuit, lorsque j'irai trouver le père Angelini, il me sera très-facile de le tromper... Pourvû que je lui donne de quoi ana..... *anatomiser*, il n'y regardera pas de si près... Voilà qui est décidé!

Cette tromperie déroutait tous nos projets, ce n'était plus là mon compte, il valait mieux tenter quelques nouvelles aventures, que de m'exposer à être enterré vivant; je sentis qu'il n'y avait plus à balancer, je sortis de ma boëte, et, renversant avec fracas, tout ce qui me couvrait,

d'un seul mot, je pétrifiai nos deux fripons :

— Coquins !... alte-là !...

Représentez-vous, monsieur Bolding, le tableau que produisit cette brusque incartade. Sépulchrone essayant de fuir, mais ne pouvant vaincre la faiblesse de ses jambes; Barbarino, pâle, la bouche béante, les yeux hagards, et laissant tomber de ses mains un paquet de clefs, dont je m'empare.

— Tremblez, scélérats, leur criai-je d'une voix terrible ; tremblez, le ciel vous a entendu, il punira vos forfaits.

Cette promesse fit sur eux l'effet de la foudre, ils parurent tous deux anéantis ; je ne leur donnai pas le tems de se reconnaître, je

m'enfuis à toutes jambes de la chapelle, avec la précaution, pourtant, d'en fermer la porte à double tour, afin que, dans le cas où ils eussent voulu me poursuivre, cet obstacle, en arrêtant leurs pas, m'eut laissé assez de tems, pour m'évader. Muni des clefs de monsieur le geolier Barbarino, je ne trouvai aucune résistance; la nuit qui avançait ses ombres, seconda mon audace et, au bout de quelques minutes, enfin je me vis libre.

Mon premier soin, hors des murs du château, fut de remercier l'Être Suprême, qui m'avait, visiblement, protégé dans des dangers aussi imminens. Je sentis mon cœur soulagé d'un grand poids. Ah! que l'air est

doux à respirer, quelle jouissance on éprouve, quand, plongé injustement dans le plus affreux esclavage, on a pu rompre ses fers, sans qu'aucun remords vienne oppresser la conscience.

Il était tems, cependant, que je m'éloignasse, la cloche de la chapelle se fit entendre; je jugeai que Barbarino et Sépulchrone, revenus de leur évanouissement, ne pouvaient user que de ce secours, pour répandre l'allarme, et appeler quelqu'un qui les délivrat, à leur tour, de leur prison. En effet, bientôt plusieurs cris retentirent dans les airs, tout annonçait le tumulte que mon évasion devait nécessairement causer, je crus donc prudent de me cacher, et je gagnai sur-le-

champ la *Spazza*, pour chercher un abri dans le creux d'un des rochers qui bordent cette rivière, du côté gauche de la forteresse : je pénétrai hardiment dans la première cavité qui s'offrit devant moi, l'ombre la plus épaisse y régnait, j'eus bien de la peine à parvenir jusqu'au fonds, de grosses pierres détachées de la voûte m'arrêtaient sans cesse ; mais toutes ces difficultés ne furent rien en comparaison de l'effroi qui me saisit, lorsque, me croyant bien en sûreté, des soupirs vinrent frapper mes oreilles. Je me défiai pourtant de moi-même, et, rappellant ma raison, j'attribuai le bruit que j'avais entendu au mugissement des vagues qui venaient, à chaque instant, battre

les cailloux énormes dont le rivage était semé ; bientôt mes doutes furent éclaircis..... De nouvelles plaintes se firent entendre...

— Qui est-là? m'écriai-je, avec courage , et decidé cette fois à défendre ma vie.

— Ami !... me répondit une voix faible et tremblante. Hélas! qui que vous soyez, vous-même, ne me perdez pas?

Et en même-tems, je me sens saisir le bras.

— Votre nom ?... ajoutai-je avec plus de force encore, votre nom ?...

— Oh ! ne craignez rien... Je ne suis pas dangereux... et mes intentions...

— Votre nom enfin ?...

— Je m'appelle...

Vous allez rire, je le parie, mon cher Bolding... Vous doutez-vous déjà de ce que cela pouvait être ?

— Non, en vérité, seigneur Loganèz, je me casse la tête à deviner...

— C'était le père Anastasio, notre pauvre hermite lui-même, qui, revenant du fort et ayant entendu, comme moi, sonner le tocsin, avait cru tout perdu; et, par l'appréhension d'être inquiété dans sa pieuse demeure, avait imaginé de venir aussi se cacher sous ce rocher. Vous devez penser combien sa surprise fut grande, quand je me nommai et que je lui racontai ce qui venait de se passer; ce fut alors que nous résolûmes de retourner à l'hermitage, afin de

vous rejoindre et de quitter l'île le plus promptement possible ; nous rodâmes en silence autour de la forteresse : tout nous ayant paru rentré dans l'ordre, nous nous rendîmes à la chaumière où, quelques instans après, vous vîntes nous retrouver. Vous savez le reste, je n'ai pas besoin de vous en dire davantage. Il est seulement à présumer que Sepulchrone, qui a senti sa conscience tourmentée, n'aura pas voulu manquer à ses sermens, et qu'il a cru s'acquitter de sa promesse, en vous apportant à l'heure convenue le corps du vieux soldat de la garnison.

Ainsi se termina le récit de Loganèz ; Morphée assoupit nos paupières ; nous passâmes le reste de la nuit dans un sommeil bienfai-

sant et une tranquillité parfaite.

Nous ne nous réveillâmes que sur les dix heures du matin : je m'informai de la santé de mademoiselle de Senneval ; on me répondit qu'elle avait très-bien reposé et qu'elle nous attendait dans le sallon où monsieur de Zangelli avait fait préparer un excellent déjeûner. Nous la rejoignîmes un instant après. Adèle me parut en effet plus jolie que je ne l'avais encore vue ; son front semblait entièrement dégagé de ces nuages qui n'avaient cessé jusqu'alors de l'obscurcir, et qui donnaient à sa figure une empreinte de souci et de tristesse ; son teint, plus animé et plus vermeil, annonçait la sérénité de son ame ; ses yeux enfin n'étaient plus abattus, ils avaient repris

tout leur éclat. Le sourire le plus aimable accompagna le salut obligeant qu'elle nous fit, lorsque nous nous montrâmes. Dans mon ravissement, je ne pus m'empêcher de saisir une de ses mains et de la porter avec avidité sur mes lèvres: un coup-d'œil me dit que j'étais coupable; mais un autre m'avertit en même-tems qu'on pardonnait à ma témérité. Monsieur de Zangelli, qui survint, nous renouvella toutes les assurances d'estime et d'amitié qu'il nous avait déjà prodiguées la veille; nous nous mîmes à table et nous déjeûnâmes le mieux du monde, c'est-à-dire, avec le plus grand appétit.

Je demandai au gouverneur par quelle voie nous partirions. Ce point m'embarrassait assez : Lo-

ganèz et moi, nous étions tout-à-fait dépourvus d'argent, et il nous fallait au moins une voiture pour nous rendre décemment à Venise. Mais le bon monsieur de Zangelli s'était déjà occupé de cet objet; il nous pria de ne pas nous inquiéter et de vouloir bien seulement nous en rapporter à ses soins.

— Père Angelini, me dit-il, en riant, vous ne pouvez pas sérieusement vous en retourner dans un pareil équipage, venez essayez des habits.

Je changeai de vêtemens: Loganèz eut recours également à la garde-robe du gouverneur. Les habits n'étaient point tout-à-fait ajustés à notre taille; mais enfin nous étions arrangés d'une manière plus convenable. Nous remercia-

mes bien notre hôte, nous l'embrassâmes de tout notre cœur, et nous partîmes, un domestique nous ayant invité à le suivre, et nous ayant prévenu qu'une chaise de poste nous attendait de l'autre côté de la rivière.

Nous traversâmes en peu d'instans la *Spazza*, et quand nous fûmes à bord, nous vîmes effectivement une très-bonne voiture attelée de trois chevaux. Adèle et le vieux père Anastasio occupèrent le fonds; je me plaçai sur le devant avec Loganèz; le domestique, qui nous avait accompagné, monta à franc-étrier, et courut devant nous, afin de faire préparer les relais.

Nous n'étions pas éloignés d'un mille du lieu de notre départ, quand

nous nous aperçûmes que notre voiture était cernée par quatre cavaliers.

— Qu'est-ce ceci, m'écriai-je le premier ? Messieurs, nous sommes trahis.

— Faites arrêter, me dit Loganèz.

— Postillon.... Un moment?

Nous arrêtons. Je m'adresse au commandant de l'escorte :

— Monsieur, qui vous a donné l'ordre ?

— Le gouverneur du fort de Spirtzberg.

— Où nous conduisez-vous ?

— A Venise.

— Nous ne sommes donc pas libres ?

— Oh ! parfaitement libres.

— Quel est votre dessein ?

— De vous garantir des attaques des brigands qui infestent depuis quelque tems la forêt que vous devez traverser.

— Et c'est Monsieur de Zangelli....

— Qui nous a envoyés pour vous accompagner et vous défendre, en cas de danger.

— Il suffit, monsieur, je vous remercie.

Notre inquiétude ainsi dissipée, nous rîmes beaucoup de notre frayeur, et nous continuâmes notre route, sans aucune rencontre fâcheuse.

Il est inutile de dire que nous n'eûmes rien à débourser jusqu'à Venise : le domestique, qui prenait toujours les devants, pourvoyait à notre dépense, et, dans

le dénuement où nous nous trouvions, nous ne croyions pas même devoir nous informer à qui nous étions redevables de ces avances.

Enfin nous voilà chez monsieur de Serbellona. Nous y étions attendus, à en juger par les préparatifs brillans qu'on avait faits pour nous recevoir. Le noble Vénitien, en nous revoyant, versa des larmes de joie et de repentir: nous le conjurâmes d'oublier le passé, et d'être bien persuadé que nous ne conservions pas contre lui le moindre ressentiment. Il est impossible de décrire toutes les prévenances, tous les égards qu'on nous témoigna. Comment aurions-nous pu en vouloir à un homme aussi empressé à réparer ses torts?.. Et les motifs, qui l'avaient fait

agir, n'étaient-ils pas excusables? Monsieur de Serbellona etait père et offensé.... S'il avait d'abord porté trop loin sa colère, sa générosité, en ce moment, fut poussée à un point excessif, ce qui me prouva que son caractère ne connaissait que les extrêmités. Un écrin de diamans fut offert à mademoiselle de Senneval, d'une manière si délicate, que je la pressai moi-même de ne pas refuser; mais ce que je regardai comme un présent du ciel, ce fut le contrat de la donation d'une terre dont le père de la sœur Perpétue crut devoir payer mes services.

Sans biens, sans parens, sans amis, dans un pays étranger, que pouvais-je devenir? J'acceptai,

avec la plus vive reconnoissance, les bienfaits de monsieur de Serbellona; et, dès cet instant, je me décidai à me retirer dans ma petite maison de campagne, éloignée de quelques milles de la capitale et située dans une exposition charmante, sur les bords du golphe. Le père Anastasio m'y accompagna, et promit de terminer ses jours dans cette retraite paisible. Mademoiselle de Senneval voulait s'exposer de nouveau à l'inconstance des ondes et se rendre à l'Isle-de-France, pour y cesser les inquiétudes d'un père qu'elle brûlait de revoir; mais je lui fis tellement sentir les inconvéniens de ce projet, qu'elle se détermina à venir demeurer avec nous, et à suivre le plan honnête que je lui proposai.

— Un homme, sur la fidélité duquel on pourra compter, partira chargé de vos lettres. Vous ferez à votre père le récit exact des événemens qui vous ont forcée de renoncer à un si long voyage; vous presserez ce bon vieillard de quitter lui-même des climats lointains et dangereux, et de revenir en Europe y jouir de votre tendresse et de celle d'un véritable ami, qui ne forme plus d'autres desirs que de l'entendre appeler son fils.

« En attendant son retour, je chercherai à découvrir le lieu de la résidence du docteur Papirio, et, par tous les moyens possibles, je hâterai mon bonheur.... le vôtre! bonne Adèle! car je ne serai parfaitement heureux que quand je vous verrai entourée de tout ce qui

qui constitue la véritable félicité. Dois-je me flatter que vous ne vous opposerez point à ces nœuds auxquels j'aspire avec tant d'ardeur? M'est-il permis de croire que nul autre mortel....

— Doutez-vous de la sincérité de mes sentimens?... Ah! Vous êtes.... vous serez toujours mon meilleur ami. Jugez de l'empire que vous avez sur mon cœur, par la condescendance que j'apporte, en ce moment même, à vos volontés. Oui, je ne dois plus vous le cacher; cette union, que vous desirez, est aussi l'objet de mes tendres vœux: et comment ne pas aimer, ne pas chérir celui qui a partagé mes peines, qui a exposé sa vie vingt fois pour sauver la mienne, et qui, maintenant com-

blé des faveurs de la fortune, veut encore me faire partager son ivresse et ses plaisirs. Mais que cette tendresse ne diminue point celle qu'un père a droit d'attendre. Tâchez d'exécuter, pour l'amour de moi et dans le plus bref délai, le plan que vous venez de me proposer; je l'adopte.... Je m'en rapporte à votre délicatesse, à votre générosité.

Ce point résolu, nous prîmes des arrangemens en conséquence. Je ne dois pas oublier de dire ici que le seigneur Loganèz, rentré dans tous ses biens, me donna des marques d'une reconnaissance sans bornes. Le lendemain que nous prîmes possession de la *Buona-Monte*, c'était le nom de ma petite terre, je reçus de lui une

lettre et un porte-feuille. La Lettre contenait les choses les plus obligeantes, et le porte-feuille pour deux cent mille livres de billets de banque.

— Souvenez-vous, m'écrivait Loganèz, à quel prix vous avez acheté la discrétion du chirurgien de la forteresse : il est juste au moins que je m'acquitte d'une si simple dette ; mais, quoique je fasse, je serai toujours votre débiteur. Ne m'humiliez pas par un refus, si vous voulez que je reste au nombre de vos amis.

CHAPITRE XII et dernier.

Lenitur mœror, et quies
tandem dulcis.....

Revenu enfin de tant de fatigues, je repris le manuscrit de mademoiselle de Senneval, et ce ne fut pas sans attendrissement que j'achevai le récit des tristes évènemens qui lui étaient arrivés depuis son départ de Nantes.

Je dois placer ici la suite de cette histoire; c'est toujours Adèle qui parle :

— Le vaisseau, sur lequel j'étais embarquée, se nommait *le Rapide*, et en effet c'était un excellent voilier. Nous naviguâmes les premiers

jours avec une vitesse extrême. Le capitaine, monsieur Avril, était bon marin et surtout poli ; il répondait bien à l'opinion que monsieur Edmond avait conçue de lui ; mais son lieutenant était loin d'avoir la même douceur, la même honnêteté. Il maltraitait souvent les matelots, battait les petits mousses, et n'avait aucun de ces égards qu'on doit ordinairement à des passagers.

Cependant, à travers sa brusquerie, je crus bientôt m'apercevoir que je ne lui étais pas indifférente. Hélas ! Il n'était que trop vrai : je lui avais plu dès l'instant qu'il m'avait vue ; et il ne tarda point à me faire une déclaration, dans les termes les moins délicats. Je ne saurais peindre le mépris que

cet homme m'inspirait ; je répondis à ses offres par un dédain qui ne fit qu'irriter sa coupable passion : il jura, dès ce moment, de venir à bout de ses affreux desseins, ou de tirer une vengeance éclatante de mes refus. Chaque fois qu'il voulait m'aborder, je m'éloignais et j'allais me réfugier auprès du brave capitaine, qui, lassé enfin du ton arrogant de l'officier subalterne, lui conseilla fortement de ne point récidiver, en l'avertissant que, dans ce cas, il se verrait forcé d'user contre lui de son autorité.

D'après ces menaces, le lieutenant ne dissimula plus du tout ses vues. Il avoua insolemment à monsieur Avril qu'il m'aimait, et que, tout ce qui ne regardait

point le service, n'étant pas de sa compétence, il était libre d'agir comme bon lui semblerait, pourvû qu'il remplit exactement son devoir.

Le capitaine, n'ayant rien à repliquer à cet argument, prit une voie différente, celle de la douceur, et l'invita, sans la moindre aigreur, à se comporter d'une manière plus digne d'un officier français, en respectant un sexe délicat et sans défense.

Le calme parut rétabli. Quelques jours se passèrent, sans que le lieutenant m'adressât même la parole. Je le crus parfaitement corrigé; mais le traître déguisait son ressentiment et s'apprêtait à faire payer cher à son chef les remontrances que l'honnête Avril

avait employées. Il se fit un parti dans l'équipage : il donna de l'argent aux matelots et aux mousses qui, oubliant eux-mêmes leur ancienne animosité, bientôt ne reconnurent d'autres ordres que les siens. Le capitaine s'apperçut du danger ; l'ordre fut donné de mettre aux fers le lieutenant. Il n'était plus tems : l'équipage entier, soudoyé par ce rebelle, se souleva tout d'un coup, et la peine qu'il voulait lui infliger, retomba sur lui-même. Le lieutenant, fier de ses succès, s'empara du commandement, dressa un procès-verbal, qui, justifiant sa conduite, portait des plaintes très-graves contre le capitaine, fit signer cet acte atroce par l'équipage, et devint maître absolu du vaisseau. Cet évènement

inattendu me fit trembler : je me recommandai à la protection des autres voyageurs qui jurèrent de me défendre, si quelqu'un osait se permettre la moindre violence contre moi.

Rassurée un moment par ces promesses généreuses, mes craintes se renouvellèrent dans peu par les discours audacieux du lieutenant, qui renouvella ses persécutions. Alors j'imaginai un autre moyen pour me soustraire à ses criminels desirs. Je feignis d'être moins sévère ; je supportai ses discours avec plus de patience ; je le rebutai moins ; en un mot, je lui fis entendre que, pour me plaire, il fallait me montrer plutôt la soumission et le respect d'un amant que l'air farouche et insul-

tant d'un maître. J'espérais, par cette ruse, traîner le tems en longueur et trouver du secours dans la providence que j'implorai de toute mon ame. Le lieutenant, entrevoyant, dans cette suggestion, la certitude de ma docilité et de mon consentement, s'efforça de ployer la rudesse de son caractère ; mais ce tigre ne semblait se caresser le flanc que pour se repaître mieux de sa victime.

Il y avait un mois que nous étions en mer et que je vivais dans les angoisses les plus cruelles, quand ce scélérat vint un matin me trouver dans ma chambre et osa, d'une bouche écumante, proférer ces mots odieux :

— Il y a assez longtems, mademoiselle, que vous me bercez par

des espérances chimériques : il faut enfin vous décider à écouter mon amour. Point de résistance, ou tremblez. Vous jetterez de vains cris, vous vous répandrez en vaines imprécations ; tout ici est soumis à mes ordres : quant aux passagers qui sont dans les chambres voisines, j'ai eu soin de m'assurer de leur discrétion. Le somnifère que je leur ai fait prendre au déjeuner, a déjà produit l'effet que j'attendais ; tous sont ensevelis dans le plus profond sommeil ; ils ne peuvent ni vous entendre, ni vous secourir : au reste, n'appréhendez rien pour votre réputation ; si c'est un préjugé aussi absurde qui vous retient, notre liaison peut être ignorée, notre commerce demeurera secret ; je vous réponds de

mon silence ; mais comblez les vœux de celui qui vous adore et qui brûle.... de vous le prouver....

Le monstre n'attend pas ma réponse. Il se précipite sur moi et s'efforce d'assouvir sa rage.... Tout-à-coup des cris perçans remplissent les airs ; plusieurs coups de canon se font entendre. — Aux armes !... aux armes ! s'écrie-t'on de toutes parts. Le lieutenant, troublé, abandonne sa proie... Il veut courir au poste où le danger l'appelle....

« Barbare !.... Tu reçois à l'instant même le prix de tes forfaits.... le plomb meurtrier vient te frapper... Tu meurs, et ton corps va servir de pâture aux monstres qui t'avaient sans doute enfanté. — Mais je n'ai pas le tems de me

prosterner, de remercier le ciel de ce coup inespéré.... Hélas !... J'échappe à un malheur, pour en éprouver un autre.... Plusieurs hommes me saisissent : leurs figures, leurs habits qui me sont inconnus, me remplissent d'épouvante ; je jette des cris.... J'invoque la mort.... Les forces m'abandonnent.... Je perds l'usage de mes sens, et je ne perds pas la vie. Revenue de mon évanouissement, j'apprends de mes infortunés compagnons que notre vaisseau a été capturé par un corsaire algérien, que nous sommes prisonniers, que l'on nous conduit à Alger, pour y être vendus ; mais que moi, particulièrement, je suis destinée au Grand Seigneur.

(Ici, mademoiselle de Senne-

val raconte l'impression que je lui fis, lorsqu'elle me vit pour la première fois, lorsqu'elle fut menée avec moi à Alger, et la douleur qu'elle ressentit, quand nous nous séparâmes. Je passe rapidement sur ces détails ; le lecteur les a connus. La voilà en route pour Constantinople, sur un bâtiment turc : on se rappelle que je m'emparai de ce bâtiment et que je fus fort étonné d'y retrouver Adèle. Enfin nous faisons naufrage sur les côtes de la Sicile : j'ai vu mon Adèle engloutie dans les flots, et je n'ai pu la sauver.... Mais, au milieu de tant d'orages, un dieu veillait sur elle, et ne voulait sans doute qu'éprouver sa vertu. Suivons-la dans de nouveaux dangers).

Fin du Manuscrit.

« Mademoiselle de Senneval continue ainsi ».

— Je serais bien en peine de dire comment j'échappai à de si violentes secousses; le bruit le plus commun qui se répandit, fut qu'un pêcheur, m'ayant trouvée sur les bords du rivage et m'ayant cru tout-à-fait morte, s'était emparé de moi, et avait été me déposer dans l'église de son village, afin de ne pas me laisser sans sépulture. Ce fut alors qu'un bon curé, étant venu m'examiner, s'aperçut que mon poulx n'était pas sans mouvement, employa les moyens de me rappeller à la vie, et y réussit à force de précautions et de soins charitables. Je demeurai un mois

entier dans le presbytère de ce vénérable pasteur, dont je n'oublierai jamais les bienfaits, et je le quittai, comme on va le voir, après avoir repris toutes mes forces et ma santé ; quant au pêcheur, je n'ai point eu la satisfaction de lui témoigner ma reconnaissance, apparemment qu'il a voulu joindre au mérite de l'action, celui du silence : je n'ai jamais eu occasion de le revoir.

— On ne parlait dans le pays que de ma résurrection : le curé passait pour un saint aux yeux de ses fidèles. On ajoutait, au récit de ses miracles, des détails sur moi qui ne pouvaient que flatter infiniment mon amour-propre. « J'étais, » selon ces bonnes gens, la plus » belle personne qui eut encore

paru dans le canton (1). Un seigneur des environs fut curieux de me voir : il rendit une visite à mon bienfaiteur, et se satisfit pleinement ; car le respectable vieillard, qui n'avait l'esprit porté qu'au bien, le retint à dîner, et seconda, sans s'en douter, les vues de son noble voisin. Monsieur de Mendozze me combla d'éloges et m'offrit tous ses services. — Il ne serait pas juste, dit-il, que le pasteur eût le droit exclusif d'exercer sa bienveillance sur les étrangers que le hazard ou le malheur amène en ces lieux. J'ai aussi un toît hospitalier, et je pré-

(1) Mon père avait fait comprendre, dans mon éducation, au couvent de Sainte Claire, des maitres de langues anglaise et italienne. Cette dernière m'a été fort utile.

tends bien n'être pas frustré du plus beau de mes privilèges.

Ce discours, tout-à-la-fois honnête et séduisant, me fit faire néanmoins de sérieuses réflexions; je craignis de devenir encore l'objet d'une nouvelle passion, et mes craintes ne furent malheureusement que trop bien fondées.

Monsieur de Mendozze ajouta qu'il n'aurait point hazardé de semblables propositions, s'il n'eut été sûr d'avance des moyens de me les faire accepter.

— Ne craignez rien, continua-t'il; mademoiselle, vous trouverez dans ma maison décence et humanité, honneur et respect : je demeure avec ma mère.... qui sera aussi la vôtre, qui vous consolera, qui ne vous donnera que des avis

conformes à vos mœurs et à la délicatesse de vos sentimens. Venez habiter notre simple retraite : venez y attendre une occasion favorable pour retourner avec sûreté dans votre patrie, ou une saison moins dangereuse pour vous embarquer et vous rendre aux desirs de monsieur votre père.

(On pense bien que j'avais déjà raconté les motifs de mon voyage).

« Soyez persuadée, mademoi-
» selle, que, de mon côté, je tra-
» vaillerai avec ardeur à hâter l'ac-
» complissement de vos vœux ».

D'après les instances même du crédule curé, qui certifia hautement l'honnêteté de monsieur de Mendozze, il me fut impossible de refuser les offres de ce seigneur. On convint qu'il partirait sur-le-champ

annoncer mon arrivée à sa mère, et que, le lendemain, il m'enverrait une voiture qui me conduirait à *Bibola*, (nom de sa terre) où madame de Mendozze se ferait un vrai plaisir de me recevoir; attendû que mes malheurs, dont elle était instruite, l'avaient vivement intéressée, et lui avaient aussi causé l'envie de me connaître.

Je priai monsieur de Mendozze d'assurer cette dame de mon dévouement et du desir que je ressentais de m'en rapporter à la sagesse de ses conseils. Il prit congé du curé, me salua très-respectueusement, et partit.

Je ne sais quelle voix secrette m'avertissait des dangers qui me menaçaient: dès que je fus seule, je fondis en larmes, je restai rê-

veuse, inquiète, jusqu'au lendemain. Je cherchais encore à pénétrer la cause de cet état, lorsque le bruit d'un carrosse me tira de mon apathie. Quelques minutes après, un domestique vint demander mes ordres. J'étais si troublée, que je ne lui répondis pas; mais le pasteur parut ensuite, et s'informa si j'étais prête. Ma réponse fut encore la même, c'est-à-dire, que je me jettai dans son sein et le baignai de mes larmes. Il ne put retenir les siennes; mais, sans parler, il me prit par la main, et me conduisit à la voiture. Ah ! que n'avais-je alors assez de force pour lui avouer ma répugnance ? ... Loin de me porter lui-même à lui faire cet aveu, il recommença les éloges qu'il avait faits la veille sur la pro-

bité de monsieur de Mendozze, et m'assura qu'il y aurait de l'ingratitude à moi de refuser la protection que ce seigneur m'avait offerte avec autant de délicatesse que de générosité. Je montai donc dans la voiture ; je remerciai le sensible ecclésiastique, et je lui fis promettre de venir me revoir à Bibola.

En moins de trois heures, j'arrivai au château. La cour était remplie de domestiques, de paysans, de curieux, de pauvres, etc... La voiture s'arrêta : on ouvrit la portière, et monsieur de Mendozze lui-même vint me prêter la main pour descendre. Il me conduisit aussitôt dans un superbe sallon, où, à mon abord, une dame fort âgée, vêtue d'habits antiques, mais garnis de pierres brillantes, quitta son

large sopha et vint, les bras ouverts, m'appliquer sur les joues une partie du rouge et du blanc dont les siennes étaient enduites.

— Vous voyez ma mère, me dit monsieur de Mendozze, qui vous attendait avec la plus vive impatience.

— Madame.... pardonnez.... à... la.... témérité....

— Ne tremblez pas, me répondit madame de Mendozze ; je ne suis pas méchante : au contraire, je sens déjà, à votre air de douceur, combien je vous aimerai !

— Madame ! . . .

— Il ne tiendra qu'à vous, ma belle enfant, de passer ici le reste de vos jours.... Je connais vos malheurs... vos vertus.... Mon fils m'a tout raconté.... Ah ! j'ai versé plus

d'une larme ; mais perdons des souvenirs si cruels : il faudra vous distraire et ne fixer désormais votre esprit que sur des objets plus agréables et plus récréatifs.

— Madame, mon plus grand bonheur serait de revoir mon père, et....

Tant mieux, mon enfant, tant mieux ; on ne peut avoir un desir plus louable.... Mais nous le reverrons.... ce bon *papa*.... (ce fut son expression). Oui, oui, et plutôt peut-être que vous ne croyez.

— Ah ! madame !... Je vous devrais la vie....

Madame de Mendozze me témoigna tant d'amitié, me répéta tant de fois le serment de ne jamais m'abandonner ; que je lui donnai toute

toute ma confiance et m'accusai de la prévention injuste que j'avais eue contr'elle, en la voyant pour la première fois. Je l'assurai à mon tour de mon inviolable attachement, et je ne songeai qu'à lui en donner des preuves, par mes prévenances, par mon assiduité à lui faire la cour. Monsieur de Mendozze, de son côté, ne s'occupait que de tout ce qui pouvait flatter une jeune et jolie femme. Pendant huit jours, les plaisirs se succédèrent avec une étonnante rapidité : promenades, déjeûners, bals, concerts, tout était dirigé par lui ; tout était accompagné d'une galanterie faite pour séduire ; et cependant, je l'avoue, il n'avait point encore dit un seul mot qui pût alarmer mon cœur et confirmer mes

premiers soupçons. Le précipice se creusait sourdement sous mes pas, et voici comme, sans m'y attendre, je fus instruite des trames ourdies contre mon honneur. Un matin, me levant à mon ordinaire avec le calme de la conscience et la sérénité de l'ame, j'allai à ma toilette. Je la trouvai chargée de présens. Mes yeux parcoururent tout avec curiosité.... Que devins-je!... lorsque, soulevant un vase de fleurs, je découvris un billet et lus ce qu'il contenait.

« Orgueilleuse rivale ! tu crois » jouir tranquillement de ton » triomphe ! Mais tremble ; le » traître, qui t'a séduite, m'a » abandonnée : tu deviendras bien- » tôt, comme moi, l'objet de ses » mépris et de son indifférence ».

— Quel parti prendre ?... Celui de la fuite ? . . . Non. . . . Je veux découvrir cet affreux mystère. . . . Je veux, avant de quitter le château de Mendozze, que tout le monde soit convaincu de mon innocence. La première personne à laquelle je crois devoir m'adresser, c'est madame de Mendozze. Je cours à son appartement avec la ferme résolution de tout lui revêler et d'implorer son appui ; jugez de l'excès de mon indignation et de mon désespoir, lorsque, m'arrêtant dans la première pièce, j'entends cette horrible conversation : — Dépêchez-vous, monsieur ; (je reconnais ici la voix de la prétendue madame de Mendozze ;) dépêchez-vous. On dit que votre mère doit arriver sous peu de

jours ; et, à vous parler vrai, je serais fâchée qu'elle me surprit dans cet équipage.

— Encore un peu de patience, (répond le lâche Mendozze,) oui, ma chère Pétrone, un peu de patience, et nous la tenons.

— Êtes-vous toujours content de moi ?

— Tu joues ton rôle à merveille. Quoique simple gouvernante, tu sais te donner des airs de cour : je m'y tromperais moi-même, si je ne te connaissais pas.

— C'est fort bien, monsieur ; mais j'en reviens à mon premier avis : il faut brusquer les choses, croyez-moi.

— Et penses-tu que, ce soir, nous puissions exécuter notre plan ?

— Si je l'ai bien remarqué, la

petite ne vous voit pas de mauvais œil. Oui, vous pouvez risquer, ce soir, de porter le dernier coup à son innocence.... Demain, je me démettrais de tous les droits de la *maternité*.

— Les monstres ! m'écriai-je !... en m'échappant avec la rapidité de l'éclair ; et c'est ainsi qu'ils exercent l'hospitalité ! . . .

L'indignation, qui me saisit, me donna des forces. Je sortis du château, sans être vue, et, suivant le premier chemin qui se présenta devant moi, après deux heures de marche, je me trouvai à l'entrée d'un bois. Un tapis de verdure, qui ornait ses bords, m'invitait au repos : je profitai de l'ombrage dont il était couvert, et, assise sur un tertre de gazon, je réfléchis à l'af-

freuse destinée qui ne cessait de me poursuivre. Mais à l'instant même que j'accuse le sort, j'éprouve encore les effets de sa bizarrerie : plusieurs voix interrompent tout-à-coup le silence de ces lieux solitaires. Je me lève, je m'approche sans bruit de l'endroit d'où elles semblaient partir, j'écoute.... Nouveau sujet d'effroi ! nouvelle surprise !...

— Oui, mes amis, disait une femme ; il est tems de frapper, de me délivrer d'un objet qui cause ma rage et mon tourment. Que le perfide Mendozze apprenne jusqu'où peut aller la vengeance d'une amante outragée. Je sais qu'une fête est disposée pour ce soir, que de nouveaux plaisirs sont préparés à ma rivale.... Mes amis!... Que

leur joie se change en un deuil profond, que cette superbe étrangère tombe en votre pouvoir ? Allez, vengez-moi ; je serai fidelle à mes promesses ; les récompenses suivront de près vos services.

— Belle Angélica, répondit un des conspirateurs, reposez-vous sur notre zèle et notre courage. Mendozze vous a offensée ; c'est à nous de punir son injure : nous jurons que demain l'aurore ne reverra point votre rivale sur les terres de *Bibola*.

— Oui, oui, nous le jurons, s'écrièrent à-la-fois tous ceux qui formaient l'assemblée.

— Généreux ami, reprit Angélica, cet espoir me console et rend un peu de calme à mon cœur. Mais séparons-nous, de peur d'é-

veiller les soupçons. La jeune française enlevée, vous savez en quels lieux il faudra la conduire; partez.

— Arrêtez, m'écriai-je, toute étourdie d'un coup aussi imprévu, et en me montrant aux yeux d'Angélica; arrêtez, c'est moi que vous cherchez; c'est moi que vous voulez immoler à votre jalousie, moi, qui ne mérite point votre haine, moi, que vous devriez plaindre et secourir.

Les larmes, la douleur, me suffoquèrent à tel point qu'il me fut impossible d'en dire davantage: je me précipitai aux pieds de la belle Angélica, oui, belle, jamais je n'avais vu de femme plus accomplie. Malgré la fureur avec laquelle elle venait de déclamer

contre moi, je ne remarquai rien dans ses traits qui annonçât un cœur méchant : mais je connaissais le caractère des italiennes ; j'avais lu assez de romans, pour savoir à quels excès un sentiment jaloux était capable de les porter. Enfin mon ame se dilata. Je respirai plus librement et je continuai ainsi :

— Vengez-vous, madame, je suis en votre puissance : j'aime mieux encore tout souffrir de vous que de devenir la proie d'un lâche qui, sous les dehors les plus séduisans, a su me cacher un cœur faux et dépravé. Ah ! votre billet.... car je ne doute point qu'il ne soit écrit de votre main.... Oui, ce billet.. m'a sauvé l'honneur et la vie.. Je vous dois tout, madame, dispo-

sez de moi à votre gré ; rien ne m'empêchera d'être reconnaissante.

— Tu es malheureuse, je le vois, me répondit Angélica que mes pleurs avaient attendrie. — Mes amis !... (s'adressant aux spadassins qui l'entouraient,) retirez-vous ; je suis doublement satisfaite.

Ensuite, me tendant la main : — Viens, tu peux te fier à moi : Mendozze m'a trompée ; mais tu n'es pas coupable : on a cherché à égarer ta jeunesse, à séduire ton innocence. Oui, je te plains, et je prétends t'être utile.

Rassurée par ces douces paroles, je suivis Angélica, sans hésiter. Nous marchâmes, pendant une demi-heure, à travers les

arbres et les buissons, qui, de tems en tems, nous arrêtaient. Arrivées à une espèce de demi-lune ou rendez-vous de chasse, nous montâmes dans une voiture qui nous conduisit à une petite maison de plaisance, où l'amante de Mendozze faisait son séjour habituel. La confiance fut le prix dont je crus devoir payer l'intérêt qu'Angélica prenait à mon sort : je satisfis sa curiosité sur ma naissance, sur mes parens, sur les motifs de mon voyage et les circonstances fatales qui m'avaient forcée d'accepter les offres de Mendozze. A ce dernier point, Angélica partagea mon indignation : — Ecoute, me dit-elle avec bonté ; l'ingrat a voulu me trahir, mais je l'aime encore, malgré ses torts, et voilà ce qui fait mon tourment.

Cependant il ne tient qu'à toi de me rendre le repos. Si Mendozze ne te revoit plus, peut-être oubliera-t'il une passion qui ne devait être que passagère.... Eh bien ? consens à t'éloigner: tu m'as dit que tu serais heureuse, si tu revoyais ton père ; je te mettrai à même d'entreprendre un nouveau voyage. Des guides sûrs et fidèles te conduiront jusqu'à Venise. Là, tu trouveras un vaisseau pour t'embarquer; et monsieur de Mainfredino, un de mes parens, te donnera, à ma recommandation, tout ce dont tu pourras avoir besoin. Ne redoute plus rien, ma chère amie ; je ne trahirai point la confiance que tu m'as témoignée: je ne demande qu'une grace, c'est que tu m'écrives aussitôt que tu seras dans les bras de ton père, et

que tu m'apprennes si le ciel t'a enfin dédommagée de tes souffrances.

Je remerciai Angélica et lui jurai de m'abandonner entièrement à sa générosité. En effet, je partis le lendemain. On avait tellement pourvu à tout ce qui pouvait m'être commode et agréable que je ne me ressentis aucunement des fatigues ordinaires d'une longue route. Je sus, dans le voyage, par la femme qui m'accompagnait, qu'Angélica appartenait à une famille noble et une des plus riches de Venise, et qu'elle avoit refusé vingt partis, tous plus brillans les uns que les autres, pour ce Mendozze, qui la payait si mal de tant de dévouement. Je m'attendris à mon tour sur le sort de cette dame, aussi intéressante que

singulière, et je formai des vœux pour elles, c'est-à-dire, que je desirai que le retour de sa raison lui rappellât l'oubli de ses devoirs, et la fit rentrer dans les bornes dont elle ne se fut, sans doute, jamais écartée, sans la passion dangereuse qui dominait, si puissamment, son esprit et son cœur.

— Vous savez les événemens qui me sont arrivés à Venise. C'est-là que j'eus un nouveau tyran à combattre : une fois entrée chez Mainfredino, il ne me fut plus possible de briser les fers que je m'étais donnés. Mainfredino, souple, adroit, poli, devant les étrangers, seul, devenait le plus cruel et le plus insolent des hommes. Il me répétait sans cesse

que si je faisais le moindre effort pour lui échapper, il ne répondrait pas que sa fureur ne retombât sur moi. — Homme méprisable, lui dis-je, un jour, tu voudrais ne devoir qu'au crime la plus affreuse victoire ; mais je te fais le serment que, si tu oses user de violence, pour me ravir le seul bien qui me reste, cette main, que je lève devant dieu, saura, à l'instant, me soustraire à tes coupables projets... Monstre, c'est alors que je trouverai des vengeurs. Les remords dévorans feront ton supplice.

Intimidé par cette menace, Mainfredino voulut tout attendre du tems, mais ne fit point cesser, pour cela, mon esclavage. Au contraire, je fus entourée d'es-

pions, observée dans toutes mes démarches et mes actions. J'écrivis des lettres qui furent interceptées, j'acceptai quelques parties de plaisir, j'assistai à des fêtes, à des divertissemens donnés en mon honneur, espérant toujours, saisir une occasion favorable à ma fuite. Rien ne me réussit : il était résolu, monsieur Bolding, que je vous devrais ma liberté ; c'est vous qui fûtes mon libérateur, qui partageâtes mes dangers, qui daignâtes adoucir mes infortunes. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Le reste du manuscrit de mademoiselle de Senneval ne contient que des choses infiniment flatteuses pour moi, mais que la

modestie m'ordonne de renfermer dans mon cœur. Je les passe donc sous silence, et je ramène le lecteur aux derniers événemens de ma vie, propres à l'intéresser ou à l'amuser encore un peu.

Je confiai Adèle aux soins et à l'amitié du bon Anastasio : je lui donnai tous les gens nécessaires pour la servir, et, après avoir mis ordre à mes affaires, je retournai à Venise, dans l'espoir d'y faire quelques découvertes. Loganès et le noble Serbellouna me secondèrent de leur mieux dans mes recherches. Au bout de quelques tems enfin, j'eus lieu de m'applaudir de mes démarches. J'appris que le docteur Papirio était attaché à la cour de Vienne,

qu'une cure merveilleuse qu'il avait faite à Naples, avait étendu sa réputation jusques dans la capitale de l'Allemagne, et lui avait valu la place de second médecin de l'Empereur. Je partis aussitôt pour Vienne. Hélas! il était dit que tout devait concourir à retarder mon bonheur. Le père de Silvia venait d'être mandé à Berlin, et s'était mis en route la veille même de mon arrivée. J'écrivis sur-le-champ à mademoiselle de Senneval, pour lui apprendre ce contre-tems et l'intention où j'étais de continuer mon voyage, afin de rejoindre monsieur Papirio. Je traversai le plus promptement qu'il me fut possible, c'est-à-dire, avec beaucoup de tems et d'obstacles, plusieurs

cercles de l'empire. Ce ne fut qu'après trois semaines de marche que j'arrivai sur les frontières de la Prusse. Je fus forcé de m'arrêter à Werlach, village qu'occupait alors un petit détachement de troupes hanovriennes. On me demanda mon passe-port, je le montrai avec beaucoup d'empressement; mais cet examen ne fut pas le seul que j'eus à subir: ma voiture devait être visitée, et cette opération exigeait bien plus de tems. Pendant que mon domestique veillait à ce que tout se bornât à une simple visite, j'entrai dans une auberge, voisine du poste, à dessein de m'y reposer et de me rafraîchir; au lieu de cela, il me fallut être témoin d'une scène, que ma médiation

fit heureusement cesser. L'aubergiste, homme aussi robuste que brutal, avait une dispute très-vive avec sa femme, et, muni d'un bâton noueux, il se vengeait d'une manière horrible sur les épaules de la malheureuse. Aussitôt que je parus, la victime échevelée et en pleurs, vint se jetter à mes pieds, et joignit l'étonnement à l'indignation dont j'étais pénétré, en me disant en bon français : — monsieur, je vous en supplie, sauvez-moi de ce monstre, je ne puis plus vivre avec lui ; voilà l'état où sa brutalité et sa jalousie me réduisent à chaque instant ; mais c'en est fait, si vous ne m'arrachez à ses fureurs, aujourd'hui je me délivrerai moi-même de la vie.

Le mari, dont la colère n'était pas passée, se répandit en invectives contre sa femme, je n'entendis pas toutes les phrases qu'il débita en allemand ; mais j'en compris assez pour être au fait du sujet de la querelle. Il ne s'agissait rien moins que d'une infidélité dont la Française s'était rendue coupable, avec un maréchal-des-logis du peloton en cantonnement. J'appaisai les deux époux ; je donnai raison à l'un ; je dis à l'autre, que le tort n'était pas de son côté, et c'est ainsi que je parvins à les reconcilier. Le mari parut raccommodé de bonne foi ; il embrassa sa chère moitié, et lui promit d'être plus modéré à l'avenir. Je démêlai dans les yeux de l'infidelle épouse,

qu'elle projettait de ne pas demeurer long-tems sous le joug du grossier aubergiste, et je ne me trompai pas dans mes conjectures. Ma voiture visitée, chaque chose remise en ordre, je remontai et nous partîmes. A trois ou quatre lieues de Werlach, un nouvel accident nous arrêta : un des ressorts de ma chaise s'étant rompu, je descendis pour aider le domestique et le postillon à y porter remède. Quel fut mon étonnement, lorsque je vis la femme de l'aubergiste, assise sur le derrière de la voiture. Je ne pus m'empêcher de rire, malgré la contrariété que j'éprouvais, et je lui demandai quel était son dessein ? — De retourner dans mon pays, répondit-elle, il y a

trop long-tems que je suis tourmentée ; au reste, je ne devrais pas m'en plaindre, c'est moi qui l'ai voulu, je mérite mon sort. — (Et elle se mit à pleurer abondamment.) Pour la consoler, j'approuvai sa résolution, quoiqu'au fond le parti qu'elle prenait ne me parut point délicat. J'allai jusqu'à lui offrir de l'argent pour continuer sa route, mais elle le refusa, en me disant qu'elle avait pourvu à tout son nécessaire. Je lui représentai vainement les suites que son imprudence pouvaient amener, rien ne la détourna de son projet, elle me demanda la permission de reprendre sa place derrière la chaise, je la fis monter dedans, et nous arrivâmes ensemble à Berlin. J'y trouvai

enfin le docteur Papirio qui ne fut pas peu surpris de me revoir. Il est impossible de dire combien notre première entrevue fut touchante, je me justifiai des torts qu'il m'avait supposés à Naples, et je pleurai avec lui au récit qu'il me fit de la mort de Silvia. — Elle vous aimait, me dit-il, tout mon art n'aurait pu la sauver, c'est le chagrin que lui causa votre disparution, qui la mit dans la tombe..... Ah! si vous l'aviez vue à ses derniers momens!..... Un peintre habile à saisi ses traits dans l'instant même qu'ils s'enveloppoient des voiles du trépas, ce tableau ne m'a point quitté, par-tout je le porte avec moi : je n'avais que Silvia, le ciel a détruit mon bonheur, en me séparant d'elle,

d'elle, il a bien fallu chercher à me consoler avec son image. — Je témoignai au docteur Papirio le desir de contempler, à mon tour, ce portrait d'une épouse qui m'avait tant aimé : il satisfit ma curiosité ; mais aussi je faillis succomber à la douleur, au saisissement. On éloigna de mes yeux l'objet qui me rappelait des souvenirs, à-la-fois, doux et cruels : mes larmes enfin s'échappèrent par torrens et me rendirent la respiration.... O trop sensible Silvia! mon cœur se serre encore en traçant ces lignes! ..... L'épouse qui fait aujourd'hui mon bonheur ne saurait condamner mes regrets, Silvia avait les vertus d'Adèle, Adèle a les vertus de Silvia!!! .....

— Peut-être, mon cher lecteur,

vous attendez-vous à présent à quelque nouvelle explosion ; peut-être croyez-vous que la fin de mes aventures ne sera pas moins tragique que le commencement, et que je serai forcé de tuer tout le monde, pour terminer d'une manière bruyante : pas du tout. Semblable au pilote, qui, balotté long-tems par la tempête, trouve enfin un abri, un port assuré, je goûte en ce moment la tranquillité la plus parfaite. Je suis revenu de Berlin avec le docteur Papirio, je l'ai décidé à partager avec moi les douceurs de la vie champêtre ; le père Anastasio a célébré lui-même mon mariage avec Adèle, il est témoin de notre bonheur. Loganès et monsieur de Serbellonna viennent très-souvent visi-

ter notre charmante maison de *Buona-Monte*..... Mais me direz-vous, quelque chose doit manquer encore à notre félicité? Ce père qu'Adèle avait tant desiré de revoir, ce monsieur de Senneval, retiré à l'Isle-de-France, et qui promettait à sa fille une si brillante fortune..... Comment s'est-on décidé à vivre loin de lui.... à l'oublier?.... Non, non, monsieur de Senneval n'est point oublié; il est tous les jours à nos côtés, tous les jours nous avons le plaisir de consoler, d'embrasser ce bon vieillard; d'après nos instances, nos sollicitations, le récit de nos malheurs, il a quitté des climats brûlans pour se réunir à nous sous le beau ciel de l'Italie. Anastasio, le docteur, monsieur

de Senneval, mon Adèle et moi, nous ne faisons qu'une seule famille ; à moins que des circonstances aussi impérieuses que celles où nous nous sommes souvent trouvés, ne nous divisent, nous promettons bien de passer tous ensemble le reste de nos jours.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

Il est certaines personnes que la fortune poursuit sans relâche, c'est quand elle croyent jouir du repos, qu'elles sont souvent obligées de céder à un nouveau torrent qui les entraîne. Du caractère vif dont est notre héros, nous craignons bien qu'il ne se retrouve encore dans ce cas. Si ce que nous présumons arrive, nous nous empresserons de satisfaire la curiosité de ceux qui auront pu prendre déjà quelqu'intérêt à ses malheurs.

Fin du Tome troisième et dernier.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS

DANS LE TROISIÈME VOLUME.

CHAPITRE NEUVIÈME, *pag.* 1

CHAP. X. 40

CHAP. XI. 103

CHAP. XII et dernier. 148

Fin de la Table.

ANNONCES.

LIVRES NOUVEAUX.

La Vérité à ceux qui gouvernent, ou *Manuel Moral de l'Homme public*, par *P. Blanchard*. — Prix, 1 fr. 50 centimes et 2 fr. franc de port. — Paris, chez *Cailleau*, Imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n°. 461, en face de celle des Cordeliers.

Voyage et adventures de Frondeabus, fils d'Herschell, dans la cinquième partie du Monde: Ouvrage traduit de la langue Herschellique, par *L. M. Henriquez*. — Prix, 1 franc 50 cent. et 2 francs, franc de port. — Paris, chez *Cailleau*, Imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n°. 461, en face de celle des Cordeliers.

Fanny Morna ou *l'Écossaise*, drame lyrique, en trois actes et en prose, paroles d'*Ed. Favières*, musique du citoyen *Persuis*. — Prix, 1 franc 20 centimes. — Paris, chez le même.

Elisca ou *l'Amour Maternel*, drame lyrique, en trois actes et en prose: Paroles d'*Ed. Favières*, musique de *Grétry*. — Prix, 1 franc 20 centimes — Paris, chez le même.

Almanach des Rentiers, pour l'an 8, dédié aux affamés, pour leur servir de passe-tems. — 1 vol. *in*-18, fig. Prix : 75 cent. — A Paris, chez *Cailleau*, Imprimeur-libraire, rue de la Harpe, n°. 461.

L'Année Théâtrale ou *Almanach des Spectacles de Paris*, pour l'an 8, rédigé par un Observateur impartial. — 1 vol. *in*-18. fig. Prix : 75 centimes. — A Paris, chez *Cailleau*, rue de la Harpe, vis-à-vis celle des Cordeliers.

De la Révolution du dix-huit Fructidor, *par* Henri Lemaire ; *avec cette Epigraphe :*

. . . . . Et audience à l'Accusé.

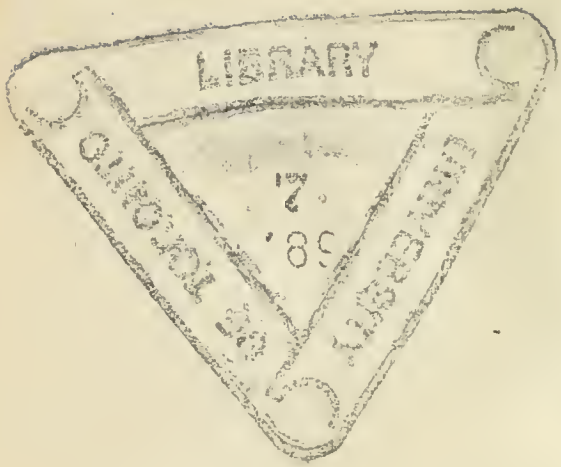
brochure *in*-8°. Prix : 75 centimes. — Paris, chez le même.

Adolphe et Clara ou *les Deux Prisonniers*, comédie en un acte et en prose ; paroles de *J. Marsolier*, musique du citoyen *Daleyrac*. — Prix : 1 franc. — A Paris, chez le même.

Sous Presse,

Pour paraître le 15 Nivôse, an 8.

Philétas, roman pastoral, par *Pierre Blanchard*. — A Paris, de l'Imprimerie de *Cailleau*, rue de la Harpe, n°. 461.



8509